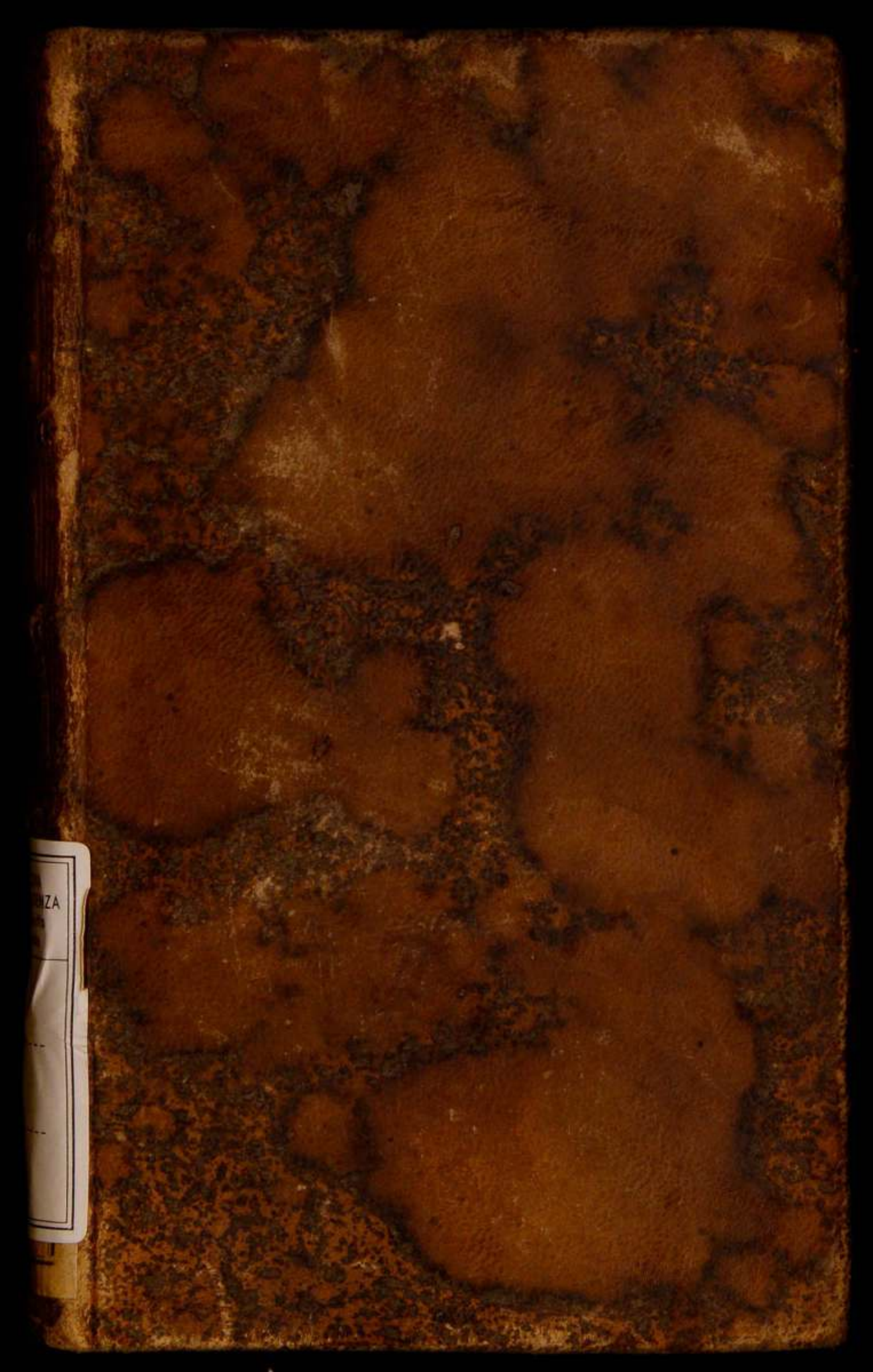
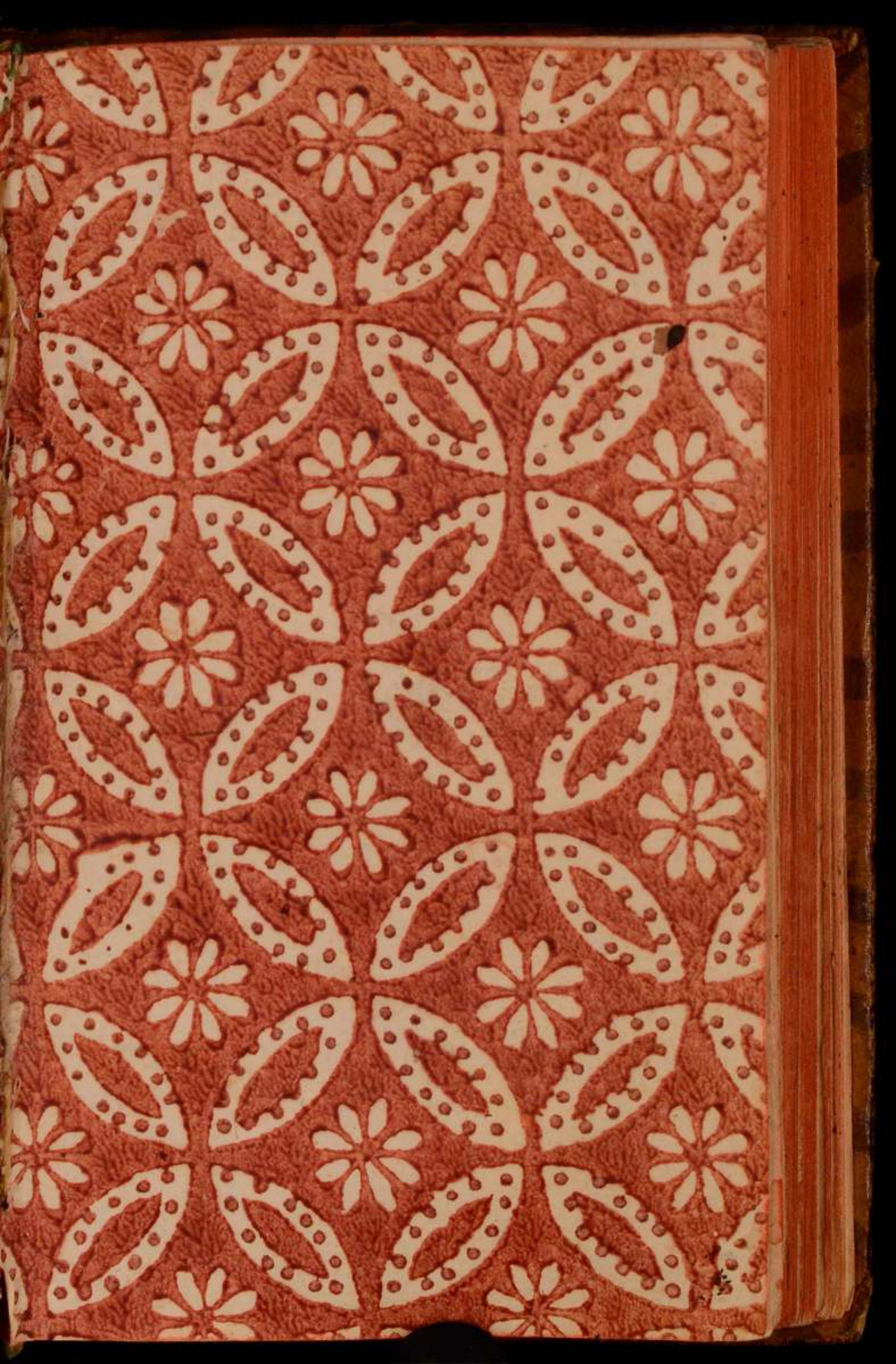
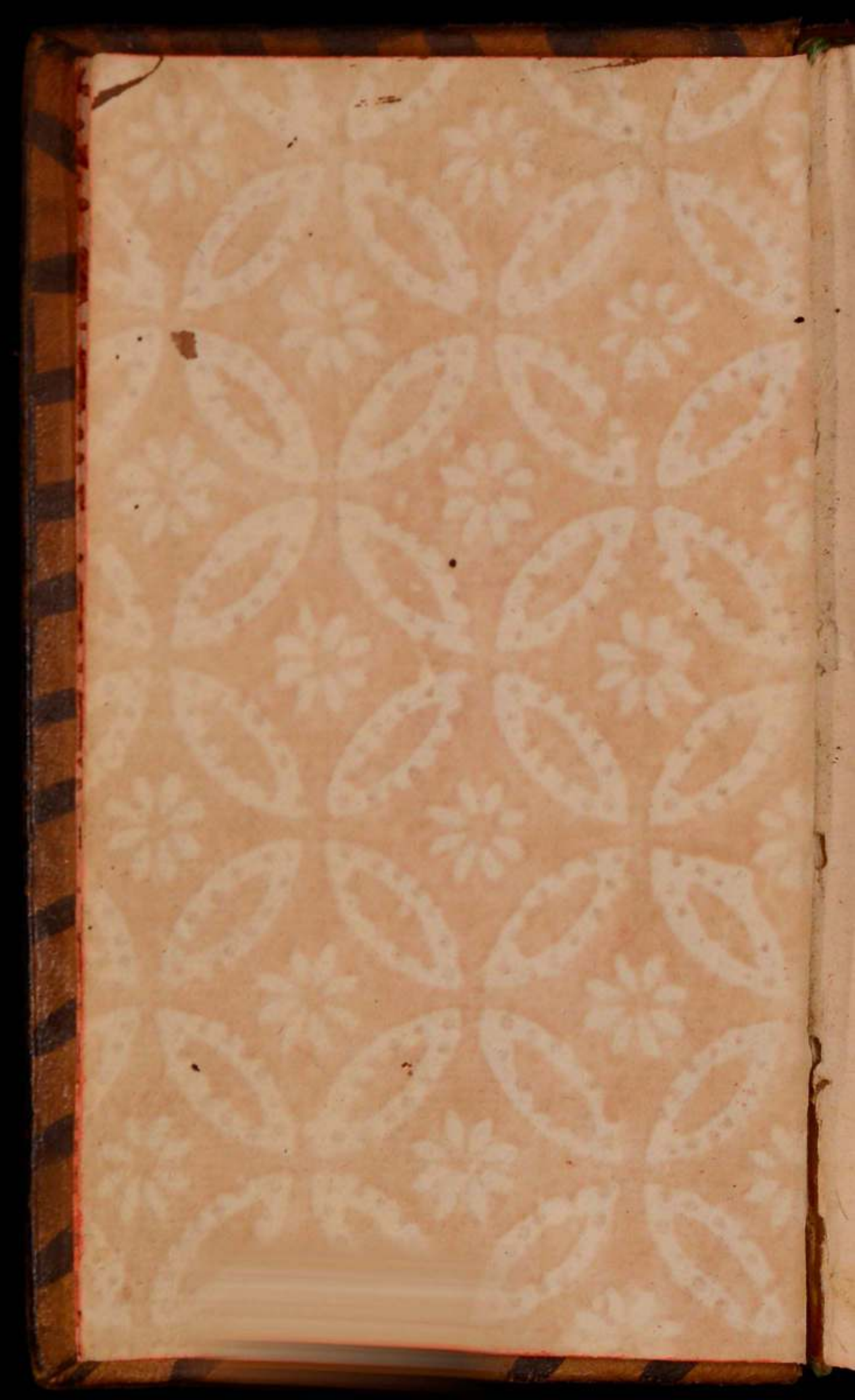


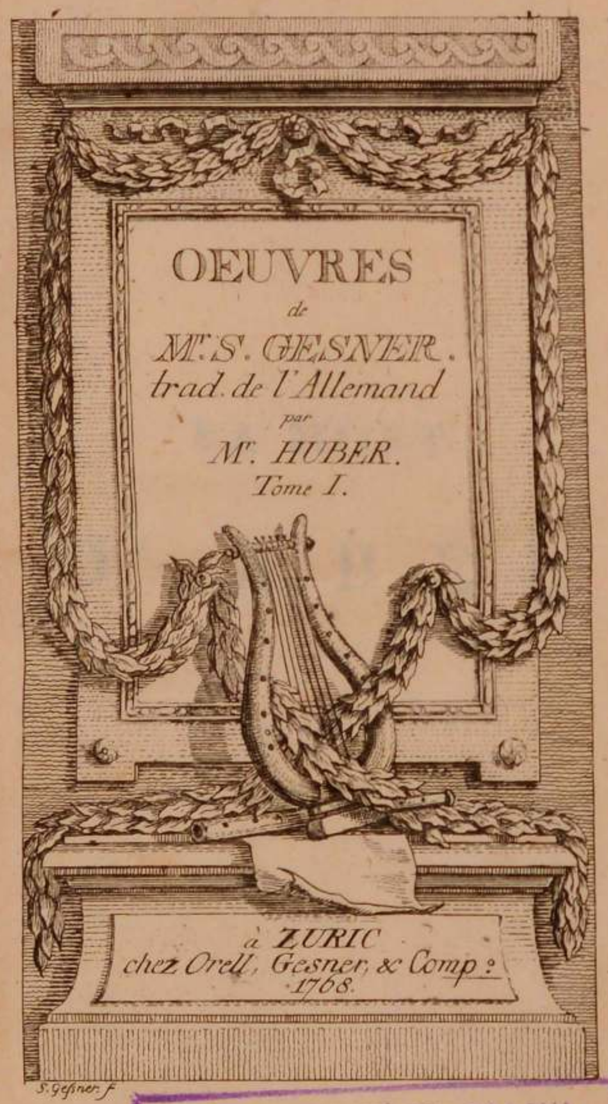






inv. 5225 III 0 155

F-AMT. V. C. 69
REC. 36859



UNIVERSITÀ DI PADOVA
ISTITUTO
di
FILOSOFIA DEL DIRITTO
e di
DIRITTO COMPARATO

LA MORT
D'ABEL.

Paulò majora canamus :
Non omnes arbusta juvant, humilesque miricæ.

Virg. Ecl. iv.

PREFACE.

Risquer un Poëme après n'avoir donné que des Pastorales, c'est une entreprise bien hazardeuse. J'ai cru pourtant, que l'un n'excluoit pas nécessairement l'autre; & qu'après avoir chanté sur un ton simple, il étoit au moins permis d'essayer, si l'on ne pourroit pas s'élever à un sublime. Il me semble, qu'un Auteur devroit toujours avoir cette curiosité. On borne trop les talens. Parce qu'un jeune Poëte en aura marqué dans un genre, on l'y veut concentrer; comme si d'y avoir réussi faisoit preuve qu'il n'eût de verve & d'aptitude que pour ce genre seul, tandis que souvent c'est moins la trempe de son génie qui l'y a déterminé, que des circonstances accidentelles, où le hazard a

eu plus de part que le choix. Je ne dis pas, qu'on doive lui savoir gré d'avoir pris un vol plus haut : mais j'assure qu'il est payé comptant des peines de son entreprise, par le plaisir d'avoir mis à fin un ouvrage de plus longue haleine. Promener sa pensée sur une grande variété de faits ; remonter jusqu'aux premiers principes des actions, pour en démêler les motifs ; soutenir les caractères de tous les personnages, & par une suite d'événemens bien liés, les faire atteindre à leur but, c'est une occupation dont rien ne peut égaler les charmes. Le Poëte fouille dans la nature entière, où il trouve, soit parmi les êtres existans, soit parmi les possibles, une multitude infinie d'images dont il orne artistement son objet chéri. Les mouvemens délicieux dont son ame est émuë, en reveillent l'activité, qui, sans ces puissans mobiles, seroit peut-être toujours restée dans l'inertie.

Quelques-uns diront peut-être, n'aurons-nous donc plus à la fin que des Poëmes ou des Tragédies? Mais qu'ils se rassurent. J'ai observé que ce genre de travail flattoit beaucoup plus un Auteur, par la diversité, l'assemblage

& la grandeur des matériaux qu'il employe, que ne feroit un ouvrage moins considérable: je pourrois même étendre le charme jusqu'au Lecteur, & supposer qu'il le partage avec le Poëte. Mais quoi qu'il en soit, il ne se trouvera toujours qu'un petit nombre d'écrivains qui ayent assez de loisir & de courage pour embrasser & suivre constamment un plan étendu. La plupart en seront détournés par des occupations d'une nature différente; d'autres, faute de résolution, quitteront ces routes escarpées, pour se livrer aux douces inspirations d'une muse plus accessible. Ainsi rien ne nous empêche d'espérer toujours des chefs-d'œuvres dans tous les genres de Poësie: car je n'entends en dépriser aucun; & lorsque je souhaite que nous ayons plusieurs Homères, je n'en suis pas moins, avec tout l'Univers, l'admirateur d'Esope & d'Anacréon.

Quelques-uns s'étonnent, d'autres se scandalisent de ce que j'ai fait choix d'un événement tiré des Livres saints. A ceux-là je réponds, que fait pour fait, un événement tiré de la Bible en vaut bien un qu'auroit fourni la Mythologie; & qu'il a de plus l'avantage d'être

plus intéressant pour des Chrétiens qui respectent les saintes Ecritures. Quant à ceux qui s'en scandalisent, ce sont sans doute des gens de l'autre siécle, qui peu familiarisés avec la nouvelle Poësie allemande, dont ils ne jugent que par les rapsodies informes de l'ancienne, croyent que la dignité de la Réligion est dégradée par les vers; & seroient excusables de le croire, si les vers qu'on fait à présent étoient du ton de ceux qu'on faisoit au tems de nos Peres. Les Poëtes d'alors, si l'on en excepte un très-petit nombre, n'étoient que des plaisans à gages, faits pour amuser la noble Nation allemande. Répondons à ces Censeurs prévenus, (car pour ceux qui, après avoir lû ceux de nos Poëmes, dont les sujets tirés de la Bible étoient traités avec la noblesse & la dignité qu'ils exigent, loin d'en sentir le mérite & la beauté, ont crié à la profanation; puisqu'ils portent le défaut de goût & de sentiment à un point si révoltant, ce seroit prétendre éclairer un aveugle avec un flambeau;) répondons, dis-je aux autres, qui ne blament cet alliage de la Poësie avec les faits consacrés par les Livres saints, qu'à cause de

peu d'idée qu'ils ont de notre Poësie actuelle ; qu'il n'est pas de la nature de la Poësie de déshonorer les sujets pieux dont elle s'empare ; qu'elle n'est au-dessous de pareils sujets que quand on l'a laissée avilir ; mais que rappellée à sa dignité, elle est faite pour être, & a toujours été l'interpréte de la Réligion ; qu'elle lui a rendu de grands services, & qu'il n'est pas de langage plus propre pour élever l'ame à des sentimens d'honneur & de piété. Son effet naturel est d'éclairer l'entendement, de corriger les affections vicieuses du cœur, de rendre les hommes vertueux & sensibles pour le beau. Loin de tourner l'esprit à la licence & à l'obscénité, elle annoblit jusqu'à ses plus frivoles badinages. Je méprise au moins toute Poësie qui n'auroit pas ces caractères.

Celle qui les a, ne fait point tort à la Réligion, en lui empruntant des faits pour les chanter. Elle les prend dans cette source sacrée, parce que cette origine les rend incontestables pour quiconque a le bonheur d'être Chrétien ; parce qu'étant régardés comme constans, ils en ont bien plus d'intérêt ; parce qu'ils font

voir clairement quelles influences la veritable Religion a sur l'homme dans les diverses situations de sa vie. Elle présente l'Histoire sainte par ses endroits les plus saillans, met à profit, pour en augmenter la crédibilité, les circonstances les plus convaincantes, & les réflexions les plus instructives. Il est bien vrai, que les génies médiocres qui entreprendroient de pareils ouvrages, pourroient plutôt nuire à la Religion, que la servir. Mais toute mauvaise interprétation des Livres saints n'a-t-elle pas le même inconvenient? & faudra-t-il pour cela defendre de les interpréter?

En un mot, c'est une liberté que toutes les Nations se sont donnée: & dans les deux Communions, la Catholique & la Réformée, on a également permis les représentations des piéces dramatiques tirées de la Bible, plus excusables par la bonne intention des Auteurs, que par le mérite de leur Poësie.

Qu'on ne dise pas, que par cette licence la Bible à la fin se trouvera convertie en fable. Je demande, si jamais aucune Histoire a eu ce sort là? Homére & Virgile ont chanté des événe-

mens de l'Histoire ancienne: y a-t-il eu pour cela des gens assez stupides pour aller chercher la vérité de cette Histoire, ou dans Homére, ou dans Virgile, & pour oublier la différence d'entre un Historien & un Poëte?

Il y a aussi dans le monde une classe d'hommes aimables & galans, à qui ne sauroient plaire des personages qui parlent d'un ton grave & réligieux, qui ne songent jamais à faire étalage d'esprit. Mieux ces personages seront caractérises suivant leurs usages, leurs sentimens & leurs idées; moins ils auront d'attrait pour tout ce qu'on appelle beau monde. *Quel langage, quelles mœurs! aux yeux de pareils juges ils doivent paroître aussi ridicules, que les mœurs des Héros d'Homére le paroissent aux Détracteurs des Anciens, précisement parce qu'elles sont anciennes. Par rapport à ces hommes du siécle, si galans & si polis, moi qui me pique aussi d'être poli & galant, pour avoir leur suffrage, qui m'importe fort, & mériter leurs bonnes graces, jai résolu de traiter le même sujet d'une manière qui leur convienne mieux. J'aurai soin d'y amener une intrigue amoureuse, (car qu'est-*

ce qu'un Poëme épique sans ce piquant épisode?) Abel sera un jeune Seigneur, bien maniéré, bien doucereux. Caïn sera un Capitaine Cosaque ou Hongrois, à leur choix; & Adam ne dira rien, que ne puisse dire en bonne compagnie un François d'un âge fait, qui connoit le monde.





LA MORT D'ABEL.

CHANT PREMIER.

Je voudrois chanter en Vers ſublimes les avantures de nos premiers parens après leur triſte chûte, & célébrer celui qui le premier rendit ſa pouſſiére à la terre, immolé par la fureur de ſon frère. Repoſe-toi déſormais doux chalumeau avec lequel je chantois autrefois l'agréable ſimplicité & les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon ſecours, noble Enthouſiaſme, qui remplis l'ame du

Poëte rêvant ſeul, dans une paiſible retraite, ou dans l'obſcurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbriſſeaux, tandis que durant le ſilence de la nuit la lune éclaire le monde de ſon pâle flambeau. Dès que le ſaint transport s'empare de lui, ſon imagination prend un eſſor vigoureux, & traverſant d'un vol hardi la région des ſubſtances créées, elle pénètre juſques dans l'Empire éloigné du poſſible; elle découvre par-tout le merveilleux qui ſaiſit, & le beau qui enchante. Chargée de riches thréſors, elle revient conſtruire & arranger ſes divers matériaux, pendant que la raiſon œconome, combinant tout, en règle l'uſage. C'eſt celle-ci qui choiſit & rejette, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du Poëte, les heures, les précieuſes heures lui échappent rapidement. O digne occupation des grandes ames! Conſtance louable, que de veiller au Chant nocturne de la cigale, juſqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquerir l'éſtime & l'amour de ceux, dont le

goût épuré fait prifer chaque beauté, & pour exciter des fentimens de vertu dans les cœurs fenfibles. Il eft bien jufte, que la poftérité honore & couronne l'Urne d'un Poëte, qui a confacré fes talens aux mœurs & à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation eft toujours floriffante, pendant que les trophées d'un Conquérant pourriffent dans la pouffiere, & que le maufolée fuperbe d'un Prince fans mérite, vieillit ignoré au milieu d'un défert, parmi les buiffons d'épines, couvert d'une mouffe grisâtre, fur laquelle le voyageur égaré ne fe repofe que rarement. Il eft vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter. Mais c'eft déjà un effort louable, de l'avoir tenté. J'y confacre mes promenades folitaires, & tous mes inftans de loifir.

Les heures paifibles ramenoient l'aurore au teint de rofe, & rabattoient les vapeurs de la nuit fur la terre ombragée; le foleil dardant fes premiers rayons de derrière les noirs cédres de la montagne, teignoit d'un pourpre

étincellant les nuées qui nageoient dans le vague des airs encore foiblement éclairés: lorſqu'Abel & ſa bienaimée Thirza ſortirent de leur cabane pour ſe rendre ſous le prochain berceau, tiſſu de jaſmin & de roſes entrelacées. L'amour le plus tendre & la vertu la plus pure répandoient un doux ſouris dans les beaux yeux bleus de Thirza, & des graces attrayantes ſur l'incarnat de ſes joues; pendant que des ondes de ſa blonde chevelure deſcendoient ſur ſon cou d'albâtre, ou ſe jouant ſur ſes épaules, ornoient ſa taille fine & *déliée*; c,eſt ainſi qu'elle marchoit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ſes cheveux bruns, qui ne paſſoient pas ſes épaules. Un air de réflexion & de penſée ſe méloit agréablement à la ſérénité de ſes régards; il marchoit avec cette grace aiſée qu'a un Ange, lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour ſe rendre viſible aux mortels; & que chargé d'un bon meſſage de la part du Seigneur, il doit apparoître à quelque homme pieux, qui implore le ciel dans la ſolitude. Il eſt à la

vérité, voilé d'un corps de forme humaine; mais le voile eſt d'une beauté ſi raviſſante, qu'on voit à travers briller l'Ange. Thirza le régarda avec un tendre ſouris, en lui diſant: O mon bien-aimé! maintenant, que les oiſeaux ſe réveillent pour le chant du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau Cantique, que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-il de plus gracieux, que de louer le Seigneur par des chants? Oh! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un ſaint transport, en palpite. Rien ne me charme, comme de t'entendre exprimer en termes propres, des ſentimens que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre. *Abel* lui répondit en l'embraſſant: O ma Thirza! ce que ta belle bouche demande va t'être accordé. Dès que je lis ton déſir dans tes yeux, je m'empreſſe de le remplir. Aſſéyons-nous ſur cette tendre mouſſe, & je chanterai le Cantique. Ils s'aſſirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le ſoleil du matin doroit l'entrée, & Abel commença ainſi ſon Cantique.

Rétire-toi, ô ſommeil, des yeux de tous

les Etres ; fuyez ſonges volages. La raiſon commence à reparoître, & rend la clarté à l'ame, ainſi que le ſoleil du matin rend la lumière aux campagnes. Nous te ſaluons, aimable ſoleil, toi, qui parois derrière les cédres ; tu répands les charmes ſur toute la nature, & chaque beauté vient nous ſourire avec des graces rajeunies.

Rétire-toi, ô ſommeil, des yeux de tous les Etres ; fuyez ſonges volages vers les ombres de la nuit. Où ſont-elles les ombres de la nuit ? Elles ſe ſont rétirées dans le fond des forêts & dans les antres des rochers, pour nous y attendre ; nous les y trouverons dans d'épais berceaux avec une fraicheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas, où le matin a réveillé l'aigle le prémier, là-bas ſur les ſommets éclatans des rochers & ſur les fronts brillans des montagnes, quelles exhalaiſons ſe mélent à l'air ſerein du matin, ainſi que la fumée des holocauſtes s'éleve de deſſus l'Autel ! C'eſt la nature, qui célèbre l'ouverture du jour, & qui fait au Dieu Créateur des ſacrifices d'actions de graces. Cha-



que créature doit le louer, lui qui produit & qui conserve tout; c'est pour le louer que les fleurs naissantes exhalent dès le point du jour leurs parfums odorans; c'est pour lui que les chœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs, ou du sommet des arbres, à la vue du soleil levant; c'est pour l'honorer que le lion sort de sa caverne, & fait retentir les déserts de ses terribles rugissemens. Loue, ô mon ame, le Dieu Créateur & Conservateur! Que le Cantique des hommes s'élève vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures; que l'homme te loue, pendant que les oiseaux sommeillent encore sur les sommets & dans les bocages. Que mes chants solitaires les préviennent dès la naissance du crépuscule, & invitent tout ce qui existe à louer le Créateur! O que ta création est magnifique! tu nous y développes gracieusement les vuës de ta sagesse & de ta bonté. Chacun de mes sens puise des transports dans cette mer infinie de beautés, & les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle te balbutier ses louanges? Qu'est-ce qui

t'a obligé, ô Tout-puiſſant, de ſortir du ſacré ſilence qui environnoit ton thrône; d'appeller des Etres du néant, & de tirer cet univers immenſe de la nuit? Ce fut ta bonté infinie; tu voulois faire naitre & rendre heureux des Etres hors de toi. O toi matin, quand le ſoleil, dégagé des vapeurs de l'horiſon, chaſſe la nuit devant ſes pas, quand enſuite la nature brille d'une beauté rajeunie, & que toutes les créatures qui étoient livrées au ſommeil, ſe réveillent pour tes louanges; alors tu ès pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur étoit porté audeſſus de la terre naiſſante. Un vaſte ſilence régnoit ſur la ſurface inhabitée de notre terre, lorſque le Créateur fit entendre ſa voix; auſſitôt une armée infiniment variée en beautés, s'élance dans les airs, portée ſur des aîles bigarrées, ou cherche les ombres des forêts: ſon chant perçant retentit à travers les bois étonnés, & l'air bruyant répète les louanges du Créateur. *Même prodige lorſqu'il fut* porté de nouveau au-deſſus de la terre, &

qu'il y appella les animaux. Il fit entendre ſa voix: auſſitôt les mottes ſe développant, formèrent des figures inombrables; la terre animée ſe mit à ſauter ſur la verte prairie, ſous la forme d'un cheval vif, qui ſecoue ſa crinière en henniſſant; moitié terre encore, & moitié animal, le fort lion impatient de ſe dégager, eſſaya ſes premiers rugiſſemens; plus loin s'agitoit une colline, & la voilà qui s'avance d'elle-même devenue Eléphant; ainſi des voix innombrables s'élevèrent tout-à-coup vers le Créateur. C'eſt ainſi, grand Dieu, que tu tires chaque matin tes créatures de leur ſommeil, image du néant; elles ſe réveillent & ſe voyant environnées des thréſors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra, (car l'avenir ſe découvre à mes yeux) où l'eſpèce humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des Autels ſur chaque colline, & quand le ſoleil du matin réveillera les Nations, les Hymnes & les Cantiques rétentiront dans tous les coins de la terre, depuis l'orient juſqu'à l'occident.

Ainſi chanta Abel aſſis à côté de ſa bien-aimée, qui ravie par un tranſport réligieux, ſembloit encore écouter lorſqu'il eut fini. Alors lui ayant paſſé ſes bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement, en lui diſant : O mon bienaimé, comme tes chants élèvent mon ame vers Dieu ! O mon bien-aimé, non-ſeulement tes tendres ſoins protègent mon corps plus foible que le tien ; mais mon ame même prend l'eſſor ſous ta direction. Quand elle s'égare de ſon ſentier, quand elle ne voit plus que de l'obſcurité autour d'elle & qu'elle tombe dans un ſaint étonnement ; alors tu la ſoûtiens, tu écartes les nuages, & tu convertis ſa ſurpriſe en admiration & en enthouſiaſme. Hélas combien de fois n'ai-je pas rendu graces à la bonté éternelle ! — A chaque heure je la remercie avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créé pour moi, & moi pour toi : d'accord en tout ce que l'ame peut penſer & ce que le cœur peut déſirer, nous ſommes faits l'un pour l'autre.

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour

verſoit des graces inexprimables ſur chaque parole & ſur chaque geſte. Abel ne lui répondit point: mais les larmes de joie qui coulèrent ſur ſes joues, tandis qu'il la regardoit tendrement & la ſerroit contre ſon ſein, exprimoient mieux ſes ſentimens que n'euſſent pû faire des paroles. Hélas! telle eſt la félicité de l'homme, lorſqu'encore content du néceſſaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement, lorſqu'il n'imploroit le ciel que pour la vertu & la ſanté. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux inſatiables, qui enfantèrent des beſoins ſans nombre, & qui enſévelirent ſon bonheur ſous des maux éclatans. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu & des charmes? Au lieu qu'à préſent, malheur hélas trop fréquent! des amans vertueux que le ciel avoit formés l'un pour l'autre, ſe conſument en regrets, ſans eſpérance de pouvoir jamais s'unir enſemble: ou parce que l'indigence menace leurs jours de diſette & de miſère,

ou parce que l'orgueil & la fauſſe ambition des parens traverſent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore aſſis, lorſqu'Adam & Eve entrèrent. Ils avoient écouté devant le berceau le Cantique d'Abel & les diſcours amoureux de Thirza. Ils embraſſèrent tendrement leurs enfans; leur bonheur & leur vertu répandirent ſur leurs joues les ſymboles de la plus vive joie que l'amour paternel puiſſe faire goûter à des parens ſatisfaits. Mehala, l'épouſe de Caïn, avoit ſuivi juſqu'au berceau les traces de ſa mère; le chagrin, que lui cauſoit l'humeur altiére & emportée de ſon époux, avoit imprimé à ſon front un air ſérieux. Une douce langueur étoit peinte dans ſes yeux noirs, & la pâleur couvroit ſes joues qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage, pendant le tems, que Thirza embraſſoit ſon époux, & lui exprimoit la joie, quelle avoit d'être créée pour lui; mais ayant eſſuyé les larmes de ſes joues, elle entra avec un ſouris gracieux ſous le berceau, &

falua avec une tendre affection fon frère & fa fœur. A cette même heure Caïn paffa devant le berceau, il avoit auffi entendu le chant d'Abel; il avoit vû avec quelle tendreffe leur père commun l'avoit embraffé; il lança des regards furieux fur le berceau, & dit: Comme ils s'embraffent, parce qu'il a chanté je ne fai quelle chanfon! Il fait bien de compofer des chanfons, & de les frédonner pour s'empêcher de dormir, quand il eft fans rien faire affis à l'ombre, près de fon troupeau. Pour moi, brulé par l'ardeur du foleil, il ne me refte dans mes rudes travaux, ni tems, ni courage pour chanter. Quand j'ai fupporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres laffés demandent le repos, & dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat & oifif, qui mourroit, s'il fupportoit un feul jour mes travaux, il eft fans ceffe baigné de leur larmes, ils paffent leur vie à l'embraffer. Je haïs ces tendreffes efféminées, mais — auffi n'en fuis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate

pendant toute l'ardeur du jour. — Comme elles coulent leur larmes de joie!

Ces mots dits, il continua de marcher vers ſes champs. On l'avoit entendu dans le berceau. Mehala devenue encore plus pâle, ſe laiſſa tomber à côté de Thirza en pleurant amèrement, & Eve appuyée languiſſament ſur ſon époux, pleura auſſi de la dureté de ſon prémier né. Cependant Abel leur dit: O mes chers parens, je vais aux champs trouver mon frère, l'embraſſer amicalement; je vais lui dire tout ce, que l'amour fraternel peut inſpirer, je vais le tenir ſerré dans mes bras juſqu'à ce, qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, juſqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas! j'ai ſondé le fond de mon ame; je l'ai interrogée, pour ſavoir par quelle voie je pourrois gagner l'amour de mon frère, & me frayer le chemin de ſon cœur. J'ai réuſſi quelquefois, j'ai rallumé ſon amour éteint; mais hélas! le chagrin & le mécontentement au front farouche, révenoient bientôt éteindre ce feu naiſſant, & étouffer ſa ſainte flamme.

Le père lui répondit consterné : Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas ! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raison me pourront suggérer. Caïn ! Caïn ! ah que tu remplis mon ame de soucis cuisans ! Les passions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte si terrible, & en arracher tout sentiment de bienfaisance & de vertu ! Ah malheureux que je suis ! quels sombres pressentiments accompagnent les régards, que je hazarde dans l'avenir sur mes derniers neveux ? O péché, péché destructeur ! quelle funeste désolation tu répands dans l'ame des mortels ! Ainsi parla Adam, & sortant du berceau, enseveli dans une profonde méditation, il alla aux champs, trouver son prémier né. Caïn le voyant venir à lui, interrompit son travail, & lui parla ainsi : Quel air sérieux, mon père ! ce n'est pas avec ce front sévère, que tu viens d'embrasser mon frère ; déja je lis le réproche dans tes yeux.

Tu le lis, (lui dit Adam, après lui avoir

donné le ſalut paternel,) tu le lis dans mes yeux ; tu ſais donc, que tu le mérites ? Oui, Caïn, tu mérites des réproches, c'eſt le chagrin, c'eſt la douleur amère dont tu abreuves l'ame de ton père, qui me conduiſent auprès de toi.

Et non pas l'amour, interrompit Caïn, ce ſentiment eſt réſervé pour Abel.

C'eſt auſſi l'amour, Caïn, lui répondit Adam : le ciel m'en eſt témoin : ces larmes, ces chagrins, ces ſoucis inquiets qui m'agitent, & qui agitent auſſi celle, qui t'a enfanté avec douleur, ſont les effets de l'amour le plus affectueux ; c'eſt ce même amour qui obſcurcit nos jours par l'affliction ; & nous fait paſſer les nuits à gémir ſans relâche. O Caïn ! Caïn ! ſi tu nous aimois, ton ſoin le plus tendre ſeroit d'eſſuyer nos larmes, & d'écarter l'horreur ténébreuſe, qui couvre nos jours. Ah ! ſi tu conſerves encore dans ton cœur du réſpect pour le Toutpuiſſant, qui voit dans l'intérieur ; ſi la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur : je te conjure par ce réſpect, par cet amour,

rend-nous nôtre répos, rends-nous nôtre joie éteinte; ne nourris pas plus long-tems cette ſombre humeur, & cette haine invétérée contre un frère qui t'aime, & qui fait tous ſes efforts, pour arracher de ton ame cette yvraie qui l'infecte. O Caïn! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente tempête dans ton ame, ce ſont ces larmes de joie, que nous inſpire ſa vertu ſans tache. Les Anges, qui nous environnent, applaudiſſent à chaque bonne action, qu'ils contemplent, & le Tout-puiſſant du haut des cieux les voit avec une gracieuſe complaiſance. Voudrois-tu changer la nature invariable de ce, qui eſt beau & bon? Nous ne le pouvons pas; & quand nous le pourrions, Caïn, quelle triſte faculté, que de pouvoir réſiſter à cette noble joie, à ces douces impreſſions, qui entraînent nôtre ame dans le raviſſement! Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point ſur les joues un ſouris gracieux; l'agitation de l'ame, & le tumulte des paſſions ne font pas germer la joie dans le cœur.

Caïn répondit : Serai-je donc éternellement persécuté par ces fâcheux reproches ? Si l'agréable souris n'est pas toujours peint sur mes levres, ou si des larmes de tendresse ne coulent pas toujours sur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices détestables ? Né d'un caractère plus viril, j'ai toujours choisi les entreprises les plus hardies, & les travaux les plus rudes, & je ne puis pas commander au sérieux empreint sur mon front de se résoudre en larmes de tendresse, ou de se changer en souris. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe.

Adam lui répondit avec une majestueuse gravité : Tu te trompes toi-même, tu te caches soigneusement d'affreux sentimens, que tu ferois mieux d'étouffer. O Caïn, ce n'est pas une mâle gravité qui est empreinte sur ton front, c'est le chagrin, c'est le mécontement qui se découvre dans toutes tes actions ; ces passions ont répandu un nuage épais sur tout ce qui t'environne. C'est là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les

travaux de la journée; c'eſt là ce qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te ſatisfaire ? parle, nous le ferons. Ah ! ſi nous pouvions rendre tes jours ſereins comme une belle matinée du printems, nos vœux les plus ardens ſeroient accomplis. Mais Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente! Toutes les ſources du bonheur ne te ſont-elles pas ouvertes ? La nature entière ne t'offre-t-elle pas toutes ſes beautés ? Tout ce qui eſt bon, utile, agréable, tout ce que peuvent produire à notre avantage, la nature, l'eſprit & la vertu, ne t'eſt-il pas offert comme à nous? Mais tu négliges tous les biens ſans en jouir, & après cela tu te plains de la miſère. Eſt-ce que tu ſerois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laiſſer à l'homme déchu? Envierois-tu le ſort des Anges? Sache que des Anges ont pû être mécontens; il voulurent être des Dieux, & perdirent le ciel. Eſt-ce que tu murmurerois contre la conduite du Créateur, par rapport au pécheur? Quoi! tandis que l'aſ-

ſemblage général des Etres créés loue ſon Créateur, un mortel tiré de la fange, un vermiſſeau oſe lever la tête de ſa pouſſiere, & murmurer contre celui, dont la ſageſſe infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre deſtin eſt ouvert; qui connoît ce qui eſt, ce qui ſera, & qui ſait comment le mal diſtribué ſagement ſur la terre y doit faire fleurir le bien. O mon fils, de la gaieté dans l'ame! mon cher fils, que le mécontentement & le chagrin ne troublent plus tes penſées, n'obſcurciſſent point tes regards, & te laiſſent voir d'un œil ſerein tous les plaiſirs innocens que la nature te prépare!

Qu'ai-je à faire de ces exhortations, dit Caïn, en détournant un front ſourcilleux? Ne le ſai-je pas bien, que ſi je pouvois être gai, tout ce qui m'environne ſeroit riant comme une belle aurore? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, & au torrent impétueux de reſter paiſible? Je ſuis né de la femme, & dès mon origine condamné au malheur; le Seigneur a verſé

fur moi fa plus grande coupe de malédiction ; les fources de plaifir & de bonheur où vous puifez ne coulent pas pour moi.

Cependant des pleurs inondoient le vifage du pere. Hélas! mon fils, oui fans doute il n'eft que trop vrai, la malédiction divine a frappé tous ceux qui font nés de la femme : mais, mon bienaimé, le Seigneur auroit-il verfé plus de malédiction fur la naiffance du premier né, qu'il n'en a verfé fur nous, lorfque nous avons péché? Non, il ne l'a pas fait, ni pû faire, ce Dieu infiniment bon. Non Caïn, tu n'es pas né pour la miſére ; le Seigneur n'appelle aucune créature du néant, pour qu'elle foit malheureufe. Il eft vrai que l'homme par fa faute peut être malheureux, qu'il peut ne pas favoir jouir, & fe faire de la vie un fupplice. Quand fa raifon fuccombe aux attaques des paffions impétueufes, à la cupidité, aux defirs criminels, il devient miférable, & tout ce qui étoit bon de fa nature lui tourne en poifon. Tu ne peux pas, commander à l'orage de n'être pas furieux, & au torrent impétueux de re-

ſter paiſible : mais tu peux dégager ta raiſon des nuages qui l'obſcurciſſent, & rendre la clarté à ton ame ; alors elle commandera impérieuſement à ces paſſions qui la gourmandent, elle modérera la cupidité, ira fouiller au fond de ton ame ; tous tes ſentimens mis au creuſet ſeront épurés ; les vains ſouhaits & les deſirs impurs diſparoîtront comme les brouillards du matin diſparoiſſent devant le ſoleil. J'ai vu, Caïn, avant ces temps-ci, j'ai vu des larmes de joie ſur tes joues ; la joye ſe répandoit ſur toute ton ame, quand ta raiſon approuvoit tes actions vertueuſes. Parle toi-même, Caïn : n'étois-tu pas heureux alors ? Ton ame n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des cieux ſans taches & ſans nuages ? Rapelle à toi, ce rayon de la Divinité, cette ſaine raiſon, directrice des mœurs : & la vertu, ſa compagne inſéparable, ramenera la joie dans ton ame, en y ramenant le bonheur. O mon cher fils, écoute mes exhortations ! La première choſe que te commande ta raiſon remiſe dans ſes droits, c'eſt d'aller embraſſer ton frere. Comme

ſa joie s'épanchera en larmes! avec quelle tendreſſe il te ſerrera contre ſa poitrine!

Je l'embraſſerai, mon pere, reprit Caïn, quand je ſerai de retour des champs: maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embraſſerai: mais ... de ma vie, mon ame, qui eſt née forte & mâle, ne s'accoutumera à cette molleſſe efféminée, qui vous le rend ſi cher, & qui vous arrache tant de larmes de joie; à cette molleſſe qui a attiré ſur nous tous la malédiction, lorſque dans le paradis tu te laiſſas gagner trop facilement par quelques larmes. —— Mais que fais-je, miſérable? Eſt-ce que je m'échapperois en reproches? Non, mon pere, je t'honore, ô mon pere, & je me tais. Ainſi parla Caïn, & s'en retourna à ſon travail.

Adam étoit reſté immobile, pleurant amèrement, & levant les mains vers le ciel. Ah Caïn, Caïn, lui cria-t-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas, ces ſanglans reproches. Mais ne devois-tu pas épargner ton pere, & t'interdire ce blâme outrageant, qui ébranle mon ame comme un tonnerre? Ah

malheureux qui je ſuis ! C'eſt ainſi, (car je le preſſens déja) c'eſt ainſi que mes derniers neveux, quand ils ſe traîneront dans la fange du péché, & que le châtiment inſéparable du crime, ſe fera ſentir dans toute ſa rigueur, s'éleveront contre ma pouſſiere, & maudiront le premier pécheur ! Ainſi parla Adam, en ſe retirant des champs, contriſté, la face penchée contre terre. De temps en temps ſeulement il levoit les yeux au ciel, en gémiſſant tout haut, & portoit ſes deux mains jointes au-deſſus de ſa tête. Caïn le regardoit, & s'écria, pénétré de douleur à ſon tour: *Comme il leve triſtement les mains vers le ciel !* comme il ſe lamente ! comme il gémit ! —— Je lui ai fait des reproches inſultans, à ce bon pere ! —— Où m'emporte mon aveugle rage ? Un enfer déchire mes entrailles ! Ah malheureux que je ſuis ! je porte une horreur continuelle dans leur ame ; j'empoiſonne, je détruis tous leurs plaiſirs. Je ne ſuis pas digne d'habiter parmi les hommes, je devrois demeurer parmi les monſtres ſauvages, qui exercent brutalement

leur fureur dans les déſerts. Le voilà déja loin de moi, & je l'entens encore gémir. Comme il chancelle, accablé par la douleur! —— Si je courois après lui? Si j'allois embraſſer ſes génoux, & lui demander ma grace par ce qu'il y a de plus ſacré? —— Oui, je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors; c'eſt dans mon propre cœur, foible & mal gardé, que s'élévent ces noirs orages qui foudroyent tous mes plaiſirs & les leurs. Révenez, ô raiſon, ô vertu! triomphez des paſſions fougueuſes, qui vous offuſquent, & éteignez cet enfer, qui déchire mon ame! Voilà mon père arrêté là-bas, comme ſans ſentiment, les mains levées au-deſſus de ſa téte, il paroît implorer le ciel. Je cours me jetter à ſes pieds, ô miſérable que je ſuis!

Et ſans délai Caïn courut à ſon père, qui appuyé ſans force contre une ſouche, rêvoit triſtement, & pleuroit les yeux baiſſés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vûe, il ſe jetta ſur la pouſſière devant lui, embraſſa ſes génoux, un torrent de lar-

mes fortit de ſes yeux, il leva ſes régards ſur ſon père, en lui diſant : Pardonne-moi, ô mon pèr. ! —— encore ne ſuis-je pas digne de t'appeller mon père, je mérite, que tu te détournes de moi avec horreur. Mais, vois les larmes de mon répentir, vois mes regrets, & me pardonne. Miſérable que je ſuis! j'étois ſourd à tes exhortations; mais, ô mon père! lorſque tu t'en rétournois en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémiſſement a ſaiſi mon ame & l'a éclairée d'un trait ſubit; je viens à préſent —— je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité; mais vois auſſi ma déſolation, je demande humblement pardon, ô mon père, à Dieu, à toi-même, à mon frère, à tous ceux, que j'ai offenſés.

Leve-toi, mon fils, leve-toi, que je t'embraſſe, dit le père en ſanglottant & le ſerrant affectueuſement contre ſa poitrine. Celui, qui habite dans le ciel, voit avec une bénigne complaiſance ces larmes, que tu verſes. Mon fils, mon bien-aimé, embraſſe-moi. —— Oh que mon chagrin s'eſt rapide.

ment converti en joie! Heure ſolemnelle, heure à jamais bénie, dans laquelle mon fils, mon prémier né, nous rend la paix, dans laquelle il m'embraſſe avec des larmes d'attendriſſement. Embraſſe-moi encore, ſoutiens-moi, mon fils, la joie me fait chanceler; mais ne différons pas, mon bien-aimé, allons trouver ton frère, qu'il t'embraſſe auſſi.

Ils alloient trouver le frère aux pâturages, lorſqu'Abel, à côté de ſa mère, avec Mehala & Thirza, ſortit des bocages. Ils avoient ſuivi ſécrétement Adam, pour écouter leur entretien, ſi intéreſſant pour toute la famille. Abel vole à bras ouvert au devant de Caïn, le preſſe en pleurant, ſans pouvoir exprimer ſes transports. Mon frère, mon frère, dit-il, d'une voix entrecoupée par ſes ſanglots, & tu m'aimes! ah fais, fais, que je l'entende de ta bouche! tu m'aimes --- ô joie inexprimable!

Oui mon frère, je t'aime, répondit Caïn en l'embraſſant; peux-tu, ---- Pouvez-vous tous oublier mes offenſes, me pardonner d'a-

voir ſi long-tems chaſſé le répos loin de vous, & répandu ſur vos jours l'affliction & la douleur? Mon ame, comme un éclair, s'eſt dégagée de cette obſcurité, & a diſſipé cette tempête furieuſe. Cette herbe maudite, qui étouffoit dans mon ſein le germe du bien, eſt foulée à mes pieds, & ne ſe rélevera jamais. Pardonne-moi, mon frère, & garde-toi de jetter la vue dans la funeſte obſcurité du paſſé.

Abel répartit vivement, en l'embraſſant avec un nouveau tranſport de tendreſſe: Non jamais, *ni toi non plus*, mon bien-aimé; laiſſons le paſſé. Quoi nous n'oublierions pas le chagrin d'un ſonge léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur aſſuré, & que des torrens de joie nous environnent! Ah Caïn, que ne puisje t'exprimer ma joie, la moitié de mes transports! je perds la voix, je pleure, je te ſerre contre ma poitrine, & pleure encore.

Pendant que les freres s'embraſſoient, Eve temoin de cette ſcène ſi touchante, fondoit en larmes; & lorſque les ſanglots un peu mo-

dérés eurent fait place à la voix : Non, mes enfans, dit-elle ; non, mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la premiere fois le doux nom de mere des levres de mon premier né, jamais je n'ai ſenti une joie ſi vive. Il me ſemble que de lourdes montagnes ſe ſoient écroulées tout-à-coup de deſſus ma tête, tant je me ſens légére & déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être déformais riantes & agréables. La joie & la concorde ſont au milieu de ceux qui repoſoient dans mon flanc, qui ont ſucé mes mamelles. Oui, me voici ſemblable à une vigne féconde qui porte de doux raiſins : le paſſant bénit cette vigne de ce qu'elle porte de ſi doux fruits. Embraſſez-vous, mes enfans, embraſſez-moi, que je baiſe chaque larme répandue ſur vos joues, ces pleurs précieuſes que l'amour fraternel a fait couler. Elle dit, & remplie d'un tranſport inexprimable, elle embraſſa ſes fils. Elle embraſſa auſſi Mehala & Thirza, & de nouvelles larmes accompagnerent encore ces nouveaux embraſſemens.

Alors l'épouſe de Caïn dit à ſa fœur avec un ſoupir de joie ! Ah ma bien-aimée ! ah quelles délices ! que ce jour ſoit un jour ſolemnel ! Viens cueillir les plus belles fleurs pour les répandre ſur la table dans le berceau ; allons choiſir les meilleurs fruits que portent nos arbres & nos arbuſtes ; Que ce jour ſoit pour nous un jour de délices, qu'il s'écoule dans de doux tranſports. Elles ſe hâterent d'aller dépouiller les arbres & les fertiles eſpaliers ; la joie leur prêtoit des ailes.

Caïn & Abel ſe tenant la main, & près d'eux Adam & Eve, enyvrés d'une ſatisfaction parfaite, s'avançoient enſemble vers la colline. Lorſqu'ils y arriverent, les ſœurs avoient déja paré la table du berceau de divers fruits, entremélés de fleurs odorantes, mélange délicieux d'éclat, de couleûrs, & d'odeurs ſuaves. Ils s'aſſirent pour ce repas délicieux : la joie, la gaieté, les doux entretiens amenerent rapidement la fraiche ſoirée.

LA MORT D' A B E L.

CHANT SECOND.

Tandis que la première famille du monde goûtoit une joie pure dans le berceau, le pere des hommes prit la parole en ces termes : Vous ſentez à préſent, ô mes enfans, quelle ſérénité ſe répand dans notre ame après une bonne action, vous ſentez qu'on n'eſt heureux véritablement que quand on eſt vertueux. Par la vertu nous nous égalons aux purs eſprits ; nous nous portons pour ainſi dire dans le ciel ; tandis qu'au contraire ſi nous nous laiſſons ſubjuguer par la paſſion, elle nous dégrade, & nous entraîne dans de ſombres labyrinthes, où l'inquiétude, la détreſſe, la miſère & le repentir, nous épient & s'emparent de nous. O Eve! euſſions-nous cru, lorſque nous tenant par la main,

nous quittâmes triftement le Paradis, que tant de félicité nous fût réfervé dans cette terre maudite. Hélas! j'ai toujours préfentes à l'efprit les circonftances de ce trifte banniffement.

Adam fe tut, & Abel lui dit: O mon pere, fi rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle foirée, fous ce riant berceau; fi tu ne t'es pas propofé d'aller à la tendre lueur du crépufcule, te plonger dans des méditations profondes, daigne condefcendre à ma priere; fais-nous le tableau des jours qui fe font écoulés depuis l'époque de votre fatale transmigration en cette vafte terre, jufqu'au moment préfent.

Tous alors regarderent Adam avec une attention muette, impatiens de favoir ce que produiroit la priere d'Abel. Y a-t-il quelque chofe, lui dit-il, que je puiffe te refufer en ce jour de joie? Je vais vous raconter ces temps de grace & de miféricorde, fignalés par les promeffes & les efpérances données à l'homme pécheur. Dismoi, chere Eve, où commencerai-je cette importante

hiſtoire ? Sera-ce à l'inſtant où nous tenant par la main, nous nous éloignâmes du Paradis ? Mais, ô ma bien-aimée, déja je vois tes yeux inondés de pleurs. Commence-la, dit-elle, cher époux, à l'endroit où jettant mes derniers regards ſur le Paradis avec un torrent de larmes, je me laiſſai tomber dans tes bras accablée de regret & de déſeſpoir. Mais ce que je ſentis alors, laiſſe-le-moi décrire moi-même; car je craindrois que pour ménager ma foibleſſe tu n'eſquiſſaſſes trop légérement cette ſcène ſi touchante. Déja l'épée de l'Ange qui nous conduiſoit hors du Paradis avec une compaſſion obligeante, flamboyoit loin derriere nous; ſa voix nous rappelloit encore le ſouvenir des promeſſes & de la grace exceſſive d'un Dieu offenſé. Déja nous étions deſcendus ſur la terre & marchions à travers des déſerts arides; là il n'y avoit plus d'Eden; ce que nous traverſions n'étoit pas tapiſſé de ces fleurs agréablement odorantes, ni garni d'arbres ou d'arbriſſeaux fertiles; on n'en voyoit que de loin en loin, ſur un terrein ſec,

comme on voit des Isles ſemées à de grandes diſtances dans les mers. Nous marchions en ſilence, & la terre n'étoit devant nous qu'un triſte & vaſte déſert. Adam me tenoit la main. Je jettois ſans ceſſe en pleurant des regards déſolés ſur le ſéjour de délices que nous perdions; main je n'oſois lever les yeux ſur la déplorable victime de ma ſéduction qui partageoit mon déſaſtre. Il marchoit à côté de moi la tête panchée vers la terre, tantôt laiſſant errer ſa vûe ſur les campagnes, tantôt la fixant ſur moi; je fondois auſſi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermoient la bouche; il ne pouvoit que me preſſer langoureuſement contre ſa poitrine. Arrivés au panchant d'une colline, dont le ſommet commençoit à nous dérober la vûe du Paradis; je m'arrêtai ſaiſie d'un accablement qui me rendoit immobile, & le contemplant douloureuſement, je fis retentir la contrée de mes cris. Hélas! c'eſt peut-être pour la dernière fois, que je le vois, ce Paradis, mon lieu natal, où, cher époux, ſi tu me permets encore de t'appeller de ce

nom, ayant demandé avec inftance une compagne à ton Créateur, tu fus malheureufement exaucé, & ta perte naquit de ton propre flanc. Belles fleurs, que ma main foigneufe a cultivées, pour qui exhalez-vous maintenant vos fuaves émanations ? Vous charmans bofquets, qui eft-ce qui jouit du frais qu'entretiennent vos feuillages odorans ? Arbres féconds en fruits de toutes efpéces, à qui réfervez-vous vos riches dépouilles ? Je ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air balfamique, qu'on y réfpire, eft trop pur pour une malheureufe fouillée de crimes; c'eft un féjour trop faint pour une péchereffe. O funefte dégradation ! chéris des efprits céleftes, fortis fi purs, fi heureux, des mains du Créateur, que nôtre chûte à tous deux eft affreufe ! A tous deux, hélas ! car tu es tombé toi-même, féduit par ta perfide époufe. Oh toi, cher & déplorable complice, fur qui j'ofe à peine lever les yeux, n'ufe point hélas, du droit que je t'ai donné de me haïr. Ne m'abandonne pas, ô mon unique foutien, ne m'abandonne pas; je t'en conjure par le

Dieu, que nous servons, par les promesses même que son indulgente bonté nous a faites, par nôtre misère présente. Il est vrai, je ne mérite de ta part que haine & exécrations; mais permets-moi seulement de suivre servilement tes pas, de soulager les peines, où je t'ai plongé; qu'un regard, un signe m'expliquent tes vœux & tes volontés! je joncherai de fleurs tous les lieux, où tu auras établi ta démeure, j'irai dans des réduits solitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis; & je m'éstimerai heureuse, si pourlors tu récompenses mes foibles services d'un régard de compassion. Ayant cessé de parler je me laissai tomber dans ses bras; il me serra affectueusement contre sa poitrine, m'arrosa de ses larmes, & me dit: O épouse tendrement chérie, ne rendons pas par des reproches amers nos maux plus amers encore; nous en avons tous deux mérité bien plus que nous n'en souffrons; notre Dieu, en nous punissant, a tempéré ses vengeances par des promesses. Il est vrai, qu'elles sont voilées d'une sainte obscurité: mais à travers

cette obſcurité même, la bonté divine perçe & ſe fait ſentir. S'il n'eût écouté que ſa juſte colere, hélas! que ſerions-nous dévenus? Non, ma bien-aimée, il ne faut pas, que des plaintes importunes & des réproches amers nous rendent indignes de ſa grace, & profanent nos levres; ne les ouvrons que pour des actes de piété & des actions de graces. Son régard pénétrant perçe les plus obſcures ténébres; & comme il découvre au fond des ames les péchés les plus ſecrets, il verra de même dans les nôtres nôtre humiliation, nôtre reconnoiſſance, nos hommages, & nos efforts imparfaits pour le bien. Embraſſe-moi, chére Eve, donnons cet innocent interméde à nôtre miſère. Que des ſécours mutuels ſervent à l'adoucir; luttons de concert contre nôtre ennemi commun, l'affreux péché, & tâchons de nous réhabiliter dans nôtre dignité primitive, autant que nôtre corruption actuelle le permet; que la paix & le tendre amour ſoient toujours au milieu de nous, & nous prêtant une main ſécourable, nous ſupporterons avec moins de

triſteſſe & d'accablement le fardeau, qui nous eſt impoſé, & nous irons courageuſement au-devant de la mort, qui, comme il paroît, ne s'avance que lentemeut. Maintenant deſcendons vers les peupliers, qui ſervent d'avenue à ce rocher ; le ſoir vient, & ce lieu ſera commode pour y paſſer la nuit. Adam ceſſa de parler, je l'embraſſai à mon tour ; enſuite ayant eſſuyé les larmes de mes yeux avec les treſſes de ma chevelure, nous deſcendîmes au pied de la colline ; & gagnâmes le bois de peupliers qui bordoit le pied du rocher.

Eve ſe tut, & jetta un tendre ſouris ſur Adam, qui reprit ainſi le fil de l'hiſtoires: Nous avançâmes, mes enfans, ſous ces peupliers, & ayant pénétré juſqu'au rocher, nôus le trouvâmes creux ; ſa cavité formoit une grotte. Vois, dis-je à vôtre mere, vois combien de commodités la nature nous offre, vois cette grotte riante & cette ſource pure, qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici nôtre gîte ; mais chère Eve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux

ſurpriſes nocturnes des ennemis. Quels ennemis, demanda Eve avec émotion? N'a-tu pas rémarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui eſt créé, que les liens d'amitié ſont rompus entre les Etres vivans, & que le plus foible eſt la proie du plus fort? Là-bas dans la campagne, j'ai vû un jeune lion pourſuivre avec un rugiſſement funeſte un chevreuil effaré; j'ai vû la guerre parmi les oiſeaux de l'air. Nous ne ſommes plus des maîtres en droit de commander aux animaux, à moins que ce ne ſoit à ceux, dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui auparavant jouoient autour de nous d'un air careſſant & ſoumis, le tigre tacheté, & le lion à longue criniére pouſſent contre nous d'effrayans rugiſſemens, & ont dans les yeux un feu menaçant. Il eſt vrai, que nous gagnerons les plus traitables par la douceur; que nous nous garantirons des plus féroces par nôtre adreſſe. Je vais toujours entrelacer des broſſailles devant l'entrée de la grotte; & je me mis auſſitôt à l'œuvre.

Eve cependant timide & ſans me perdre de vue alla cueillir des fleurs & des feüilles, pour nous en former un lit, & mit à contribution pour notre table les arbres & les arbriſſeaux d'alentour. Sa proviſion faite, elle revint avec hâte, & la poſa devant moi ſur l'herbe tendre.

Alors nous nous aſſîmes dans la grotte ſur des ſiéges tapiſſés de fleurs, & nous commencions notre repas frugal, l'aſſaiſonnant d'entretiens gracieux, lorſqu'un ſombre nuage vint tout-à-coup obſcurcir le ſoleil couchant, & gagna juſques ſur nos têtes. Le ſombre voile dont il couvrit la terre ſembloit être pour ſes habitans & pour toute la nature un préſage de deſtruction. Un vent orageux qui s'éleva enſuite, mugit à travers les montagnes, & bouleverſa toutes les forêts; des flammes ſortirent du ſein des nuages, & les éclats du tonnere vinrent augmenter l'horreur & l'effroi. Eve épouvantée s'élança dans mes bras & ſe tenoit ſerrée contre ma poitrine, reſpirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient, il vient, le juge:

qu'il eſt terrible ! il vient nous apporter la mort, à nous & à toute la nature, à cauſe de ma prévarication. O Adam, Adam ! — A ces mots elle reſta tremblante & ſans voix, toujours appuyée ſur moi. Raſſure-toi, lui disje, ma bien-aimée ! mettons-nous à genoux devant la grotte, & adorons ce Dieu terrible porté ſur les nuages, & précédé d'éclairs & de foudres. O toi, grand Dieu, qui tempérois avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi, dès que je pus ouvrir les yeux, au ſortir de tes mains créatrices, que tu es terrible quand tu marches pour venir juger ta créature ! & ſur le champ nous nous proſternâmes devant la grotte, où le viſage pâle & les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le Souverain Juge porté au-deſſus de nos têtes nous diroit par ſon tonnerre : Mourez ingrats ; & que la terre, qui vous a portés, s'anéantiſſe devant ma fureur. Le ciel cependant ſe fondoit en eau ; mais il ne ſortoit plus de flammes de nuées, & le tonnerre ne mugiſſoit plus que dans le

lointain. Alors je levai ma tête en disant: Le Seigneur a passé près de nous, chère Eve; il ne détruira pas la terre, & nous ne mourrons pas aujourd'hui; car que déviendroit sa promesse s'il nous détruisoit, & dans notre personne, nos descendans? La sagesse éternelle ne se repent pas des promesses, qu'elle a faites. Nous nous rassurâmes, les nuages se dissipèrent, & le soleil couchant répandit un éclat admirable sur les nuages; tel que celui qui brilloit lorsque des légions d'Anges étoient portées sur des nuages légers au-dessus d'Eden, & que leur trace répandant sur leur route un long sillon de lumière, rendoit les nuages étincellans comme la flamme. Les campagnes humectées répoſoient en silence, les couleurs renaissoient plus vives; & le soleil couchant lançant sur nous ses derniers rayons, nous célébrâmes avec un saint étonnement, cette scène touchante. C'est ainsi que le premier orage passa par-dessus nos têtes. Bientôt la lumière rougeâtre du soir fit place au sombre crépuscule, & les nuées ne furent plus éclairées que par les foibles rayons

de la lune. Alors nous ſentîmes pour la premiere fois ſur nos membres frappés, l'effet des fraîcheurs de la nuit : comme nous venions de ſentir quelques heures auparavant l'ardeur brûlante du ſoleil à ſon midi. Nous nous envelopâmes dans les peaux, dont notre Juge bienfaiſant avoit daigné ceindre nos reins, avant què nous ſortiſſions du Paradis, pour preuve qu'il n'avoit pas retiré deſſus nous ſa main ſecourable. Nous nous étendîmes dans la grotte ſur un lit d'herbages & de fleurs, & nous attendîmes le ſommeil dans un doux embraſſement. Il vint, mais non pas auſſi aiſément, non pas avec cette douceur qu'il venoit quand nous étions encore innocens. Alors notre imagination ne ſe rempliſſoit que d'images riantes & agréables : mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte & les remords qui y mêloient des phantômes bizarres. La nuit étoit tranquille, notre ſommeil l'étoit auſſi ; mais pourtant, quelle différence d'avec cette nuit délicieuſe, où je te conduiſis, ô Eve, pour la première fois dans le berceau

nuptial. Les fleurs étoient encore plus odorantes que de coutume; jamais les accens de l'oiseau nocturne n'avoient retenti avec tant d'harmonie, jamais la lune n'avoit brillé d'un éclat si pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images, qui réveillent ma douleur assoupie; Déja le soleil du matin élevoit à lui la rosée limpide, lorsque nos paupières s'ouvrirent, déja les oiseaux célébroient par leurs chants le rétour de la lumière. Le nombre en étoit petit, car la terre n'avoit pas encore d'autres animaux, que ceux, qui après la malédiction s'étoient enfui du Paradis; le Jardin du Seigneur ne devoit point voir régner la mort dans son enceinte. Nous allâmes devant la grotte, faire notre adoration, après quoi je dis à Eve: Allons plus loin; je vois en parcourant des yeux cette contrée immense, qu'il nous est libre de promener notre choix sur beaucoup d'autres habitations, dont les productions seront plus abondantes, & les beautés plus diversifiées. Vois-tu cette rivière serpenter à travers une verte prairie? La colline qui la borde présente de

loin à la vue un jardin plein d'arbres, fur fon dos couvert de verdure. Mon bien-aimé, dit Eve, en preffant ma main de la fienne, je te fuivrai par-tout, où tu me conduiras; & nous pourfuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en approchions lorfque Eve vit prefque au-deffus de fa tête un oifeau foible, dont le plumage fembloit hériffé, voler avec peine en pouffant des cris plaintifs, tournoyer quelques inftans dans l'air, & s'abbatre enfuite fans force parmi des broffailles. Elle approcha, & en vit un autre étendu fans mouvement fur l'herbe, que celui-ci fembloit pleurer. Eve l'examina long-temps courbée fur lui; puis le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyoit un fommeil: Il ne fe réveille pas, dit-elle avec effroi, & elle le repofa fur l'herbe d'une main tremblante; il ne fe réveillera même jamais. A ces mots elle fondit en larmes. Hélas! continua-t-elle, en apoftrophant celui qui pouffoit des cris lamentables, c'étoit peut-être là ta compagne. C'eft moi, malheureufe, qui ai attiré la

malédiction & la misère sur chaque créature, c'est moi qui te fais souffrir, innocente volatille! Ses pleurs redoublerent, & se tournant vers moi: Quel accident est-ce là, me dit-elle? quel engourdissement affreux! Je ne lui vois plus de sentiment, ses membres roidis réfusent leur service. Parle Adam, ne seroit-ce point la mort? Ah, ce l'est, j'en frémis; un frisson glacé me pénétre jusqu'aux os! Ah si la mort dont nous sommes menacés est de même, ô quelle est terrible! Si elle me séparoit donc aussi de toi, & que frappé toi-même, — O — Adam! soutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle poussa de longs sanglots, courbée vers la terre dans l'abbattement de la plus profonde douleur. J'embrassai mon épouse éplorée, en lui disant: N'accrois pas, ô chere épouse, tes craintes & ta douleur; mettons notre confiance dans celui, qui gouverne toutes ses créatures avec une sagesse infinie; songeons que quand il monte sur son tribunal formidable, que l'ombre du mystère environne, la miséricorde & l'amour sont toujours à ses

côtés. Pourquoi guidés par une imagination lugubre aller chercher des malheurs dans l'avenir ? Notre raiſon ne verra donc que nos maux ? Eſt-il juſte que nous détournions les yeux de deſſus les monumens de ſa ſageſſe & de ſa bonté, au riſque de nous plonger plus profondement dans la miſère par notre aveuglement ? C'eſt cette ſageſſe & cette bonté, qui ont reglé le ſort, qui nous eſt deſtiné. Ainſi, marchons en aſſurance ſous ſa direction, & réſpectons ſes décrets ſans les pénétrer.

Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline, & nous traverſâmes les buiſſons féconds qui couronnoient le pied du côteau. Sur le ſommet, au milieu d'arbres fruitiers, s'élevoit un haut cédre, dont le feuillage épais entretenoit au loin la fraîcheur, augmentée par une ſource pure, qui ſerpentoit à l'ombre parmi les fleurs. Ce lieu ouvroit aux regards une perſpective immenſe, où l'œil ſe perdoit dans un air nébuleux. Voilà, dis-je alors, une ombre du Paradis, une habitation au moins commode. Pour le Pa-

radis même, nous ne le retrouverons nulle part. Recevez-nous sous votre ombrage, Cédre majeſtueux! Et vous arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits ſans reconnoiſſance; ils ſeront la récompenſe de ma culture & de mes travaux. O Dieu tout-puiſſant; daigne regarder favorablement notre demeure du haut de ton ciel, prête une oreille bénigne aux actions de graces, que nous ne ceſſerons jamais de diriger vers ton thrône céleſte à travers les ſommets touffus de ces arbres. Car ce ſera ici que nous prendrons notre nourriture à la ſueur de notre corps; ce ſera ſous ces ombrages, ô chere Eve, que tu enfanteras avec douleur, c'eſt d'ici que nos petits-fils doivent ſe répandre ſur la terre, & c'eſt ſous ces mêmes arbres que la mort qui s'approche, doit nous trouver un jour. O Seigneur, ô Seigneur mon Dieu, verſe ta bénédiction ſur la demeure profane du pécheur! Et en même temps, Eve prioit auſſi à mon côté les yeux mouillés de larmes & pieuſément élevés vers le ciel.

Alors je commencai à conſtruire une cabane

à l'ombre du cédre, je plantai un cercle de pieux dans la terre, dont je formai un mur en les entrelaçant de branchages déliés. Eve conduifoit la fource à travers les fleurs, ou arrangeoit des arbriffeaux en efpaliers, ou foutenoit avec des baguettes des fleurs panchées, ou cueilloit des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençames à manger notre nourriture à la fueur de notre vifage. J'allois vers la riviere chercher des rofeaux pour couvrir notre cabane, lorfque je vis cinq brebis, blanches comme de petites nuées du midi, & un jeune bélier qui paiffoit au milieu fur la rive. Je m'approchai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfuiroient pas comme le tigre & le lion, qui auparavant jouoient à mes pieds: mais ils ne s'enfuirent pas, & je les menai devant moi avec un rofeau fur notre côteau pour les y faire paître. Eve occupée à conftruire un berceau du fuperflu des buiffons ne vit pas d'abord le petit troupeau; mais il fe décela par des bélemens. Alors elle tourna la tête, & laiffa tomber de furprife

les branchages. Son premier mouvement fut la crainte ; elle s'arrêta : mais bientôt elle s'écria avec joie : Oh ! ils font doux & careſſans comme dans le Paradis. Soyez la bien-venue, ô aimable compagnie, vous démeurerez avec nous : oui, je vous prie, démeurez-y. Nous avons pour vos beſoins de prés fleuris, des plantes odorantes & une claire fontaine. Quel plaiſir ce ſera, que de vous voir bondir ſur l'herbe autour de nous, tandis que nous ſoignerons nos arbres & nos arbuſtes ! Elle dit, & careſſoit de la main leur épaiſſe toiſon.

Cependant la cabane fut conſtruite, & nous prenions le frais à l'entrée, enſevelis dans une profonde rêverie, lorſqu'Eve rompit le ſilence par ces mots : Que cette contrée eſt belle & diverſifiée, quelle eſt fertile en productions de toutes eſpéces ! Qui nous empêche, de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déja cette colline ? Alors notre demeure reſſemblera au Paradis, comme le Paradis reſſembloit au Ciel, à ce que nous ont dit les Anges, qui nous honoroient

de leurs viſites ; c'en ſera du moins une ombre. Ah que ce charmant ſéjour réuniſſoit de beautés diverſes ! la nature y verſoit richement ſes plus douces influences, l'agréable & l'utile y étoient prodigués avec la même profuſion. Les prés émaillés des plus belles couleurs donnoient d'abondans pâturages. De rians bocages préſentoient à la vue l'aſſemblage aimable des fleurs & des fruits. Des cabinets de verdure, des allées cintrées, des boſquets touffus offroient des aſyles délicieux. Tous les ſens trouvoient des voluptés dans ce jardin enchanteur. Hélas en comparaiſon d'un ſi beau ſol, tout paroît n'être autour de nous que des landes arides : il ſemble que la terre maudite ne puiſſe plus rien produire, ou qu'appauvrie elle n'accorde qu'à différens climats ſes diverſes productions. Ah Adam, j'ai déja vû comme la mort & la corruption (car c'eſt ſans doute la même choſe) s'étendent ſur toute la nature ; j'ai vû des fruits tombés, gâtés, des fleurs fanées ſur leurs tiges, j'ai vû des arbriſſeaux morts, triſtement dépouillés de feuilles & de fruits.

D'autres plus jeunes, à la vérité, germoient à côté, des fruits plus frais réparent ceux qui ſont tombés, & la ſemence que repandent les fleurs fanées, en fait naître de nouvelles. C'eſt ainſi, Adam, c'eſt ainſi qu'un jour nous nous fanerons nous mêmes, & ferons place à nos enfans qui fleuriront à leur tour.

Elle ſe tut, & moi attendri juſqu'au fond de l'ame, je pris ainſi la parole: Hélas! chere Eve, notre plus grande perte n'eſt pas celle de ces richeſſes terreſtres: on peut s'en paſſer. Ce qui m'afflige, ce qui me déſeſpère, c'eſt d'être banni de cette heureuſe contrée, où il plaiſoit à Dieu de ſe montrer viſiblement; où tempérant l'éclat de ſa Divinité il marchoit dans les bocages, quand un ſilence reſpectueux célébroit ſa préſence. Hélas! j'oſois ſouvent alors lui parler, profondément proſterné, & le Tout-puiſſant daignoit écouter ſa créature, & même lui répondre. Mais hélas! nous avons perdu cette prérogative des purs eſprits. L'intelligence la plus pure habitera-t-elle

parmi les pécheurs? Cet Etre ſuprême habitera-t-il une terre qui a mérité ſa malédiction?..Il eſt vrai, que du haut de ſon thrône il jette ſur nous un œil de compaſſion, & que ſa grace excéde tous les ſouhaits que notre miſère nous permettoit de former. Il vient même ici des Anges exécuter ſes ordres, mais inviſiblement & ſans éclat; ils abandonnent ſoudain ce lieu de corruption, où ne peuvent ſéjourner que des Etres diſgraciés du Souverain Maître.

C'eſt ainſi que nous regardions triſtement la terre devant nous: lorſqu'une nuée éclatante deſcendit ſur la terre, & appuyant ſa baſe ſur la colline s'ouvrit pour laiſſer ſortir une figure radieuſe. C'étoit un Ange. Nous volâmes au-devant, nous courbâmes reſpectueuſement nos corps devant lui: & l'Eſprit céleſte nous parla ainſi. Celui qui a ſon thrône dans le ciel, a entendu vos diſcours: „ Va, dit il, apprendre à ces créa-
„ tures affligées, que ma préſence n'eſt point
„ bornée par l'enceinte des cieux, elle
„ s'étend ſur tout ce que j'ai créé. Qu'eſt-

„ ce qui fait que le ſoleil continue de dar-
„ der ſes rayons; que les étoiles ne s'arrê-
„ tent point dans leur cours; que la terre
„ produit ſes fruits à l'ordinaire, & que le
„ jour & la nuit ſe ſuccédent réguliérement?
„ Qu'eſt-ce qui conſerve les Etres, les fait
„ vivre & reſpirer? Ma préſence. Qu'eſt-
„ ce qui te préſerve toi-même de tomber
„ en corruption? c'eſt que je ſuis auprès
„ de toi, où je demêle tes plus ſecrétes
„ penſées. „

Comme la ſphére lumineuſe qui environnoit le meſſager céleſte, s'étendoit juſque ſur moi, plein d'un ſaint ſaiſiſſement, & levant vers lui mes yeux éblouis: Que les graces du Seigneur, lui dis-je, ſont incompréhenſibles! Il jette des regards de pitié ſur notre miſère, & nous fait viſiter par ſes Anges. J'en ſuis, hélas! tout confus, & n'oſe qu'à peine t'enviſager, ô eſprit lumineux: mais permets-moi, de te dire mes ſombres appréhenſions. Je ne doute point de la préſence de Dieu parmi ſes créatures; je le vois, je le ſens perpétuellement; & je n'ai

garde de prétendre que l'Etre le plus pur se communique plus intimement à une créature souillée de péché. Mais je crains que par la suite l'homme multiplié ne se dégrade encore; que dégradé, sa misère n'empire; & qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'Etre suprême que des notions confuses & ténébreuses. Car puisque je suis tombé, mes enfans pourront tomber aussi, & tomber plus profondément. Il viendra un temps, où je ne serai plus avec eux pour leur faire voir en ma personne des preuves sensibles de sa bienfaisance. Il est vrai que le moindre insecte pourra l'annoncer assez clairement: mais la voix de la nature ne sera-t-elle pas alors trop foible pour eux, lorsque Dieu continuera de cacher sa face aux humains? Ah! cette pensée m'est un fardeau pesant comme une montagne.

Pere des hommes, me répondit gracieusement l'Esprit céleste; celui en qui & par qui tout vit & respire, n'abandonnera pas ta postérité. Souvent à la vérité leurs péchés monteront jusqu'à crier vangeance, lui

feront faifir fon tonnere, & manifefter fes jugemens. Les pécheurs alors fe traîneront dans la pouffiere, & diront: Le voilà ce Dieu terrible. Mais plus fouvent encore il fe manifeftera par fa miféricorde. Quand ils fe feront écartés de fa voie, il ira les appeller avec bonté, il fufcitera des fages parmi eux qui éclaireront leur intelligence ; ils tourneront leurs regards vers le Seigneur, & reviendront des voies ingrates de l'extravagance & de la ftupidité, dans les fentiers de la juftice & de la droite raifon. Des Prophétes autorifés par fa miffion leur annonceront long-temps d'avance les jugemens & les graces du Très-haut, renfermés dans le thréfor d'un avenir éloigné, afin qu'ils voyent que c'eft fa fageffe éternelle qui gouverne les refforts impénétrables du deftin. Il leur parlera fouvent par des Anges, fouvent auffi par des prodiges, & il y aura des juftes pour qui fa bonté infinie le fera defcendre lui-même de fon thrône, jufqu'à ce qu'enfin le grand myftère du falut des hommes fe développe, & que la race de la femme écrafe la tête du ferpent.

L'Ange se tut : son souris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois ; ô ami céleste, lui dis-je, si tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainsi ; (& tu le permets sans doute, car pourrois - tu haïr celui que l'éternel ne hait pas, celui pour qui la clémence divine se manifeste avec tant d'éclat, que les cieux en sont dans l'admiration, & que l'ame humiliée dans la poussiere ne balbutie qu'imparfaitement sa reconnoissance, faute de termes suffisans pour l'exprimer ?) Oserai - je te demander, Esprit lumineux, s'il ne t'est pas permis de tirer ces augustes Mystères de la sainte obscurité qui les voile ; de m'apprendre au moins ce que signifie cette grande promesse, que la race de la femme brisera la tête du serpent, & quelle est la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme quand il lui a dit ; tu mourras. L'Ange répondit : je ne te cacherai rien de ce qu'il m'est permis de te dévoiler. Apprends donc, ô Adam, qu'à l'instant que tu eus péché, Dieu dit aux Esprits bien heureux : „ Adam m'a désobèi, & il mourra. „

Cependant tout-à-coup un nuage ténébreux environna le thrône de l'Eternel, & il ſe fit d'une extrémité du ciel à l'autre un ſilence profond, qui remplit d'effroi toute la Cour céleſte : mais ce ſilence ne dura que peu de temps. Le nuage ténébreux s'écarta comme un rideau de devant le thrône ; jamais Dieu ne s'étoit manifeſté aux Anges avec tant de magnificence, ſi ce n'eſt en cet inſtant mémorable, où ſa voix créatrice appellant les aſtres du néant, leur dit : Soyez faits, & continua de parcourir en créant, toute l'immenſité de l'eſpace. Tandis que tout étoit dans l'attente de ce qui alloit ſuivre, ſa voix retentiſſante comme le tonnerre fit entendre ces mots pleins de bonté. „ Je ne „ détourne point mes regards de deſſus le pé„ cheur. La terre rendra témoignage de ma „ miſéricorde infinie. La femme donnera „ naiſſance à un vengeur qui écraſera la tête „ du ſerpent. L'enfer n'aura pas lieu de ſe „ réjouir de ſa victoire, & la mort perdra ſa „ proie. Cieux célébrez ce jour ! „ Ainſi parla l'Eternel ; l'éclat éblouiſſant de ſa gloire

auroit terrassé les Archanges mêmes, si quelque léger voile n'en eût tempéré sur le champ la vivacité. Les cieux célébrerent tout ce jour-là le grand mystère de la bonté divine: mais comment Dieu pourra-il, sans blesser sa justice, faire grace au pécheur? Voilà ce qui est incompréhensible pour l'Archange même. Il doit suffire que Dieu l'ait dit. Nous savons, & il t'est permis de savoir que la mort a perdu sa puissance, qu'elle ne fera que dégager l'ame de ses liens. Le corps, cette enveloppe de boue qui l'enferme, retournera dans la poussiere dont il fut formé. L'ame épurée s'élancera au séjour céleste pour y être infiniment heureuse, comme nous le sommes. Ecoute, Adam, l'ordre de ton Dieu. „ Je veux t'être fa-
„ vorable à toi & à ta race; je veux qu'il
„ y ait un signe entre moi & toi qui soit le
„ sceau de cette grande promesse. Bâtis
„ un Autel sur cette colline; immole des-
„ sus un jeune agneau; & de ma part j'en-
„ verrai un feu dévorant qui consumera la
„ victime. Tous le ans tu renouvelleras

„ le même ſacrifice, & tous les ans j'en„ verrai la même flamme pour le conſumer. „ Voilà, dit l'Ange, continuant de parler, voilà que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît au Très-haut que la créature ſache de ſes decrets. Seulement il m'a permis encore de vous montrer, avant de vous quitter, que vous n'êtes pas ſi ſeuls qu'il vous ſemble ſur ce globe, & que cette terre, toute maudite qu'elle eſt, eſt encore habitée par de purs Eſprits, à qui l'Eternel a ordonné de veiller pour vous défendre & vous conſerver. L'ange à l'inſtant toucha nos paupières, & nos yeux deſſillés virent des beautés que je n'entreprends pas de décrire : nulle expreſſion ne peut rendre les traits majeſtueux que je vis. Toute la contrée étoit peuplée d'enfans des cieux plus beaux que n'étoit Eve, lorſque nouvellement créée, elle ſortit des mains de l'Eternel, & qu'elle me réveilla d'une voix gracieuſe en me tendant les bras avec tendreſſe. Quelques-uns recueilloient de légers brouillards de la terre, & les portoient en haut ſur leurs ailes dé-

ployées, pour en faire de douces rosées & des pluies rafraîchissantes ; d'autres reposoient près des ruisseaux gasouillans, veillant à ce que la source ne tarît pas, de peur que les plantes ne fussent privées de leur humide nourriture. Plusieurs étoient dispersés dans la plaine ; là ils présidoient à la croissance des fruits ; répandoient sur des fleurs naissantes le couleur de feu, l'aurore ou l'azur, & leur insinuoient des parfums agréables en les fomentant de leur haleine ; plusieurs erroient diversement occupés dans l'ombre des bocages ; & de leurs aîles brillantes faisoient éclorre à chaque pas de doux zéphirs, qui tantôt voltigeoient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planoient agréablement sur les fleurs, & s'alloient ensuite rafraîchir sur la surface frémissante des ruisseaux ou des lacs. D'autres esprits se reposoient de leurs travaux, & assis à l'ombre, des harpes d'or à la main, chantoient en chœur, én s'accompagnant, à la louange du Tres-haut, des hymnes que l'oreille des mortels ne sauroit entendre.

Plusieurs se promenoient sur notre colline même & parmi nos berceaux, où par leurs doux regards ils sembloient compâtir à notre sort. Mais bientôt la taye levée de dessus nos yeux se rabbatit, & cette scène ravissante disparut.

Ce sont là, nous dit l'Ange, les esprits tutélaires de la terre; la nature fourmille de beautés trop sublimes pour être goûtées par les sens des mortels, le Créateur en a fait de diverses pour les différens ordres d'Etres pensans; & ces merveilles cachées à vos yeux, font le ravissement & l'admiration des classes inombrables d'esprits. Ces mêmes enfans des cieux, que vous avez vûs, ont aussi pour fonction d'aider la nature dans son attelier secret, à opérer les productions diverses, que les ordres de Dieu exigent d'elle, de veiller à la sureté de l'homme, de diriger ses actions, & de détourner souvent de dessus lui des malheurs dont il est menacé sans le savoir; ils l'assistent dans toutes ses routes, si tortueuses qu'elles soient, & font que d'un mal appa-

rent il résulte en sa faveur un bien réel ; ils sont les paisibles témoins de tes plaisirs domestiques, & ils accompagnent tes actions les plus secrétes d'un souris d'approbation, ou d'une marque de dédain. Ce sera d'eux que le Seigneur se servira, soit pour répandre l'abondance dans les païs qu'il aura bénis, soit pour porter la famine & la désolation chez les Nations qui se seront écartées de lui, lorsqu'il lui plaira de le rapeller par la voie des châtimens. L'Ange en finissant ce discours, qu'il avoit prononcé avec une douceur attendrissante, rentra dans son nuage ; & nous, pleins d'un ravissement inexprimable, nous nous prosternâmes en terre, pour rendre à l'Eternel nos homages & nos actions de graces.

Aussi-tôt après je bâtis l'Autel sur le sommet de la colline, & depuis Eve fit son occupation de construire à l'entour une espéce de nouveau Paradis. Ce qu'elle trouvoit de fleurs dans la prairie & sur les côteaux, elle les venoit planter aux environs de l'Autel, & les arrosoit le matin & le soir avec l'eau

claire de la ſource qui murmuroit tout près de là. O eſprits tutélaires, qui m'environnez, dit-elle alors, achevez cet ouvrage de mes mains, car ſans votre ſecours mes ſoins ſont inutiles. Rendez ces fleurs plus brillantes encore qu'elles ne l'étoient ſur leur lieu natal, car cette enceinte eſt conſacrée au Seigneur. Et moi je plantois ce grand cercle d'arbres, qui environnent l'Autel d'un ſaint & paiſible ombrage.

Nous paſſâmes l'été dans ces ſortes d'occupations, brûlés par un ſoleil ardent; déja l'automne couronné de fruits divers, tiroit à ſa fin; les aquilons rigoureux commençoient à ſouffler, & les montagnes ſe couvroient de frimats. Nous vîmes avec douleur la nature ainſi contriſtée: nous ignorions, qu'il falloit que la terre débile, après s'être épuiſée par ſes bienfaits, réparât ſes forces par le repos de l'hyver; car avant la malédiction, on avoit eu une même ſaiſon, le printems, l'été, & l'automne; & ſans ces diverſes dénominations c'étoit toujours une température agréable & riante. Cependant

le deuil de la nature augmenta encore, les fleurs mouroient panchées ſur leurs tiges, ou ſi quelques-unes ſurvivoient de place en place aux environs de l'Autel, elles ſembloient à leur air flétri s'affliger de leur deſtruction prochaine; les arbres ſe dépouilloient de leurs fruits les plus tardifs, & finiſſoient par perdre leurs feuilles. Bientôt la fureur des aquilons augmenta : ils ſoufflerent des orages, des torrens de pluie, & la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette déſolation générale avec une frayeur inquiéte. Si par hazard, diſions-nous, ce ne ſont là que les premiers effets de la malédiction prononcée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantage que ſa dégradation lui a laiſſé encore. Elle en avoit peu, en comparaiſon du Paradis : cependant il lui en reſtoit aſſez pour répandre ſur nos jours des douceurs & des commodités. Mais ſi la malédiction doit s'appeſantir de plus en plus ſur la terre, qu'un jour notre ſort ſera triſte & malheureux! Au milieu de ces penſées nous nous exhor-

ſtions réciproquement à bannir de nos cœurs toute idée de mécontentement, & à mettre notre eſpérance dans le Seigneur avec une reſpectueuſe adoration. Cependant nous fimes des proviſions de fruits, nous ſéchames au feu ce que la corruption & la pourriture nous auroient enlevé, & moi je garnis la caverne en dehors pour qu'elle nous mît à l'abri des frimats & des pluies. Pendant ce temps, le petit troupeau erroit languiſſamment ſur la colline, broutant quelques brins d'herbes repouſſés ; & moi pour le préſerver d'une diſette totale, j'allois ſur les prés & ſur les côteaux faire ſa proviſion de fourage, que je ſerrois ſoigneuſement. Les jours s'écouloient triſtement & lentement parmi les ouragans & les pluies : mais à la fin le ſoleil vivifiant ſe remontra, & ramena la ſérénité ſur l'horiſon ; des vents plus doux chaſſerent du haut des montagnes les brouillards humides ; la nature rajeunie ſembloit ſourire ; une douce verdure revêtit la terre ; un mélange varié de fleurs diverſes embelliſſoit les prairies, & disputoit d'éclat avec

le ſoleil; les arbres & les arbriſſeaux ſe paroient de feuilles nouvelles; toute la nature ranimée étoit dans la joie. Ainſi reparut ſur la terre, couronné de fleurs & de feuillages, l'aimable printems, ce gracieux matin de l'année. Rien n'égaloit ſurtout la belle enceinte d'arbres dont j'avois environné l'Autel. Eve y voyoit avec un raviſſement inexprimable renaître les fleurs qu'elle y avoit apportées des environs. J'eſſayerois en vain, mes enfans, de vous dépeindre nos transports; qu'ils étoient vifs! Ils nous conduiſirent au pied de l'Autel; le ſoleil éclairoit le ſaint lieu de l'éclat le plus pur; là chaque créature paroiſſoit conſacrer ſes louanges au Seigneur; les fleurs d'alentour rempliſſoient l'air des odeurs les plus ſuaves, & les arbres étendoient l'ombrage de leurs branches fleuries juſques ſur l'Autel; les inſectes aîlés, qui ſe logent ſous l'herbe, exprimoient leur joie par de doux ſiflemens, & les oiſeaux chantoient ſans ceſſe du haut des arbres. Nous nous jettâmes à génoux, des larmes de joie échappées de nos yeux,

fe confondirent fur le gazon qu'elles mouillerent avec la rofée du matin, & notre ardente priere s'éleva vers le Maître de la nature, vers ce Dieu de grace & de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets même de fa jufte vengeance.

Je commençai alors à cultiver un petit champ fur la colline, & à répandre dans la terre féconde des graines confervées de l'automne précédent. J'enrichis même la colline de quelques nouveaux légumes ramaffés au loin dans la contrée. Souvent la nature, le hazard, ou la réflexion me firent découvrir des expédiens propres à faciliter mon travail. Mais fouvent auffi j'ai fait des méprifes, faute de connoître le temps & les lieux propres à la culture; fouvent auffi mon imagination eft reftée en défaut, lorfque j'attendois de fa perfpicacité l'art de fimplifier mes opérations. Elle ne m'eût été même jamais d'aucune reffource, fi les Anges tutélaires ne l'euffent éclairée.

Un jour de grand matin, comme je jettois la vue fur l'Autel que j'avois conftruit,

je vis la flamme du Seigneur, qui brûloit deſſus, à l'heure du crépuſcule, & le ſoleil levant doroit la colonne de fumée, qui s'élevoit dans les airs. Eve, m'écriai-je, voici l'acompliſſement de la promeſſe; voici la flamme du Seigneur deſcendue ſur notre Autel; allons-y ſur le champ, ce jour eſt conſacré au Seigneur; que tout autre travail ceſſe maintenant; va cueillir les plus belles fleurs pour le répandre ſur le ſacrifice, & moi je vais égorger le plus jeune de nos agneaux. Je ſortis en effet, & j'égorgeai le plus beau des agneaux, la premiére créature vivante que j'aye miſe à mort. O mes enfans, qu'il m'en coûta pour le faire! Un frémiſſement me ſaiſit, les mains me tomboient ſans force, & je n'aurois jamais pu m'y réſoudre, ſi l'ordre exprès du Seigneur n'eut ſoutenu mon courage. Je ſouffre encore par l'idée ſeule de l'innocent animal cherchant à s'échapper, ſe débattant ſous le couteau, luttant pour ſa vie, & annonçant les derniers inſtans de ſon exiſtence, par des mouvemens, qui me glacé-

rent d'horreur, jufqu'à ce qu'enfin il reftât immobile & fans vie. A cette vue, d'affreux preffentimens s'emparerent de mon ame; mais, fans m'y arrêter alors, j'étendis la victime fur l'Autel, Eve répandit deffus des fleurs odorantes, & nous nous profternâmes devant l'Autel avec crainte & refpect; nos louanges & nos actions de graces monterent vers le Seigneur, qui vérifioit fi folemnellement fes faintes promeffes; un profond filence régnoit autour de nous, comme quand la terre célèbre la préfence de Dieu; & dans ce calme parfait, il nous fembloit entendre des Hymnes immortels, que les Anges difperfés autour de nous méloient à nos prieres. Bientôt la flamme confuma la victime, enfuite elle s'éteignit fur l'Autel, & un parfum célefte remplit la contrée.

Peu de temps après le jour folemnel de la réconciliation, j'allois, mes enfans, fur le déclin du foleil, me repofer de mon travail à côté de ma bien-aimée: je monte la colline, & l'ayant cherchée vainement dans la cabane & dans l'ombre des berceaux, je

la trouvai ſans force aſſiſe près de la fontaine, & toi, mon premier né, couché ſur ſon ſein. Tandis qu'elle vaquoit à ſes travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avoient ſurpriſe près de la fontaine; elle verſa des larmes de joie ſur toi, enſuite elle leva les yeux vers moi en ſouriant. Je te ſalue, dit-elle, père des hommes, le Seigneur m'a aſſiſtée dans mes douleurs, & j'ai enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn, en le mettant au monde. O toi cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici-bas l'heure de ta naiſſance, que tous tes jours ſoient conſacrés à ſes louanges. Ah! que celui qui naît de la femme eſt foible & incapable de s'aider ſoimême! Mais éleve-toi, comme une jeune fleur s'éleve dans le printemps, que ta vie ſoit un doux parfum devant le Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né, dans mes bras: Je te ſalue, dis-je à Eve, avec des larmes de joie, je te ſalue, mère des hommes, que le Seigneur qui t'a aſſiſtée dans tes douleurs, ſoit loué. Je te

ſalue, ô Caïn, le premier des humains qui coûtes des douleurs à ta mere, qui le premier entres dans la vie pour aller au-devant de la mort. O Dieu, continuai-je, regarde favorablement du haut du ciel ta foible créature, & verſe ta douce bénediction ſur l'aurore de ſa vie. Qu'il me ſera doux d'inſtruire ſa jeune ame des merveilles de ta grace! ſoir & matin je veux accoutumer ſes jeunes levres à tes louanges. O mere des humains, des races ſans nombre fleuriront autour de toi. Ce myrte étoit comme toi ſolitaire, juſqu'à ce que de tendres rejettons ſoient ſortis de la tige maternelle; & à chaque fois que le printemps les a ornés d'une nouvelle parure, ſes premiers rejettons en ont produit d'autres: à préſent ce myrte unique, forme un petit bocage aromatique, qui s'étend fort loin. De même, chere épouſe (puiſſe cette perſpective adoucir l'amertume de ta douleur préſente) de même nos enfans ſe multiplieront autour de cette colline. Nous verrons de ſon ſommet leurs paiſibles cabanes garnir la plaine. Nous les verrons eux-mêmes, ſi la

mort tarde aſſez pour nous le permettre, nous les verrons, comme les abeilles diligentes, ſe prêter un ſecours mutuel, amaſſer autour d'eux les vivres, les commodités, & même les douceurs de la vie. Souvent nous deſcendrons de cette hauteur pour viſiter nos petitsfils ; & ſous leurs ombrages fertiles, nous leur raconterons les merveilles du Seigneur, nous les exhorterons à la vertu & à la piété. Quand ils goûteront de la joie, nous la partagerons avec eux, & nous les conſolerons dans la triſteſſe. Du haut du côteau nous verrons alors mille autels domeſtiques fumer à l'entour, & la fumée des holocauſtes environnera notre demeure de ſaints nuages, à travers leſquels perceront nos prieres ferventes pour la race humaine ; & quand le jour ſolemnel de la réconciliation ſera revenu, quand la flamme du ciel ſera deſcendue ſur le premier & le plus ſaint des autels, alors ils s'aſſembleront ſur la colline, & nous avancerons au milieu d'eux pour ſacrifier, tandis qu'ils ſeront proſternés autour de nous dans un vaſte

cercle. C'eſt ainſi, Caïn, que je m'écriai dans un doux tranſport; & je baiſai tes joues avec la joie la plus tendre. Enſuite ta mere te reprit dans ſes foibles bras; & l'ayant aidée à ſe relever, je la conduiſis dans notre demeure. Bientôt la force & la vivacité animerent tes petits membres, les ris & la gaieté pétilloient dans tes yeux & ſur tes joues. Déja tu étois en état de ſauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats, déla tes petites levres commençoient à balbutier de jeunes penſées, lorſqu'Eve mit au monde Mehala, qui depuis, mon fils, eſt devenue ton épouſe. Plein de joie tu ſautas autour de la nouvelle née, tu la baiſas & tu la couvris de fleurs nouvellement cueillies. Eve enſuite t'enfanta, ô Abel, & ne tarda pas après, à te mettre au monde une compagne. O quelle joie raviſſante nous tranſporta; lorſque nous vimes vos jeux enfantins, vos plaiſirs innocens, & comme vos jeunes ames qui ſe développoient, eſſayoient leurs forces & parvenoient peu à peu à leur maturité. Alors nos ſoins atten-

tifs s'emploient à cultiver vos penchans de manière que tournés tous au bien, ils répandiſſent une agréable odeur de vertu, ainſi que de pluſieurs fleurs diverſes combinées avec art ſe forme un bouquet odoriférant; car lorſque vous jouiez encore d'un air enfantin ſur mes génoux, je voyois déja que l'homme né dans le péché, avoit autant beſoin d'être cultivé que la terre maudite à cauſe du péché; ce n'eſt que par les ſoins vigilans qu'on peut faire germer les talens & les nobles inclinations. Mais j'ai enfin le bonheur de vous voir parvenus au terme de votre croiſſance; ainſi que de jeunes arbriſſeaux ſe transforment avec le temps en grands arbres. Loué ſoit le Seigneur, qui a ſignalé ſur nous tous ſi merveilleuſement ſa miſéricorde & ſa bonté. Par amour, par reſpect, par reconnoiſſance, ſoyez lui fidéles en tout temps; & la grace & la bénédiction du ciel habiteront toujours dans vos demeures.

Adam finit là ſon récit. Ainſi qu'un jeune époux à côté de ſa bien-aimée écoute au le-

ver de l'aurore le doux chant du roſſignol; tout ſe tait à l'entour; les tendres accens, qui ſemblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénétrent juſqu'au fond de l'ame; mais le chant venant à ceſſer, ils écoutent encore long-temps vers les branches où l'oiſeau chantoit: ainſi lors même qu'Adam eut ceſſé de parler, ſes enfans lui prêtoient encore une oreille avide. Les différentes ſcènes de ſon récit les avoient émus diverſement, & leur avoient arraché tantôt des larmes, tantôt de ſignes de joie; ils rendirent tous graces au pere des hommes. Caïn lui rendit graces comme les autres; mais plus ferme, ſeul il n'avoit ni pleuré, ni ſouri.



LA MORT D'ABEL.

CHANT TROISIEME.

Tous alors ſortirent du berceau, Abel embraſſa tendrement ſon frere, la lune éclairoit leurs pas, & chaque couple prit le chemin de ſa cabane. Abel embraſſa ſa bien-aimée, en diſant : Quelle joie ſe répand dans mon ame ! Mon frere. —— Ah ! mon frere n'eſt plus courroucé contre moi, il veut m'aimer ! Ah que les larmes, qui ont mouillé aujourd'hui ſes joues, m'ont ravi ? Non, la roſée n'eſt pas plus agréable après les chaleurs brûlantes d'un ſoleil ardent. La tempête furieuſe de ſon ame s'eſt calmée, le repos & la joie ſont revenus habiter parmi nous. O toi, qui as veillé avec une bonté infinie ſur nos deux parens, lorſqu'ils ont

commencé à habiter ſeuls la grande terre, ah défends au tumulte de rentrer jamais dans ſon ame pour la troubler.

Thirza embraſſa ſon époux, & verſa des larmes de joie en diſant: Ah! une douce pluie ne rafraîchit pas tant les prairies altérées; le retour du printemps après les triſtes frimats de l'hyver, n'a pas cauſé tant de joie aux Auteurs de nos jours, que m'en ont cauſé les larmes de mon frere, le retour de ſon amour. Heureux inſtant! la fraîcheur & la ſérénité ont rajeuni les traits de nos parens; la félicité, les délices ont inondé leur ame. Heure fortunée! la nature m'en ſemble plus belle; & toi lune tranquille, ton flambeau m'en paroît plus brillant! C'eſt ainſi que la joie s'exhaloit de leurs levres.

Caïn prit auſſi le chemin de ſa cabane, accompagné de Mehala ſon epouſe; elle le regarda tendrement, & preſſa ſes mains de ſes levres en lui diſant: Mon bien-aimé, quel ſérieux glace tes regards? le calme de retour dans ton cœur n'eſt-il pas capable

de répandre de la férénité dans tes yeux, & de dérider ton front? Je fais, que ta gravité naturelle a toujours modéré en toi le fentiment du plaifir, ou l'a concentré dans ton cœur. Cependant, cher époux, quel contentement, quels tranfports animoient tes yeux, & fe peignoient fur ton vifage, lorfque tu embraffois ton frere fraternellement! Alors l'Eternel du haut de fon thrône t'a béni, & les Anges qui nous environnent ont verfé fur nous des pleurs de joie. Daigne le permettre à mon tendre amour, à mon raviffement; *laiffe-moi te preffer contre mon fein. Elle dit, & le* preffa *tendrement contre* fon fein.

Caïn ne réfifta pas aux tendres empreffemens de fon époufe: mais il lui dit: Votre joie exceffive m'offenfe, ne femble-t-il pas que vos tranfports veuillent dire: Caïn s'eft corrigé; auparavant c'étoit un homme vicieux, méchant, qui haiffoit fon frere. Eh non, je n'étois ni vicieux ni méchant. Quelle étrange idée! Quoi! je haïffois donc mon frere, parce que je ne le perfécutois

pas toujours d'embraſſemens & de larmes? Je n'ai jamais haï mon frere, non jamais: j'ai ſeulement vû avec peine ces careſſes molles & efféminées, par lesquelles il m'enlevoit l'affection d'Eve & d'Adam —— & le moyen d'être inſenſible à cela? —— Mais au ſurplus, Mehala, ce n'eſt pas ſans cauſe que la gravité ride mon front. Quelle imprudence à notre pere, de nous raconter l'hiſtoire honteuſe de ſa chûte, & tous les déſaſtres dont elle eſt cauſe. Qu'avons-nous beſoin de ſavoir & d'entendre répéter ſi ſouvent, que c'eſt par ſa faute, & celle d'Eve, que nous avons perdu un Paradis de délices; que c'eſt par leur fait que nous ſommes malheureux? Si nous l'ignorions, notre miſère en ſeroit plus ſupportable, & nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous reſteroit pas d'idée. Mehala étouffa dans ſon cœur ſes remontrances & ſes plaintes, & regardant ſon époux pour lire dans ſes yeux, ſi elle pouvoit hazarder de lui répondre, elle lui dit avec tendreſſe: Laiſſe-moi, je te con-

jure, mon bien-aimé, je ne ſaurois retenir ces larmes, qui m'échappent, laiſſe-moi t'implorer pour toi-même! Tiens toujours éloignées de toi ces ſombres nuages de mélancolie, que tu as eu la force de disſiper! Rends la ſérénité à ton ame, & ne vois pas toujours de la miſère & de la calamité, où tu ne devrois voir que la miſéricorde & la grace divine. Ne fais pas un reproche à ce pere, qui nous aime, à cette tendre mere, de nous raconter les merveilles, que Dieu a faites en faveur de l'homme déchu; ils veulent exciter dans nos ames une vive reconnoiſſance & une ferme confiance. Ils ſont ſi ſenſibles ſur tout ce, qui peut nous être un ſujet de peine ou de ſouffrance, qu'il y auroit de la barbarie à leur reprocher notre miſère. Surmonte, mon bien-aimé, ſurmonte le chagrin, qui veut s'introduire de nouveau dans ton cœur, & obſcurcir tes jours & les miens d'une ſombre triſteſſe. Elle ſe tut & le regarda tendrement, les yeux mouillés de larmes; alors un ſouris affectueux tempéra ſon ſérieux; je le ſur-

monterai, dit-il, le chagrin, qui veut prendre de l'empire ſur moi; embraſſe-moi, ma bien-aimée, je ne veux plus, qu'il obſcurciſſe tes jours, ni les miens. Il dit, & l'embraſſa.

Déja depuis long-temps un Génie, que l'Enfer appeloit *Anamelech*, obſervoit ſes démarches & ſes diſcours. Cet Anamelech n'étoit à la vérité qu'un démon ſubalterne; mais en orgueil & en ambition, il ne le cédoit pas à Satan. Souvent dans l'enfer il s'étoit dérobé à ſes compagnons, qu'il mépriſoit, pour reſter dans la ſolitude. Là parmi les ruiſſeaux infects de ſouffre qui traverſoient ce terrein brulé, & des rochers énormes, qui cachoient leurs noirs ſommets dans la nuë orageuſe, il frémiſſoit de ſon indigne repos. L'affreuſe réverbération des flammes réfléchies de deſſus les montagnes contre les nuës jettoit une lueur obſcure ſur le ſentier, où ſe portoient ſes pas errans. Dans le temps, que l'Enfer avec un bruit tumultueux célébroit le triomphe & les louanges de ſon Roi, qui revenu du

globe terreftre, racontoit orgueilleufement du haut de fon thrône, comment il avoit féduit les premiers humains, & forcé le Maître du ciel à lançer contre eux des arrêts de mort & de malédiction : alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le fein d'Anamalech. La gloire & les honneurs, dit-il en lui même, ne font donc faits que pour lui & pour ceux qui entourent faftueufement fon thrône ? Et moi je roderai obfcur dans les recoins ténébreux des enfers, parmi la vile populace des démons! Non, je me fens capable d'actions dont l'enfer même fera étonné, & alors —— je veux que Satan, oui Satan lui-même, ne prononce mon nom qu'avec refpect ! Occupé de ces projets, il tramoit fourdement dans la folitude la défolation du genre humain, & rouloit dans fon noir cerveau divers plans de ruine & de deftruction. Ses odieux deffeins ne réuffirent que trop; il ne parvint que trop à rendre fon nom impofant aux puiffances mêmes infernales. Ce fut lui qui dans la fuite des temps engagea un Roi pervers à

maſſacrer des milliers d'enfans dans Bethléem; il vit avec un ſouris amer, des hommes cruels, des démons, déployer une rage féroce contre ces innocentes créatures, les briſer contre les murailles, qui en reſtoient teintes, ou le glaive tranchant dans les mains, les égorger, ou les démembrer dans les bras même de leurs meres déſeſpérées. L'infame Anamalech planoit alors en ſouriant ſur les toits de la ville infortunée. Les cris de ces tendres victimes étoient à ſes oreilles une mélodie agréable. Il ſe repaiſſoit avec une joie infernale des plaintes lugubres des meres inconſolables; il ſe plaiſoit à voir ces cadavres enfantins tronqués, ouverts & défigurés par de larges bleſſures, rouler ſous les pieds chancelans de leurs meurtriers, & leurs peres & meres ſe traînant à terre, pouſſer des ſanglots plaintifs parmi le ſang innocent.

Je veux monter, dit-il, je veux monter ſur la terre, je veux voir ce que c'eſt que cette menace faite à l'homme, *tu mourras!* J'en accélérerai l'effet, je tuerai; puis il

paſſa la porte de l'enfer, & ſuivit le ſentier que Satan avoit tracé à travers l'ancienne nuit,* & l'empire tumultueux du cahos. Ainſi un brigantin bien équipé, vogue à pleines voiles ſur la mer immenſe; il aborde les côtes de l'Heſpérie; il y ſurprend les tranquilles habitans de quelque Bourg, dont il enleve la vive jeuneſſe; alors les peres & les meres, les freres & les ſœurs, l'épouſe inconſolable, ſe lamentent ſur le rivage, en pourſuivant des yeux les raviſſeurs qui s'éloignent. Le Génie infernal vole long-temps avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin il apperçoit dans le lointain une lueur foible de crépuſcule vers les frontieres de l'Univers créé. Comme un malfaiteur, qui médite quelque meurtre nocturne, marche pendant l'obſcurité vers quelque Cité royale, qu'il voit de loin éclairée de lumières innombrables, il s'y gliſſe avec crainte & évite la clarté; l'eſprit impur étoit ſaiſi d'une crainte pareille en traverſant les ſphéres immenſes qui ſervent d'avenue au globe de la terre. Arrivé

fur ce globe il ne fut pas long-temps à y trouver la demeure des hommes ; fon regard perçant la lui découvrit aifément : enfuite il s'y abbattit du haut des airs parmi des bocages ombragés. Voici donc, dit-il, en y abordant, cette terre qui a été maudite! J'ai vu en planant, le Paradis gardé par l'épée flamboyante ; c'eft un beau féjour, il reffemble aux campagnes du ciel ; ils l'ont perdu. Mais cette terre qui leur refte n'eft pas un enfer. Peut-être par des fupplications baffes & plaintives ont-ils adouci la colere de leur Dieu ; peut-être leur corps plus groffier eft-il expofé à des tourmens & à des douleurs qui ne fauroient agir fur des efprits plus purs & fur des fubftances éthérées ; car ici je pourrois être heureux fi l'enfer ne me fuivoit pas en tout lieu. Mais, je vois des Anges répandus ici de place en place : tâchons d'échapper à leur attention, de peur qu'ils ne traverfent mes entreprifes. Voici là-bas fur la colline cette famille de pécheurs : mais ils ne me paroiffent pas être malheureux ; c'eft peut-être

que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort; — aſſurons - nous - en par un exemple : peut-être pourra - t - on les engager eux-mêmes à des forfaits — car, à ce qu'il paroît, leur cœur eſt ouvert à la ſéduction. Satan a bien réuſſi auprès du chef de cette famille par un artifice aſſez commun, lorſqu'ils étoient encore parfaits : à préſent qu'ils ne le ſont plus, & que la malédiction céleſte les a dégradés, combien ſera - t - il plus aiſé de renverſer leurs principes moraux ? Oui, je le prévois, nous les engagerons à des actions ſi noires, que les Anges ſaiſis d'horreur, ſeront contraints de quitter la terre, & que celui qui les créa, les exterminera de ſon foudre, ou les précipitera dans l'abime. Alors de nos rives affreuſes, goûtant la ſeule joie qui puiſſe nous toucher, nous les verrons avec tranſport tomber & rouler dans les vagues enflammées de l'enfer, ces dignes habitans de la terre. J'en vois là un dans la campagne, qui porte un front farouche & ridé : ſi j'en crois les traits de ſon viſage, j'opérerai par lui de grandes

choſes. Je vais le trouver, & ſonder ſes penſées & ſes inclinations. Il dit, & s'étant adroitement caché, il rodoit parmi les hommes, ne ſongeant qu'au meurtre & à la ſéduction.

Cependant il venoit de paſſer à côté de Caïn & de ſa compagne, & il avoit entendu ce qu'ils ſe diſoient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane, qu'il s'arrêta & redit après eux, avec un ſouris mocqueur: Tiens toujours éloignés de toi ces ſombres nuages de mélancolie, que tu as eu la force de diſſipper ! ſurmonte le chagrin qui veut rentrer dans ton ame —— & quittant l'ironie, pour laiſſer parler la rage : Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais ſur ton terrein ingrat, je ſaurai l'y détruire ; & ces nuages de la mélancolie, qu'on a cru ſi bien diſſipés, je les raſſemblerai au-deſſus de ta tête, auſſi épais & auſſi ſombres que ceux qui environnent de ténébres éternelles les ſommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile ! toi-même tu travailles à les amaſſer, je n'ai qu'à t'aider.

Qu'il me fera doux de te feconder! Oui laiffe-moi faire, je veux les accumuler fur ton front, afin que la défolation & la mifère, maux encore inconnus parmi les mortels, commencent à s'y répandre; & qu'alors vos jours foient couverts d'une obfcurité encore plus noire que celle qui obféde perpétuellement l'enfer.

L'aimable aurore commençoit à dorer l'horifon, & infpiroit les chants & la gaieté: Caïn prit fes inftrumens, pour s'en retourner aux champs. Déja Abel l'avoit falué tendrement, & vouloit conduire fes troupeaux fur les paturages couverts de rofée; Mehala & Thirza fe tenant par la main, alloient s'avancer vers le jardin au milieu duquel étoit placé l'Autel, lorfqu'Eve fortit de fa cabane avec des geftes de défolation. Inquiétes & faifies toutes deux, elles s'approcherent, & lui dirent avec émotion; Ah ma mere! —— vous pleurez, & pourquoi pleurez-vous? Eve redouble d'abord fes pleurs; puis tâchant de fufpendre fa douleur, elle les regarda tendrement, & leur

dit ces paroles entrecoupées de ſanglots: Hélas mes enfans! n'avez-vous pas entendu les triſtes gémiſſemens qui venoient de notre cabane? Des ſouffrances aiguës ont ſurpris cette nuit votre pere. Le voilà actuellement qui lutte contre un mal dont il eſt pénétré juſqu'aux os: il s'efforce de le diſſimuler, il voudroit retenir tous les ſoupirs qui s'échappent de ſon cœur; il voudroit étouffer ſes plaintes, & me conſoler. Ah mes enfans! de triſtes frayeurs ſe ſont emparèes de mon ame, & mon cœur déchiré, ſe refuſe à toute conſolation. Lors même qu'il repoſe le plus tranquillement, il paroît abimé dans les réflexions; un inſtant après il gémit avec anxiété, une ſueur froide baigne alors ſon front, & les larmes retenués s'échappent comme un torrent de ſes yeux. O preſſentiment affreux! tu es appeſanti ſur mon ame comme une montagne énorme. O mes enfans, ſoutenez-moi, mon malheur m'accable, retournons dans la cabane. Elle s'appuyoit en pleurant ſur l'épaule de Mehala, & ſuivie du triſte cortége de ſes en-

fans éplorés, elle s'en retourna vers la cabane.

Tous environnerent triftement le lit du pere; il repofoit plus tranquillement, fon vifage & fes geftes annonçoient que fon ame, malgré les affauts de la fouffrance & des douleurs, étoit toujours reftée la maîtreffe; & accompagnant d'un doux fouris, un regard tendre qu'il jetta fur fes enfans affligés: O mes bien aimés, leur dit-il, la main du Seigneur a répandu de la douleur fur ma pouffiere, mes entrailles en font déchirées. Louanges foient à l'Eternel qui regle tout fagement. Peut-être ordonne-t-il que ces douleurs fervent à détacher les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre d'où il eft forti, je m'y foumets; j'attendrai, en l'adorant, l'heure fatale, & je louerai le Seigneur de la vie & de la mort, jufqu'à ce que ma pouffière difparoiffe: alors l'ame délivrée du corps que la malédiction accable, en louera plus dignement le Seigneur. Oui mon Dieu, tu as confervé à l'ame cette nobleffe de fen-

timent. Il eſt bien juſte que je ſois le premier qui rende ſa pouſſière à la terre: mais, ô Dieu conſolateur, daigne me ſoutenir de ton aſſiſtance, & fais-moi endurer les maux préſens par la ferme eſpérance d'un avenir plus heureux. Mais ſurtout ne m'abandonne pas, lorſque l'heure fatale de la mort s'avancera ſur ma tête, & que le dernier frémiſſement ſe féra ſentir dans mes os! Vous Eve, que j'aime comme moi-même, & vous mes chers enfans, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes & vos lamentations. Hélas comme vous voilà enſevelis dans une triſteſſe ſombre & profonde! Mes bien-aimés — ceſſez ces plaintes & ces lamentations qui me font ſouffrir. Peut-être mes maux ne ſont-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'aproche de moi lentement: peut-être auſſi le Seigneur les retirera-il de deſſus moi. Mais quoi qu'il en ſoit, préparez vos ames à tout, & accoutumez-vous d'avance à une réſignation ſoumiſe & ferme pour le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon

qui entoure mon ame, & de m'enlever du milieu de vous. Là les ſanglots interrompirent ſon diſcours : il ſe tut, regarda fixement & dans un profond ſilence chacun des aſſiſtans : mais il arrêta ſurtout ſes regards ſur Eve, dont la vue redoubla ſa triſteſſe ; puis reprenant ſon diſcours : Hélas, dit-il, ſans doute que la mort du premier qui l'éprouvera, ſera quelque choſe d'affreux pour ceux qui en feront les témoins : mais elle ſera plus affreuſe encore pour qui en ſera la victime. Veuille ce Dieu ſecourable, qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me ſecourir à cette heure terrible. Il le fera, ſes bontés paſſées nous en ſont des gages. Pour vous, mes enfans, ajouta-t-il en finiſſant, ſortez, laiſſez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur, priez le pour moi avec ferveur ; cette criſe effrayante va peut-être finir par un doux ſommeil, qui rendra la vigueur à mes membres fatigués.

Là le pere des hommes ſe tut, & ſes enfans éplorés, s'inclinerent pour baiſer ſa

main affoiblie. Oui mon pere, s'écrierent-ils, nous allons, profternés devant le Seigneur, le fupplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuifées par la fouffrance. Hélas! puiffe notre priere être exaucée, puiffe le Seigneur avant ton réveil calmer les fouffrances qui te déchirent. Et le cœur percé de douleur, ils fortirent de la cabane. Eve feule y refta. Je voudrois fommeiller, dit Adam, en lui adreffant la parole: mais la voyant baignée de larmes: Et quoi tu pleures? chere époufe, ajouta-t-il: crains que ton attendriffement augmentant ma peine ne chaffe le repos loin de moi. Enfuite il enveloppa fon vifage dans des peaux pour cacher à fa compagne le chagrin qui dévoroit fon ame inquiéte. L'eft-ce, fe demandoit-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi? Je le crois; ah grand Dieu qu'elle me paroit terrible! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant quelqu'affreufe qu'elle me paroiffe, ce feroit une confolation bien douce pour moi, fi mon trifte fort pouvoit acquiter les miens,

ſi par ma mort j'exemptois tous mes deſcendans d'un ſort pareil à celui-ci. Mais non, ils me ſuivront; les mêmes horreurs, le même voile de ténébres, s'étendront ſur tous ceux qui ſeront enfantés par la femme; car d'un tronc empoiſonné par le péché que peut-il naître autre choſe que des pécheurs, & des pécheurs ſujets à la mort? J'ai tué toute ma poſtérité. Tous tant que nous ſommes, nous finirons par être arrachés d'entre les bras de ceux qui nous adouciſſent cette vie par mille délices. O Eve, ô épouſe tendrement aimée, que de larmes tu verſeras ſur ma cendre! Ah! triſte & effroyable perſpective! Mais ma pouſſiere inanimée ne frémira-t-elle pas, lorſque de jeunes orphelins demeurés ſans appui, pleureront la perte de leurs parens enlevés au milieu de leur courſe; où que des pères & mères décrépis ſe verront arracher par une mort précoce les ſoutiens de leur vieilleſſe; lorſque des freres arroſeront de leurs larmes le tombeau de leurs ſœurs; l'épouſe celui de ſon époux, & l'amante celui de ſon amant?

Faites grace alors à ma mémoire, ô mes enfans, ne maudiſſez pas ma tranquille pouſſiere. Il eſt bien juſte que les approches de la mort ſoient accompagnées de frémiſſement & d'horreur; il eſt bien juſte que nous ſentions tout le poids de la malédiction à la dernière heure qui nous arrachera de cette vie de péché. C'eſt la mort qui ôte à l'ame cette enveloppe de limon qui l'entoure, pour la tirer de ſon état de malédiction, & la rendre heureuſe, ſi malgré le peu de pouvoir qui lui reſte pour le bien, elle a lutté contre ſes vices, & qu'elle ait tâché de s'élever à la vertu. Ainſi mes enfans, il ne faudra pas que vous maudiſſiez ma cendre. Notre ſéjour ſur la terre n'eſt pas proprement une vie; c'eſt l'aurore de la vie. Ecroulez-vous, montagnes accablantes qui peſez ſur moi. C'eſt en mourant que je retournerai à la vie, j'en attends l'inſtant, comme un tendre père, qui s'étant éveillé le premier pendant un matin délicieux du printemps, attend au lever du ſoleil que ſes chers enfans ſe réveillent, & viennent goûter ſes

embraſſemens. Telles étoient les penſées d'Adam livré à lui-même, lorſqu'un doux ſommeil vint s'emparer de ſes ſens, & lui rendit le calme & le repos.

Pendant ce temps-là, Eve aſſiſe à ſes côtés pleuroit amérement, & diſoit à voix baſſe, pour ne pas troubler le ſommeil de ſon époux: Que de maux j'éprouve! O malédiction, ſuite du péché, appeſantis ton fardeau ſur moi. Double les maux que tu répands ſur moi. Tout ce que vous ſouffrez de douleurs & de maux, ô vous tous, vient de moi ſeule: c'eſt moi qui ai péché la première: hélas! les maux que vous ſupportez ſont autant de vers rongeurs qui me dévorent. Cher époux, ſi tu mourois! (Ah je frémis de cette idée! un friſſonnement général, une ſueur froide, me ſaiſiſſent: les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables?) ſi tu allois mourir par ma faute, ô Adam! ſi c'étoient actuellement les angoiſſes de la mort qui te ſaiſiſſent; ah ne me regarde pas avec mépris ou avec colère; & vous, mes enfans, ne maudiſ-

fez pas votre mere, je ne fuis que trop à plaindre. Il eft vrai qu'aucun reproche n'eft encore échappé de vos levres : mais hélas! chacun de vos foupirs, chacune de vos larmes n'eft-elle pas un reproche douloureux? O Dieu tout-puiffant, prête l'oreille à mes prieres plaintives, ôte-lui fes fouffrances; ou fi ce font les avant-coureurs de la mort, fi fon corps doit retourner à la terre, affreufe idée! pourlors ne me fépare pas de lui, laiffe-moi mourir avec lui, à fes côtés; retire mon ame la première, pour que je ne voie point fa mort; j'ai péché la première. Eve fe tut, & toute inconfolable elle pleuroit à côté d'Adam affoupi.

Caïn étoit forti dans les champs : les larmes de fes jouës avoient eu le temps de fe fécher; je ne pouvois, difoit-il en s'en allant, je ne pouvois m'empêcher de pleurer auprès du lit de mon père; fes gémiffemens & fes difcours avoient pénétré mon ame. Cependant — il ne mourra pas, je l'efpère. O Dieu, fais qu'il ne meure pas, ce bon père que j'aime. Oui, je ne pouvois m'em-

pêcher de pleurer: mais pour pleurer comme mon frere, il faudroit que je fusse plus efféminé que je ne le suis. Dira-t-on encore que je suis d'une humeur farouche? Ou ne dira-t-on pas au moins qu'Abel aime plus son pére que moi, parce que je n'ai pas sanglotté comme lui? J'aime mon père, je l'aime autant que fait Abel: mais je ne puis pas commander à mes larmes de couler.

Abel de son côté accablé de douleur alloit à ses pâturages; les larmes couloient encore de ses yeux, lorsqu'il se jetta à terre, baissant son front jusques sur l'herbe, qu'il humectoit de ses pleurs, & adressa cette prière au Seigneur:

Je te loue dans la plus profonde humilité, ô toi, qui régles le destin des mortels avec une sagesse & une bonté infinie. J'ose dans nos tribulations élever mes prières jusqu'à toi; car tu as permis au pécheur de t'implorer, tu nous as permis cette douce consolation dans nos maux. Je ne dois pas sans doute espérer que tu réformes les voies de ta sagesse, pour écouter les vœux d'un

vermiſſeau plaintif. Tes voies ſont ſages & bonnes, ô mon Dieu : je ne te demande abſolument que la force de ſoufrir, & de la conſolation dans nos peines. Mais ſi nos vœux ne ſont pas en contrariété avec les voies de ta ſageſſe, rends-nous notre pere commun, rends à notre mere ſon époux qu'elle te demande, rends-lui celui qui partageoit ſon bonheur & ſa miſère, & dont le ſort étoit ſi étroitement lié au ſien, que la vie de l'un eſt celle de l'autre. Rends à des enfans inconſolables un pere chéri, remets l'heure de ſa mort à des jours éloignés. Commande par un ſimple ſigne, & les maux les plus affreux diſparoîtront auſſi-tôt ; la joie, le raviſſement & les actions de graces, s'éleveront vers ton thrône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie reſte encore long-tems avec nous ; qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, & qu'il dicte tes louanges à nos fils & à nos filles, dès l'âge où ils articuleront à peine. Que ſi les décrets de ta ſageſſe ordonnent qu'il meure, ne

t'offenſe pas, ô mon Dieu, de ma douleur & de mon frémiſſement! —— mais ſi ta ſageſſe a réſolu qu'il meure, pardonne à ma douleur le déſordre de mes paroles, & ſouffre que mes entrailles ſoient émues; s'il doit mourir, prête-lui ton aſſiſtance à l'heure terrible où ſa pouſſiere ſe diſſoudra. Pardonne alors nos cris & nos lamentations; permets à notre douleur d'éclater, ou modére-la par tes conſolations divines, afin que nous ne ſuccombions pas au déſeſpoir, & que nous loüions ta ſageſſe dans l'abîme même de la miſère.

Telle avoit été la prière d'Abel, proſterné à terre avec une profonde humilité; il entendit du bruit, & des odeurs ſuaves répandues dans la contrée, porterent leurs parfums juſqu'à lui; il tourna la tête, & il aperçut près de ſoi un Ange Gardien tout rayonnant de beautés; des roſes couronnoient ſon front ſerein, ſon ſouris étoit gracieux comme l'Aurore, & il dit d'une voix douce comme l'haleine du Zéphire: Ami, le Seigneur a entendu favorablement ta prière,

il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, & de vous apporter dans vos maux la consolation & le secours. La sagesse éternelle qui veille sans cesse au bien-être de chaque créature, & qui a soin de l'Insecte rampant, comme de l'Archange brillant de lumière, a bien voulu ordonner à la terre de produire dans son sein des remédes salutaires pour le service de ses habitans, dont le corps est ouvert aux douleurs & à toutes les influences malfaisantes que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux comme autant de dégrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prends ces fleurs & ces plantes, ce sont des spécifiques propres a rétablir la santé de ton pere, fais les bouillir dans de l'eau de fontaine, qu'il en boive, & il sera guéri.

L'Ange lui donna les fleurs & les plantes, & disparut: frappé d'un étonnement inexprimable, Abel étoit resté immobile. O Dieu, s'écria-t-il, qui suis-je, pour que tu exauces aussi favorablement les gémissemens d'un pécheur qui n'est que cen-

dre & pouſſière? Comment le mortel peut-il te rendre de ſuffiſantes actions de graces? Comment peut-il exalter dignement ta bonté? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur; les Anges mêmes par leurs hymnes ne le pourroient pas. Soudain il court à ſa cabane; la joie lui prête des aîles, & il prépare avec une impatience avide la boiſſon ſalutaire. Enſuite il vole à la cabane du pere, où Eve étoit aſſiſe auprès de ſon lit, baignée de larmes, où Thirza & Mehala ſe tenoient triſtement debout à ſes côtés. Elles virent avec ſurpriſe ſon empreſſement, la joie peinte dans ſes yeux, & le ſouris ſur ſes levres. O mes Bien-aimées, dit-il, eſſuyez vos larmes, le Seigneur a exaucé notre priere, il nous a ſecourus; car un Ange m'eſt apparu comme je priois dans le jardin, il m'a donné des ſimples cueillis de ſa main céleſte: fais-les bouillir, m'a-t-il dit, dans de l'eau claire, & rends à ton pere la ſanté. Elles écouterent ce récit avec étonnement, & témoignerent leur reconnoiſſance par des louanges & des actions de

graces. Le pere avoit pris la boiſſon odorante, & déja en éprouvant l'effet, il ſe leva ſur ſon ſéant, & rendit graces au Seigneur, avec une ardente piété; enſuite prenant la main du fils, il la preſſa tendrement contre ſes joues, & la mouilla de ſes larmes en diſant: O mon fils, mon cher fils, béni ſois-tu, toi par qui le Seigneur m'envoye du ſecours, toi dont la vertu plaît au Seigneur, toi dont il exauce les prières; béni ſois-tu encore une fois, mon fils bien-aimé. Eve & ſes filles s'approcherent auſſi, & embraſſerent celui par qui le Seigneur avoit envoyé ſon ſecours.

A cet inſtant même, Caïn revint des champs. Des ſoucis inquiets me tourmentent, avoit-il dit, je vais monter à la cabane de mon pere; peut-être a-t-on beſoin de mon ſecours, peut-être qu'il meurt, hélas! & que je ſerai aſſez malheureux pour ne pas recevoir la dernière bénédiction de ſes levres. Et dans cette penſée il étoit revenu des champs. Il vit avec ſurpriſe en arrivant régner la joie & les tendres embraſſemens;

il entendit comme le pere béniſſoit le fils. Mehala ſi-tôt qu'elle l'eut apperçu, courut à lui, l'embraſſa & lui raconta comment le Seigneur avoit envoyé du ſecours par Abel. Caïn s'approche du lit du pere, lui baiſe la main en diſant: Je vous ſalue, ô mon pere; loué ſoit le Seigneur, qui vous rend à nos larmes. Mais, ô mon pere, n'avez-vous point de bénédiction pour moi? Vous avez béni celui par qui le Seigneur nous a envoyé du ſecours; béniſſez-moi, mon pere, je ſuis votre premier-né. Adam le regarda tendrement, & lui ſerrant la main dans la ſienne, je te donne ma bénédiction, lui dit-il, ô Caïn: ſois béni de Dieu, ô mon premier-né. Que la grace du Seigneur ſoit toujours ſur toi: que ton cœur jouiſſe d'une paix tranquille, & ton ame d'un repos inaltérable. Enſuite Caïn ſe tourna vers ſon frere, & l'embraſſa, (comment eût-il pu ne le pas faire? tous les autres l'avoient fait,) Puis il ſortit de la cabane, mais ce fut pour s'aller confiner dans l'enfoncement d'un bocage obſcur, où accablé de mélancolie, il

s'écria : Une paix tranquille ! — un repos inaltérable dans l'ame ! Eh comment aurois-je cette paix, ce repos ? —— N'a-t-il pas fallu que je demandaſſe la bénédiction, qui couloit volontairement de ſes levres lorſqu'il s'eſt agi de bénir mon frere ? On me laiſſe mon rang de premier-né ; grand avantage, malheureux que je ſuis, je n'ai de ſupériorité qu'en fait de miſère & de dédain. C'eſt par lui que le Seigneur a envoyé du ſecours à notre pere. Tout ce qui peut le faire aimer plus que moi lui arrive. Comment auroient-ils de la conſidération pour moi, qui ſuis le rebut du Seigneur & de ſes Anges ? Ils ne m'apparoiſſent pas à moi ; ils paſſent avec dédain ſans m'honorer de leur attention, tandis que je m'épuiſe à travailler aux champs, & que la ſueur coule ſur mon viſage baſané ; ils paſſent, & c'eſt pour l'aller trouver, lui dont les mains délicates ſe jouent dans les fleurs, ou qui ſe tient oiſif près de ſon troupeau, ou verſe quelques larmes qu'il a de trop, à l'occaſion de ce que le ſoleil couchant colore de pourpre les nuages, ou

que la rosée éclate sur l'émail des fleurs. Malheur à moi d'être le premier-né, puisque mon aînesse ne m'assure qu'un poids plus accablant de malédiction. Toute la nature lui sourit; je suis le seul à manger un pain de douleur à la sueur de mon visage; je suis en tout le seul malheureux. C'est en roulant dans son cerveau mélancolique, ces noires pensées de haine & d'envie, qu'il erroit dans le fond du bocage.

Le soleil se retiroit derrière les monts d'azur, & teignoit, en descendant sous l'horison, les nuées en couleur de feu, lorsqu'Adam de son côté parla ainsi: Le soleil se retire derrière les monts, je veux aller devant la cabane avant que le jour finisse, louer le Seigneur, qui m'a secouru; & il sortit de son lit plein de force & de vigueur. Eve avec ses filles l'accompagnoit. Le soleil du soir répandoit sur ces régions une lumière douce. Adam se jette à genoux, & parcourant avec des yeux transportés la contrée ainsi éclairée: Me voici, dit-il à Dieu, avec une fervente effusion de cœur: me

voici, mon ſouverain Maître, proſterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie. Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues? Vous aviez atteint juſqu'à mes os; vous bruliez mes viſcères comme un feu: mais au milieu de mes ſouffrances, mon ame s'eſt élevée au Ciel, elle a mis ſa confiance dans le Seigneur; le Seigneur m'a regardé du haut du Ciel, & a exaucé nos prières; auſſi-tôt les douleurs ont ceſſé de me déchirer, la force & la gaieté ſont venues ranimer mes membres; la mort n'avoit pas encore de droit ſur ma cendre, je devois encore te louer dans ce corps mortel, & donner en ma perſonne de nouvelles preuves à l'Univers de ta clémence & de tes miſéricordes ſur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon, depuis le crépuſcule du matin juſqu'à celui du ſoir. Tant que mon ame ſera entourée de ſon enveloppe terreſtre, elle bégayera tes louanges & ſa reconnoiſſance: mais dès qu'elle en ſera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face à face dans tout

l'éclat de ta magnificence. O vous, Anges brillans de lumière, jettez les yeux ſur cette demeure de pécheurs, ce ſejour de la Mort. Cette terre dont les fondemens s'ébranlerent, d'où le printemps diſparut, dès que le péché l'eut ſouillée, dès que Dieu eut détourné ſes regards de deſſus nous; cette terre eſt le théâtre des merveilles de ſa bonté infinie; ſoyez-en les témoins, & dans une ſainte yvreſſe, louez-en l'auteur plus dignement que nous ne pouvons faire. L'homme, hélas! ne peut qu'eſquiſſer; que balbutier ſon raviſſement! Je te ſalue, aimable ſoleil; je te ſalue avant ton coucher. Lorſque tes rayons du matin commençoient à briller derrière les cédres, je gémiſſois, accablé par la douleur; lorſqu'ils éclairerent ma cabane, je te ſaluai par des ſoupirs; lorſque le ſoir tes rayons brillent derrière les montagnes, proſterné à genoux, je rends graces au Seigneur, qui m'a déja ſecouru, qui diſſippe mes douleurs. Je vous ſalue, montagnes élevées, & vous collines répandues dans les plaines, mon œil vous verra

encore, quand vous réfléchirez les rayons vermeils de l'un & l'autre crépuſcule: je vous ſalue, oiſeaux qui chantez les louanges de l'Eternel, votre chant récréera encore mon oreille; il me réveillera dès le matin pour chanter des hymnes au Seigneur. Vous, fontaines murmurantes, mes membres ſe repoſeront encore ſur vos bords émaillés de fleurs, où le bruit de vos douces ondes fait naître un ſommeil bienfaiſant. Et vous bocages, buiſſons, berceaux, je me promenerai encore ſous vos ombrages: vous verſerez encore votre agréable fraîcheur ſur ma tête, lorſqu'enſeveli dans de profondes méditations, j'errerai dans vos charmans labyrinthes. Je te ſalue, ô nature entière: mais j'en adore uniquement le tout puiſſant Modérateur qui a ſoutenu mon vil limon prêt à s'écrouler.

C'eſt ainſi que le pere des humains louoit le Seigneur; la nature paroiſſoit attentive à ſa prière, & les créatures ſembloient le féliciter ſur ſon retour à la vie. Le ſoleil ne donnant plus qu'une lumière adoucie,

dardoit encore ſes derniers rayons à travers le feuillage, prêt à s'aller cacher derrière les montagnes; les fleurs diſtribuoient leurs parfums ſur les jeunes zéphirs, comme pour les charger de les exhaler ſur lui; & les oiſeaux, comme à l'envi, lui donnoient l'agréable amuſement de leur doux gazouillement & de leurs folâtres badinages. Caïn & Abel arriverent ſous le feuillage, & virent avec une joie délicieuſe leur pere rendu à leurs vœux. Sa prière finiſſoit; il ſe leva, & embraſſa ſa femme & ſes enfans; des larmes de joie couloient de ſes yeux; après quoi il s'en retourna dans ſa cabane. Cependant Abel dit à Caïn: mon cher frere! quelles actions de graces rendrons-nous au Seigneur de ce qu'il a exaucé nos gémiſſemens, & de ce qu'il nous rend notre précieux pere? Je vais, pour moi, à cette heure où la lune ſe leve, m'acheminer vers mon Autel, pour y offrir au Seigneur en ſacrifice le plus jeune de mes agneaux. Et toi, mon cher frere, es-tu dans la même idée? Voudrois-tu auſſi ſur ton Autel faire un ſacrifice au Seigneur?

Caïn le regardant d'un œil chagrin : Oui dit-il. Je vais aller auffi à mon Autel, offrir en facrifice au Seigneur, ce que la pauvreté des champs me donne. Abel lui répondit gracieufement : Mon frere, le Seigneur ne compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, ni les fruits de la campagne que la flamme confume, pourvu qu'une pieté fans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre.

Caïn repartit : il eft vrai, le feu tombera tout d'abord du Ciel pour confumer ton holocaufte, car c'eft par toi que le Seigneur a envoyé du fecours : pour moi il m'a dédaigné ; mais je n'en irai pas moins lui offrir mon facrifice. Je fuis auffi pénétré que toi de reconnoiffance ; notre pere rendu à nos vœux m'eft précieux comme à toi ; qu'au furplus le Seigneur agiffe avec moi, miférable vermiffeau, felon fon bon plaifir.

Abel alors fe jetta tendrement au cou de fon frere, en difant : Ah mon frere ! mon cher frere, eft-ce que tu te fais un nouveau fujet de chagrin de ce que le Seigneur s'eft

fervi de moi pour portei du fecours à mon pere ? S'il s'eft fervi de moi, c'eft une commiffion dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frere, écarte, je t'en fupplie, ces fâcheufes idées ; le Seigneur qui lit dans nos ames fait bien y découvrir les penfées injuftes & les murmures fourds. Aime-moi comme je t'aime. Vas offrir ton facrifice : mais ne permets pas que des difpofitions impures en fouillent la fainteté ; & compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges & tes actions de graces, & qu'il te bénira du haut de fon thrône.

Caïn ne répondit point, il prit le chemin de fes champs, & Abel le regardant avec trifteffe, prit celui de fes pâturages, chacun s'avançant vers fon Autel. Abel égorgea le plus jeune de fes agneaux, l'étendit fur l'Autel, le parfema de branches aromatiques & de fleurs, & mit le feu à l'holocaufte ; puis échauffé d'une piété fervente, il fe mit à genoux devant l'Autel, & fit à Dieu les actions de graces & les louanges les plus af-

fectueuses. Pendant ce temps, la flamme du sacrifice s'élevoit en ondoyant à travers les ombres de la nuit: le Seigneur avoit défendu aux vents de souffler, parce que le sacrifice lui étoit agréable.

De son côté Caïn mit des fruits de ses champs sur son sacrifice & se prosterna devant son Autel; aussi-tôt les buissons s'agiterent avec un bruit épouvantable, un tourbillon dissipa en mugissant le sacrifice, & couvrit le malheureux de flammes & de fumée. Il recula de l'Autel en tremblant, & une voix terrible, qui sortit de l'obscurité effroyable de la nuit, lui dit: pourquoi trembles-tu, & pourquoi la terreur est-elle peinte sur ton visage? Il en est encore temps, corrige-toi; je te pardonnerai ton péché si non ton péché & son châtiment te poursuivront jusques dans ta cabane. Pourquoi haïs-tu ton frere? il t'aime, te complaît & t'honore! La voix se tut, & Caïn saisi de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, & s'en retourna à travers la nuit; le vent furieux chassoit encore après lui la fu-

mée infecte du facrifice ; fon cœur friffonnoit, & une fueur froide coula de fes membres. Cependant en promenant fes regards, il vit dans la campagne les flammes du facrifice de fon frere, qui s'élévoient en tournoyant dans les airs. Défefpéré par cette vue, il tourna fes regards ailleurs, & dit en grinçant des dents : Le voilà, le favori, qui offre fon facrifice. Fuyez, mes yeux, ce fpectacle outrageant : fi j'en étois plus longtemps le témoin, toute la rage des enfers eft dans mon cœur, non je ne pourrois pas m'abftenir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection : mais tournons notre fureur fur nous-mêmes. Venez, ô Mort, ô deftruction ! venez finir les maux d'un infortuné. Ah mon pere, faut-il que tu ayes péché ! Je devrois peut-être me préfenter à tes yeux avec ce pâle défefpoir peint fur mon vifage ; afin que tu voyes le comble de ma mifère, afin que tu preffentes tous les malheurs de tes defcendans ? Non, foyons malheureux feuls, & ne nous vengeons pas fur un pere, en lui

présentant cet affreux tableau. Une horreur mortelle le saisiroit, il en expireroit en ma présence, & j'en serois bien plus malheureux. La colere du Seigneur s'est appesantie sur moi, il m'a maudit, il me dédaigne; je suis la plus malheureuse créature qui habite cette terre. Les animaux de la campagne, les insectes rampans, sont pour moi dignes d'envie. O Dieu miséricordieux, si tu pouvois étendre ton indulgence sur moi! Laisse fléchir ta colere, ou me replonge dans le néant. —— Mais que dis-je, cœur endurci que je suis! Si tu te corriges, m'a-t-il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choisis le pardon ou la misère, misère éternelle, misère inexprimable! Oui j'ai péché, oui mes iniquités s'élévent au-dessus de ma tête, & te crient vengeance, ô Dieu juste! que ta vengeance est juste aussi! Plus on s'éloigne des voies de la perfection & de la sagesse, plus on devient malheureux. Il faut bien que je sois coupable, puisque je suis malheureux. Je les quitterai ces voies perverses. Détourne

tes yeux, ô mon Dieu, de dessus mes iniquités passées. Préserve-moi d'en commettre de nouvelles. Prens pitié de moi, ô mon Dieu! ou —— anéantis-moi!



LA MORT D' ABEL.

CHANT QUATRIEME.

L'air étoit encore humide de la rosée de la nuit, les oiseaux assoupis gardoient le silence, & le soleil levant n'avoit pas encore doré les sommets des montagnes & les brouillards errans du matin. Caïn sortoit de sa cabane, traînant sa noire mélancolie au-devant du crépuscule. Mehala, sans savoir qu'il l'entendoit, avoit pleuré sur lui, & son occupation pendant la nuit entière avoit été de lever les mains au ciel en priant & gémissant. Pour lui, errant avant l'aurore, sa voix murmurante résonnoit dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. O nuit odieuse, disoit-il, quels noirs nuages rodoient autour de moi! Quel

effroi, quelle terreur! Cependant mon imagination alloit fe calmer, mes vifions affreufes alloient difparoître, lorfque fes fanglots & fes lamentations m'ont éveillé. Hélas! le fommeil ne me quitte que pour me plonger dans la défolation. Ne puis-je donc jamais jouir d'une heure de repos? Qu'avoit-elle à pleurer fur moi! Elle ne fait pas encore que mon facrifice a été rejetté. Ces pleurs m'accablent; je ne puis tenir à ces gémiffemens, à ces cris, ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un fouris d'approbation accompagne tout ce que fait mon frere. Il n'y a que moi que la trifteffe pourfuit en tous lieux. Je t'aime, Mehala, je t'aime plus que moi-même: pourquoi faut-il que ce foit toi qui rempliffes d'amertume le peu d'heures deftinées à mon repos!

Il s'arrêta fous un buiffon qui par le pied tenoit à un roc. Oh doux fommeil, dit-il, rends-moi ici ta faveur bienfaifante. Malheureux que je fuis, fatigué jufqu'à l'épuifement, je t'attendois dans ma cabane, & à

peine avois-tu déployé tes douces aîles sur moi, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici sans doute personne ne troublera mon repos, à moins que les Etres même inanimés ne me poursuivent jusques dans les retraites les plus écartées. O terre, qui depuis ta malédiction trop sévére exiges des travaux si rudes; —— travaux encore qui ne prolongent ma vie que pour me rendre plus longtemps malheureux; —— en ce moment au moins, laissemoi par quelques instans de repos réparer ma lassitude extrême; je n'attends pas d'autre bonheur, & n'en connois pas de plus grand. Il dit, & se coucha sur l'herbe parfumée, où bientôt le sommeil déploya sur lui ses sombres aîles.

Anamalech avoit suivi ses pas en secret, & se trouvoit à côté de lui. Un profond sommeil s'est emparé de ses yeux, dit-il, je vais me coucher à son côté, je troublerai son ame par des objets fantastiques. Venez songes légers, secondez-moi, rassemblez toutes les images qui pourront faire naître en lui la fureur & l'égarement, l'envie à

la dent corrosive, la colere emportée, & toutes les passions tumultueuses. Ainsi dit l'esprit impur, & il se blottit auprès de Caïn. Tandis qu'il s'y arrangeoit, un bruit épouvantable se fit entendre sur la cime des montagnes, un vent mugissant agitoit les buissons, & rabattoit les boucles des cheveux de Caïn le long de son front & de ses jouës. Mais envain les buissons mugirent, envain les boucles de ses cheveux battirent son front & ses jouës: le sommeil s'étoit appesanti sur ses yeux; rien ne put les lui faire r'ouvrir.

Il vit en songe une vaste campagne, parsemée de pauvres chaumières. Il vit ses fils & ses petit-fils dispersés dans la plaine, où ils s'exposoient résolument au soleil du midi qui dardoit ses rayons brûlans sur leurs cous hâlés; assidus à leurs durs travaux, tantôt ils préparoient la terre à recevoir de nouvelles semences; ou courbés dans les sillons ils s'ensanglantoient les mains à extirper les ronces épineuses qui étouffoient leurs grains naissans, & en interceptoient la nutri-

tion; tandis que leurs femmes plus résidentes dans les cabanes préparoient de sobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Eliel, son fils aîné (car il voyoit distinctement dans ce songe) il vit Eliel soulever de terre en gémissant, un pesant fardeau, & le charger sur ses épaules; la sueur couloit sur son visage rembruni, & la tristesse étoit peinte dans ses yeux. Que cette vie est malheureuse, disoit-il, accablé par le faix, qu'elle est remplie de peines & d'incommodités! Que la malédiction est rudement appensantie sur les fils de Caïn. Celui qui créa cette terre, les a-t-il tous bannis de ses yeux après la malédiction? Ou la malédiction n'a-t-elle sû frapper que les enfans du premier né? Là-bas dans les campagnes habitées par les fils d'Abel, d'où ces durs parens nous ont exclus, ne nous laissant de libre que ces déserts arides, là-bas où ils reposent voluptueusement à l'ombre des bocages, la nature semble avoir consacré toutes ses productions à leur molle paresse; toutes les consolations, les adou-

cissemens, les plaisirs, s'il en est sur la terre, sont réservés pour ces voluptueux; notre partage à nous, est l'indigence & le travail. A ces mots Eliel toujours chargé de son fardeau se traîne vers la cabane. Caïn vit ensuite plus loin une plaine émaillée de fleurs, que traversoient en serpentant des ruisseaux d'eau vive; dans leur course vagabonde ils s'avançoient jusques sous les cintres des berceaux, sous l'ombrage des bosquets toufus, & le long des routes bordées d'arbres; leur onde réfléchissoit les couleurs éclatantes des divers fruits, & après avoir erré long-temps à travers des gazons fleuris, ils finissoient par s'aller confondre avec des étangs tranquilles & ombragés. Ici dans un bois de citroniers folatroient des zéphirs rafraîchissans; plus loin un bocage de figuiers déployoit son vaste ombrage sur les tendres fleurs. Ce séjour réunissoit dans la réalité tous les agrémens dont il a plû à la fable de décorer la belle vallée de Tempé, & l'agréable région de Gnide, où s'élevoit en l'honneur de Vénus un Temple

magnifique ſur de brillantes colonnes. Caïn vit dans ſon rêve des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute, & brouter les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat couronné de fleurs, fredonnoit une chanſon tendre auprès de ſa douce amie, couchée négligemment à l'ombre. Là de jeunes garçons, beaux comme les Amours, & de jeunes filles, belles comme les Graces, s'aſſembloient ſous la voûte d'un treillage garni de chévrefeuille & de myrte. Alors de doux breuvages pétilloient dans des coupes d'or, & des fruits délicieux brilloient ſur des tables couvertes de fleurs; tandis que des chants agréables & des inſtrumens harmonieux retentiſſoient à l'entour. Il lui ſembla qu'un jeune homme ſe levoit au milieu de l'aſſemblée. Que tout vous proſpére, mes bien-aimés, dit-il à ſes compagnons, que tout vous proſpére; & pour vous rendre votre bonheur durable, écoutez ce qui j'ai à vous dire. La nature, il eſt vrai, nous ſourit, elle a raſſemblé tous ſes charmes autour de notre demeure:

mais elle ne laiſſe pas d'exiger de nous des ſoins & du travail, travail & ſoins trop pénibles pour nous, qui nous ſommes conſacrés à des occupations plus douces. Il ſeroit dur pour nos mains accoutumées à toucher les cordes ſonores de la lyre, de cultiver les champs; & nos têtes qui tous les jours repoſent à l'ombre, couronnées de roſes, ne ſauroient endurer l'ardeur brûlante du ſoleil. O mes bien-aimés, je vais vous confier des penſées qui m'ont je crois été inſpirées par un Ange protecteur. Quand l'obſcurité de la nuit ſera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs; & quand haraſſés des travaux de la journée ils ſeront enſevelis dans un profond ſommeil, allons les ſurprendre, les lier, & menons-les priſonniers dans nos demeures, afin que ces hommes groſſiers, qui ne ſont pas comme nous initiés dans les beaux arts, ſupportent ſeuls les travaux de la campagne, & que leurs femmes & leurs filles ſoient employées à ſervir les nôtres. Mais je vous l'ai dit, choiſiſſons la nuit pour cette expé-

dition. Il eſt pourtant vrai que nous leur ſommes ſupérieurs en nombre : mais qu'avons-nous beſoin de riſquer de dangereux combats ? Ainſi parla le jeune-homme, & la foule témoigna ſon applaudiſſement par des acclamations de joie. Auſſitôt une nouvelle ſcène vint frapper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'exécutoit déja. Il étoit nuit. Des cris d'épouvante & de déſolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui toutes en flammes éclairoient les roches & les campagnes. A la lueur de l'embraſement, il vit ſes fils attachés, & leurs femmes & leurs enfans marchans devant les fils d'Abel comme un troupeau timide d'agneaux bêlans.

Tel fut le ſonge de Caïn. Il en frémiſſoit encore dans ſon ſommeil, lorſqu'Abel qui l'avoit apperçu dans le bocage au pied du rocher, s'approcha de lui ; & jettant ſur lui des regards pleins d'affection, il dit avec cette douceur qui lui étoit propre : Ah mon frere puiſſes-tu bientôt te réveiller, pour que mon cœur gros de tendreſſe, te

puiſſe exprimer ſes ſentimens, & que mes bras puiſſent t'embraſſer! Mais plutôt modérez-vous, deſirs empreſſés; retenez vos haleines, zéphirs du bocage, & vous petits oiſeaux ne fredonnez qu'à demi-voix, de peur d'interrompre ou de troubler le précieux repos de mon frere. Peut-être que ſes membres fatigués ont encore beſoin des influences reſtaurantes du ſommeil. Mais — comme le voilà étendu, pâle — défait — inquiet; — la fureur paroit peinte ſur ſon front. Eh pourquoi le troublez-vous, ſonges effrayans? Laiſſez ſon ame tranquille; venez images agréables, peintures des douces occupations domeſtiques, & des tendres embraſſemens, venez dans ſon ame. Que tout ce qu'il y a de beau & d'agréable dans la nature rempliſſe ſon imagination de charmes & de délices: qu'elle ſoit riante comme un jour de printemps; que la joie ſoit peinte ſur ſon front, & qu'à ſon réveil les Hymnes écloſent de ſes lèvres. A ces mots il fixa ſon frere avec des yeux animés d'un tendre amour, & d'une attente inquiéte.

Tel qu'un lion redoutable, dormant au pied d'un rocher, qui tout endormi qu'il eſt, glace d'effroi par ſa crinière hériſſée le voyageur tremblant, & l'oblige à prendre un détour pour paſſer: ſi d'un vol rapide une fleche meurtrière vient à lui percer le flanc, il ſe leve ſoudain avec des rugiſſemens affreux, & cherche ſon ennemi, en écumant de rage; le premier objet qu'il rencontre ſert de pâture à ſa fureur, il déchire un enfant innocent qui ſe joue avec des fleurs ſur l'herbe. Ainſi ſe leva Caïn, les yeux étincellans & le viſage pâle de fureur. Un orage de colere ſe formoit, la nuée étoit prête à crever, il frappa du pied contre terre; ouvre-toi, ô terre, s'écria-t-il, ouvre-toi, & engloutis-moi profondément dans tes abîmes. Je n'éprouve que des malheurs, & pour comble d'horreurs, ô fatale perſpective! je vois que le ſort affreux qui me pourſuit, doit être un jour tranſmis ſur la tête de mes enfans. Mais non, tu ne t'ouvriras pas, je t'implore en vain; le vengeur tout-puiſſant t'en empêchera; il

faut que je sois misérable, il le veut; & de peur que mes maux futurs ne me laissent jouir du présent, il écarte lui-même le rideau, pour me faire voir les profondeurs de l'avenir. Maudite soit l'heure à la-quelle ma mere, en m'enfantant, a donné la première preuve de sa triste fécondité. Maudite soit la région où elle a senti les premières douleurs de l'enfantement. Périsse tout ce qui y est né; que celui qui veut y semer perde ses peines & sa semence, & qu'une terreur subite fasse tressaillir tous les os de ceux qui y passeront.

Telles étoient les imprécations du malheureux Caïn, lorsqu'Abel pâle comme on l'est au bord du tombeau, risqua de s'avancer à pas chancelans. Mon frere, lui dit il, d'une voix entrecoupée par l'effroi, mais non — Dieu! --- je frissonne! --- un des séditieux réprouvés que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel, a sans doute emprunté sa figure, sous laquelle il blasphème! --- Où est-il mon frere? Ah fuyons! où es-tu, mon frere, que je te bénisse?

Le voici, s'écria Caïn, avec une voix de tonnerre; le voici, beau favori, mignon chéri du vengeur éternel, & de toute la nature; toi dont la race de vipére fera un jour la feule heureufe dans le monde: car il le faut bien. Il étoit jufte qu'il y eût une génération qui donnât à la troupe bénite, des ferviteurs foumis, des bêtes de fomme, afin que ces hommes délicats n'épuifent pas à des travaux rudes, des corps confacrés à la volupté. Ah! toute la rage de l'enfer eft dans mon cœur. Ne pourrai-je? ---

Caïn! mon frere! dit Abel en l'interrompant avec une émotion dans la voix, & une altération dans le vifage, qui exprimoit tout à la fois, fa furprife, fon inquiétude & fon affection, quel fonge affreux a troublé ton ame? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embraffer, pour te bénir avec le jour naiffant: mais quelle tempête intérieure t'agite? que tu reçois mal mon tendre amour! Quand viendront, hélas! les jours fortunés, les jours délicieux, où la paix & l'amitié fraternelle rétablies feront

revivre dans nos ames le doux repos & les plaiſirs rians; ces jours après leſquels notre pere affligé, & notre tendre mere ſoupirent avec tant d'ardeur? O Caïn, tu ne comptes donc pour rien ces plaiſirs de la réconcilliation, à quoi tu feignis toi-même d'être ſenſible, lorſque tout tranſporté de joie je volai dans tes bras? Eſt-ce qne je t'aurois offenſé depuis? Dis-moi, ſi j'ai eu ce malheur: mais tu ne ceſſes pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de ſacré, laiſſe-toi calmer, ſouffre mes innocentes careſſes! Tout en diſant ces derniers mots, il ſe mit en devoir d'embraſſer les genoux de Cain; mais celui-ci recula en arriere; --- ah ſerpent, dit-il, tu veux m'entortiller! --- Et en même-temps ayant ſaiſi une lourde maſſuë, qu'il éleva d'un bras furieux, il en fendit la tête d'Abel. L'innocent tomba à ſes pieds, le crâne fracaſſé; il tourna encore une fois ſes regards ſur ſon frere, le pardon peint dans les yeux, & mourut; ſon ſang coula le long des boucles de ſa blonde

chevelure, aux pieds même du meurtrier.

A la vue de ſon crime, Caïn épouvanté, étoit d'une pâleur mortelle; une ſueur froide couloit de ſes membres tremblans; il fut témoin des dernières convulſions de ſon frere expirant. La fumée de ce ſang qu'il venoit de verſer, montoit juſqu'à lui. Maudit coup! s'écria-t-il; mon frere! --- réveille toi, --- réveille-toi, mon frere! Que ſon viſage eſt pâle! que ſon œil eſt fixe! comme ſon ſang inonde ſa tête! --- Malheureux que je ſuis! --- Ah qu'eſt-ce que je preſſens? --- des horreurs infernales! Son déſeſpoir lui faiſoit pouſſer des hurlemens. Il jetta loin de lui la maſſuë ſanglante, & de ſon poing fermé il ſe frappoit violemment le front. Puis ſe baiſſant ſur la malheureuſe victime de ſa rage, il voulut la relever de terre. Abel! --- mon frere! -- crioit-il au cadavre ſans vie; Abel, réveille-toi. --- Ah! l'horreur des enfers vient me ſaiſir! Comme ſa tête dégoutante de ſang eſt panchée! Quelle défail-

lance! --- O mort --- c'en eſt donc fait pour toujours! mon crime eſt ſans reméde. Où fuir, & comment fuir? Mes genoux chancelans ſe rufuſent à moi; puis pouſſant des hurlemens effrayans, il ſe traîne languiſſamment dans le bocage voiſin.

Le ſéducteur, d'un air triomphant, ſe tenoit près du mort, avec une orgueilleuſe allégreſſe; il ſe dreſſe fiérement ſur ſon corps gigantefque; ſon aſpect étoit auſſi effrayant que la noire colonne de fumée qui s'éleve des décombres à demi conſumées d'une cabane ſolitaire, dont les habitans travailloient paiſiblement dans les champs, tandis que la flamme dévoroit toutes leurs commodités domeſtiques, toutes leurs richeſſes. Anamalech ſuivit le criminel des yeux avec un ſouris infernal; puis jettant ſur le cadavre un regard de complaiſance: Quel doux ſpectacle, dit-il, qu'il eſt agréable de voir pour la première fois la terre abreuvée de ſang humain! Je n'ai jamais vû couler avec autant de plaiſir les ſources ſacrées du Ciel, avant cette époque fatale

où le maître de la foudre nous en précipita; jamais les harpes harmonieuſes des Archanges n'ont réſonné à mes oreilles avec autant de charmes, que ce râlement, que ces derniers ſoupris d'un frere aſſaſſiné par ſon frere. O toi, la plus moderne des productions divines, magnifique & dernier chef-d'œuvre ſorti de la main toute-puiſſante du Créateur, comme te voilà étendu ridiculement! Leve-toi, beau jeune-homme, ami des Anges; leve-toi; le culte de ton Dieu ne te permet pas cette indolence à faire tes actes d'adoration. Mais il ne ſe meut point, c'eſt ſon propre frere qui l'a étendu là avec ſi peu de ménagement. Que dis-je? C'eſt moi-même qui ai conduit le bras du parricide Caïn; c'eſt par de pareilles actions, dont Satan lui-même s'honoreroit, que j'entends me diſtinguer parmi la claſſe obſcure des démons. --- Il eſt temps que je m'en retourne au pied des thrônes infernaux; qu'il me ſera doux d'entendre les cris d'allégreſſe célébrer mes louanges! Là, tandis que les voûtes de l'abîme retentiront d'ap-

plaudiſſemens, je marcherai triomphant au milieu de cette foule obſcure d'eſprits malheureux, qu'aucune entrepriſe d'éclat n'a encore annoblis. Dans ſon triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer ſa victime: mais les traits hideux du déſeſpoir diſſiperent tout-à-coup ſon ſouris ironique, & effacerent l'orgueil imprimé ſur ſon front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le ſaiſir; & une mer de tourmens ſe déborda ſur lui. Alors il maudit l'heure de ſon exiſtence, il maudit l'éternité pleine de tourmens, & s'enfuit.

Cependant les derniers ſoupirs du mourant, & ſes derniers gémiſſemens, étoient montés devant le thrône du Tout-puiſſant, & demandoient vengeance à la juſtice éternelle. Le tonnerre ſe fit entendre du lieu très-ſaint; les harpes d'or ceſſerent de réſonner; l'alleluja éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit ſous les voûtes élevées du Ciel. A ce bruit formidable ſuccéda la voix majeſtueuſe du Très-haut, ſortant de la nuée d'argent qui environne le thrône.

Elle appella un Archange. L'eſprit de lumière s'avance, ſe voilant la face de ſes aîles éclatantes ; & Dieu dit : Voilà que la mort a pris ſa première proie ſur l'eſpéce humaine. Ta fonction ſera déſormais d'aſſembler les ames des juſtes ; j'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorſqu'il eſt tombé ; dorénavant tu te tiendras à côté du juſte que glace la froide ſueur de la mort, pour l'aſſurer de ſa béatitude éternelle, dans ces momens de perplexité où l'ame tremblante ſur ſa vie paſſée, redoute ſa ſéparation. Tu calmeras ſes frayeurs, & lui inſpireras la confiance : tu détourneras ſes yeux de deſſus ma juſtice rigoureuſe, pour ne les laiſſer tomber que ſur ma clémence. Vas dès cet inſtant ſur la terre au devant de l'ame du mort ; & toi, Michel, accompagne ſon vol, & annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. Tel fut l'arrêt de l'Eternel, & le tonnerre retentit trois fois ſous les voûtes élevées du Ciel. Auſſi-tôt les Archanges traverſerent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleſte, & ayant paſſé

rapidement les portes du ſéjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles mêmes à leur aſpect, ils virent des ſoleils ſans nombre, & s'abbattirent enfin ſur la terre.

Auſſi-tôt l'Ange de la mort appella l'ame d'Abel de ſa dépouille ſanglante; elle s'avança avec un ſouris gracieux; les parties les plus ſpiritueuſes du corps la ſuivoient, & mêlées aux exhalaiſons balſamiques, dérobées par les doux zéphirs aux fleurs; qui croiſſoient par-tout où portoit l'éclat rayonnant de l'Ange; elles environnoient l'ame, & ſe formoient en un corps éthéré. Elle vit avec un tranſport qu'elle n'avoit jamais ſenti, l'Ange qui venoit au-devant d'elle.

Je te ſalue, dit l'Eſprit céleſte, avec un front, où ſe peignoit la bonté, je te ſalue, ô ame bienheureuſe, dégagée de ta dépouille terreſtre. Reçois mes embraſſemens. Que je me félicite d'être celui de tous les Anges, que Dieu a choiſi pour t'introduire dans la béatitude; des millions d'autres eſprits t'y attendent. Conçois, ſi tu peux, ton bonheur, ce que c'eſt que de contempler Dieu

face à face, d'en jouir. Tu vas voir avec quelle magnificence il fait récompenser la vertu. Que je t'embraſſe encore une foi, ô toi, qui le premier as dépoſé la pouſſière qui t'enveloppoit, pour te revêtir de lumière.

Permets, que je t'embraſſe à mon tour, ami céleſte, reprit l'ame; & elle reſta confondue avec l'Ange par le ſentiment raviſſant de ſa béatitude. O quelle félicité inexprimable! --- Lorſque mon ame, qui eſt ſortie de ſon limon, y étoit encore attachée, & qu'à la clarté douce & bénigne d'une lune ſans nuage, j'allois tranquille & ſolitaire, méditant ſur les grandeurs de mon Dieu, & ſur les charmes de la vertu: élevé au-deſſus de moi-même par ces ſublimes objets, j'éprouvois déja, ſans le ſavoir, un crépuſcule obſcur de la béatitude que je goûte à préſent. Qu'ils ont encore pour moi à cette heure des attraits bien plus piquans, ces charmes de la vertu! Combien les images des attributs divins ſe ſont agrandies à mes yeux! Quelles penſées nouvelles! --- Elles ſont agréables comme la vue

d'un beau jour de printemps, brillantes & ſublimes comme les aſtres, qui roulent dans l'immenſité de l'eſpace. A ces mots l'ame embraſſa encore l'Ange, & continua ainſi: Me voilà poſſeſſeur aſſuré de l'éternité. Je ne pourrai donc plus faire autre choſe, que d'exalter les bontés de Dieu, qui récompenſe à jamais d'une félicité inexprimable celui, qui aimoit ce qui eſt beau & bon.

Ainſi s'entretenoient les deux bienheureux, ainſi leur amour réciproque s'épanchoit en de tendres embraſſemens. Viens, dit l'Ange à l'ame, ſuis mon vol, quitte la terre ; tu n'a rien à y chérir que les cœurs vertueux qui y reſtent. Ne les regrette pas; encore quelques années, & ils te ſuivront. Quant à préſent les chœurs des Archanges t'attendent, répons à leurs empreſſemens. Viens prendre poſſeſſion de ces nouveaux amis ; viens célébrer avec eux dans de ſaints transports de joie le nom ſacré de l'Eternel.

Je te ſuis, reprit l'ame du juſte. Dans quel torrent dé délices & de félicité tu m'em-

portes! cher & refpectable ami, dont la nature eft d'une excellence fi fupérieure à la mienne. Et vous, mes bien-aimés, que je laiffe dans la pouffière; quand un jour les années de votre vie fe feront écoulées fur vos têtes, quand l'heure de votre diffolution fera arrivée, le célefte introducteur des ames ira au-devant de vous; & moi je tâcherai de l'accompagner. Profterné au pied du thrône du Très-haut, je lui demanderai cette grace infigne. Avec quelle joie je verrai vos ames pures & faintes s'élancer, de la fange où elles font enfevelies, dans le féjour de la béatitude. Et toi Thirza, ma chere & tendre compagne, je te reverrai auffi, quand tu auras long-temps pleuré fur mes offemens: quand l'enfant qui ne commence qu'à balbutier fera devenu auffi vertueux que toi fous ta conduite, tu fubiras la mort à ton tour. Quel raviffement, quand alors ton ame, quittant fon corps glacé, viendra voler dans mes bras!

Ainfi parloit Abel, & s'élevant dans les airs, il commençoit à perdre la terre de

vue ; cependant fon regard errant encore fur les cabanes, tomba par hazard fur fon frere; le remord étoit empreint fur fon vifage. Il joignoit les mains par deffus fa tête, & levant les yeux vers le ciel avec un regard farouche, il frappa fa poitrine palpitanre à grands coups de poing; puis plein d'un défefpoir inquiet, il fe jetta par terre dans le buiffon, & fe roula dans la pouffière. Des larmes de compaffion roulerent dans les yeux du bienheureux; enfuite fon regard attendri fe détourna de cette fcène affreufe, & ne vit plus qu'une multitude d'anges, qui s'étoient joints à fon conducteur. Les efprits tutélaires de la contrée, entaffés en groupe autour de lui, s'étoient fait une joie de l'efcorter par de-là les confins de l'atmofphere terreftre. Là, remplis d'un faint amour ils embrafferent encore les céléftes voyageurs; puis il refterent fur une nuée vermeille, accompagnant feulement par des hymnes leur vol à travers l'Ether. La douce harmonie de la flûte & les fons argentins de la harpe, fe méloient à leurs céleftes accens.

Il s'éleve, chantoient-ils en chœur, le nouvel habitant des cieux, il s'éleve vers sa patrie: plus resplendissant que le printemps, quand il vient sur la terre environné d'une sérénité délicieuse, & de mille charmes rians. Rendez-lui hommage, brillantes constellations dispersées dans l'immensité de l'espace; rendez hommage par votre allégresse à la terre votre compagne. Quelle gloire pour cette sphére opaque & maudite, d'avoir nourri dans sa poussière des êtres pour le ciel! Quel éclat elle renvoye vers nous! Une verdure plus fraîche tapisse ses prairies, ses collines réfléchissent une lumière plus claire.

Il s'éleve, le nouvel habitant des cieux; il s'éleve vers sa patrie: des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel. Avec quel ravissement ils voyent le premier du genre humain abandonner la terre, pour prendre possession du ciel. Comme ils s'empressent à le couronner de roses, qui ne se flétrissent jamais! Qu'il va être heureux, lorsqu'il se promenera dans les campagnes fleuries du

ciel, lorſque ſous des berceaux aromatiques d'une verdure éternelle, il ſe mêlera aux chœurs des eſprits céleſtes, pour louer avec eux celui, qui eſt la ſeule ſource & le principe unique du bonheur.

Nous avions déjà célébré par des cantiques, le jour ſolemnel, où l'ame de ce Juſte, deſcendue du ciel, entra dans le corps pour le gouverner. Nous vîmes alors comme chaque vertu y croiſſoit en force & en éclat, ainſi que les lys croiſſent dans un jardin de délices. Nous l'avons toujours accompagnée inviſiblement; quelle admirable uniformité de conduite! nous avons vû toutes ſes actions, tous ſes vœux, les larmes qu'elle a verſées. L'amour de la vertu étoit en tout ſon mobile & ſon guide. A préſent qu'elle eſt échappée de ſa priſon d'argille, volez vers elle, eſprits céleſtes, & couronnez-la de myrtes & de roſes.

Voilà ſa dépouille étendue ſans mouvement; la voilà comme une fleur fanée; reprens-la, cette pouſſière, ô terre, qui l'avois fournie; quelle produiſe chaque prin-

temps des fleurs odoriférantes. A l'avenir nous célébrerons chaque année le retour de ce jour solemnel, auquel le premier Juste a quitté la terre.

L'hymne fini, les esprits tutélaires portés sur leur nuée brillante, se rabbattirent sur la terre.

Caïn erroit dans le bocage voisin, son désespoir le faisoit courir ça & là, il vouloit fuir; mais comment fuir l'horreur qui l'accompagne? Ainsi le voyageur que poursuit un serpent irrité avec d'horribles sifflemens, accélére en vain ses pas, & déploye inutilement sa force & son adresse pour l'éviter. bien-tôt l'animal venimeux, victorieux de sa résistance, lui entortille de son corps souple & long les reins & le cou; & quelques efforts que fasse le malheureux pour s'en garantir, lui enfonçant profondément son dard dans le sein, il lui lance son poison mortel jusqu'au cœur. Quoi, s'écrioit Caïn, j'aurai sans cesse devant les yeux la présence de mon frere sanglant! J'ai beau fuir, quelque part où je porte mes

pas, ſon ſang me ſuit. Que devenir? Où me cacher, malheureux que je ſuis! Il me ſemble encore le voir tourner ſur moi ſon dernier regard; & ce regard me tue. Qu'ai-je fait? O crime affreux! tu me fais éprouver les ſupplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfans à naître. — Mais quel bruit entends-je? il ſemble que ce ſoit les gémiſſemens d'un mourant! Encore ſi mes pieds, qui tremblent ſous moi, pouvoient m'emporter loin de lui, loin de ce ſang que je vois ruiſſeler, loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets. Puiſſent mes genoux tremblans, teints du ſang de mon frere, m'entraîner, hélas, juſqu'au fond des abîmes infernaux. A ces mots il voulut fuir.

Un ſombre nuage s'abbattit avec un bruit épouvantable à ſes pieds. Caïn, où eſt ton frere? dit une voix effrayante, qui ſortoit du nuage. Que me demande-t-on? répond Caïn en bégayant, mon frere? eh bien, mon frere! me l'avoit-on donné en

garde? & il recula en arrière, le viſage défiguré par une pâleur mortelle. Cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre qui conſuma l'herbe & les buiſſons d'alentour: & des mêmes flancs ſortit un Ange qui portoit empreintes ſur ſon front les menaces du Seigneur. Dans ſa droite flamboyoit un foudre: il étendit ſa gauche ſur le pécheur conſterné. Un nouveau tonnerre ſe fit entendre, & l'Ange dit d'un ton de voix épouvantable: Arrête, tremble, & écoute ta malédiction. Qu'a-tu fait, dit le Seigneur? Le ſang de ton frere crie vers moi, tu vas être maudit ſur la terre, qui s'eſt ouverte & a bû le ſang de ton frere verſé par tes mains. Tu auras beau la cultiver, elle ſera toujours ſtérile pour toi, & tu y ſeras éternellement fugitif. Une épouvante affreuſe tenoit le pécheur muet & immobile, la tête inclinée & le viſage fixé vers la terre. Mais le fond de ſon ame étoit agité comme l'eſt l'impie Athée, quand Dieu, dans ſes terribles jugemens, faiſant trembler la terre à ſes yeux, il voit s'écrou-

ler les voûtes des temples profanés, les palais des pécheurs s'abîmer dans des gouffres profonds; lorſqu'il entend parmi le tumulte de la nature en déſordre, les cris des mourans retentir à ſes oreilles, & que des plaies de la terre entr'ouverte il s'éleve de ſombres nuages & des flammes à l'entour de lui; alors il ſe trouble, chancelle, & tombe ſur la terre ébranlée. Ainſi trembla le Fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, & ſans voix; il eſſaya de parler, & ſes levres ne purent proférer un ſeul mot; il bégayoit, & n'oſoit élever ſes regards. Mon forfait, dit-il enfin, eſt trop grand —— ah beaucoup trop grand, pour que jamais il puiſſe m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inexorable! tu m'as maudit ſur la terre, & —— où puis-je me cacher de devant ta face? il faudra que je ſois toujours errant & fugitif. Puiſſe le premier qui me rencontrera me tuer, & débarraſſer la terre d'un infame meurtrier.

Qu'une vengeance fept fois plus terrible tombe fur celui qui te tuera, dit la voix tonnante. La fombre inquiétude & les remords rongeurs empreints fur ton front, te défigneront affez, pour que tous ceux qui t'envifageront puiffent dire : Voilà Caïn le fratricide, & quitter promptement le fentier que tes pieds errans auront tracé. Ainfi l'Ange annonça l'anathême au criminel, & difparut; des coups de tonnerre furieux partirent du nuage qui s'éloignoit; un tourbillon qui mit les buiffons d'alentour en piéces, rendit d'horribles hurlemens, tels que ceux d'un criminel, qui fe défefpére au milieu des fupplices les plus affreux.

Caïn reftoit immobile, le défefpoir peint dans les yeux : des vents furieux agitoient fa chevelure hériffée; il leva fes regards, couverts par des fourcils épais, émû d'une crainte farouche, & s'exprima ainfi, avec des levres tremblantes : Que ne m'a-t-il anéanti, entièrement anéanti, pour qu'il n'y eût plus de trace de moi dans la création? Que fa foudre ne m'a-t-elle enfoncé dans les

profondeurs de la terre ? Mais il veut me réferver à des châtimens fans fin. Me voilà dans cette attente détefté fur toute la terre, en horreur à toute la nature —— en horreur à moi-même ! —— Ah ! déja je les fens, ces compagnes odieufes du crime qui ne me quitteront plus ; l'anxiété, le défefpoir, les remords, qui —— me tenant éloigné de Dieu, des hommes, me feront éprouver fans ceffe, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui je les fens. Maudit fois-tu, bras trop obéiffant, qui as foulevé la maffuë pour le meurtre ; puiffes-tu fécher fur mon malheureux corps, comme une branche féche fur l'arbre ! Maudite foit l'heure, où un fonge forti de l'enfer m'a déçu ! Que les campagnes mugiffent toutes les fois que le foleil renaiffant te ramenera ! —— O nature ! que ne montres-tu par des fignes hideux ton horreur pour moi ? Tu es maudite toi-même par-tout où je porte mes pas. Et toi, monftre infernal, de qui vient le fonge qui m'a perdu, où es-tu, que je te maudiffe ? Es-tu retourné

aux enfers ! Ah puiſſes-tu y ſentir ſans fin ce que je ſens en cet inſtant ; je ne te puis rien ſouhaiter de pis. Spectacle affreux! je vois --- des tourbillons de flammes s'élever de l'enfer! Comme les démons jettent leurs regards ſur moi d'un air ſatisfait. Ah triomphez, eſprits de ténébres ; ſoyez contens ; on ne peut pas être plus malheureux, que je le ſuis. --- Ou, ſi vous pouvez encore ſentir la pitié, que mon état vous l'inſpire. Nul de vous ne ſouffre au fond des enfers ce que je ſouffre. Après ces mots, Caïn s'étoit traîné vers une ſouche couchée à terre ; il s'y aſſit ſans force & ſans voix. Il rêvoit profondément, lorſque tout à coup il s'écrie en friſſonnant : Quel bruit entends-je près de moi? --- C'eſt la voix d'Abel maſſacré ; ah! j'entens ſes cris plaintifs ; voilà ſon ſang qui ruiſſelle! O mon frere! mon frere, par pitié pour mes tourmens inexprimables, ceſſe de me perſécuter. Et il continua de reſter aſſis en pouſſant de profonds ſoupirs, ſans force & ſans parole.

Cependant le pere des humains accom-

pagné de son épouse, sortit de sa cabane. Avec quelle majesté le soleil du matin lance ses premiers rayons, dit Eve! Comme il dore & éclaire le léger brouillard qui couvre au loin les campagnes! Avançons dans cette belle contrée, & promenons-nous à la rosée, jusqu'à ce que l'heure du travail me rappelle dans la cabane, & toi dans les champs. O mon bien-aimé, que la terre est belle, toute maudite qu'elle est! Elle l'est autant comparée au Paradis, que nous avons perdu, hélas, par ma transgression, que tu l'étois dans tes jours pleins d'innocence, en comparaison des Anges, qui venoient nous rendre visite. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures se réjouissent, comme leurs chants se font entendre de chaque colline; comme chaque animal domestique s'égaye autour de la cabane, en saluant les rayons du matin, soit par des accens joyeux, ou par des bonds récréatifs.

Adam lui répondit: O Eve, la terre est belle: quoiqu'elle soit maudite, elle porte

pourtant les traces toujours visibles de la présence de Dieu & de ses bontés infinies, que ni notre chûte, ni notre ingratitude n'ont pu tarir, quelque indignes que nous fussions d'en éprouver encore les effets. Oui, sa miséricorde & son indulgence propice sont supérieures à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusques dans les prés fleuris, où le troupeau d'Abel foule la rosée, peut-être y trouverons nous ce cher fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur.

Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. J'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, & des figues choisies parmi mes plus exquises, dans ce panier que voici. J'irai, me suis-je dit, trouver Caïn mon premier-né, je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir, lorsqu'après son travail il ira se reposer à l'ombre de quelque arbre voisin. Car je me flatte, cher époux, que le Ciel bénira tous

les pas, toutes les démarches par où nous le pourrons guérir de cette noire idée à quoi il s'attache, qu'il n'eſt pas aimé de nous.

Que tes tendres ſoins ſont attentifs, chere Eve! dit Adam; je goûte comme je le dois tes ſages conſeils. Je le veux bien, allons trouver Caïn; qu'il ne diſe pas que nous ne chériſſons qu'Abel; peut-être la ſérénité de ce beau matin rendra ſon cœur plus ouvert aux impreſſions de la tendreſſe. Tout en diſant ces derniers mots ils doublerent le pas, & Eve tenant toujours le panier à ſon bras, ils s'avancerent tous deux vers la campagne en ſe donnant la main. Et ils rediſoient en marchant: Quel bonheur ce ſeroit, ſi dans ces inſtans favorables, où la nature riante ſemble réveiller les ſentimens, nous lui en trouvions de conformes à nos deſirs!

Ils ſortoient de derrière un bocage, Eve la première. Qui eſt étendu-là, dit-elle, en reculant pleine d'effroi? --- Adam --- qui vois-je étendu-là? --- Ce n'eſt pas quelqu'un qui ſe ſoit mis à ſon aiſe pour

reposer ; il a le visage renversé contre terre. --- Cette blonde chevelure est celle d'Abel. --- Adam ! ah pourquoi est - ce que je frissonne ? --- Abel, Abel ! réveille - toi, mon bien-aimé ; tourne vers moi ton visage gracieux, ce visage où est peinte la tendresse filiale : réveille - toi, cher fils, secoue ce sommeil qui me glace d'effroi. A ces mots, ils s'approcherent de plus près. Que vois-je ? s'écria Adam, & il recula en frissonnant ? du sang. --- Il coule du sang de son front --- sa tête en est inondée. --- O Abel ! ô mon cher fils ! s'écria Eve, en soulevant son bras roide, & elle tomba pâle & à demi - morte sur le cœur palpitant d'Adam. Ils étoient tous deux sans voix par l'effet du saisissement, lorsque Caïn, qui erroit désespéré dans le bocage, sans savoir où tendoient ses pas, les tourna par un triste hasard du côté du mort : & voyant autour du cadavre le pere immobile d'effroi, & la mere pâle & défigurée dans les bras de son époux : C'est moi qui l'ai tué, s'écria-t-il, tremblez, c'est moi. Maudite soit l'heure

où tu m'as engendré, pere des hommes. Et toi, femme, maudit ſoit l'inſtant où tu m'as mis au monde. C'eſt moi qui l'ai tué, répéta-t-il encore une fois, & il s'enfuit.

Ainſi qu'un couple d'amans, unis par le ſentiment de leurs perfections mutuelles, étant aſſis l'un près de l'autre, ſi dans le fort d'un orage ſurvenu tout à coup, la foudre étend juſqu'à eux ſa vapeur étouffante, ils reſtent appuyés l'un ſur l'autre, toujours aſſis & paroiſſant toujours vivre, mais n'étant plus qu'une cendre inanimée; de même nos premiers parens reſtoient aſſis, pâles, muets, & immobiles; on les eût cru morts, ſi ce n'eſt qu'ils trembloient de tous leurs membres. Adam ſortit le premier de cette funeſte léthargie. Où ſuis-je? dit-il d'une voix entrecoupée; quel friſſon me glace juſqu'aux viſcéres? Mon Dieu, mon Dieu! en quel état le voilà étendu! Ah malheureux, ah déplorable pere que je ſuis! Quelle horrible épouvante a frappé mon ame? Elle met le comble à mon infortune. C'eſt ſon frere qui l'a tué, il l'a

dit en nous maudiſſant, & s'eſt enfui. Que n'achevez-vous, ô affreuſes images, de m'accabler? Celui qui vient de me maudire eſt mon fils; celui qui nage ici dans ſon ſang eſt auſſi mon fils. Miſérable que je ſuis! que de maux, que de tourmens j'ai attirés ſur moi & ſur les miens! O Abel, Abel. --- Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour ſentir toute l'étendue de tes malheurs? Es-tu morte dans mes bras? C'eſt moi ſeul qui reſte en proie à la déſolation. Cependant, ô mon Dieu, je loue & bénis tes décrets. Mais voici le froid de la mort qui gagne le long de mes veines, juſqu'a mon cœur palpitant. Mes yeux s'éteignent, tu différes, ô mort, de me frapper de ce que tu as de plus horrible! Qu'attends-tu? --- O Abel, --- le meilleur des fils! puis laiſſant retomber ſes regards ſur le cadavre, il pleura; une ſueur mortelle couloit avec ſes larmes. Tu te réveilles enfin, chere Eve, continua-t-il. Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre! Tes yeux ſe rouvrent, ils ſe tournent vers

moi. Quel regard au milieu de tes larmes, ô compagne précieuſe dans ma miſère!

Adam, reprit Eve, d'une voix mourante … le meurtrier ſe ſeroit-il éloigné? Je n'entends plus retentir ſes malédictions à mes oreilles. Il nous a maudits; ah maudis-moi encore, Fratricide féroce; mais ne maudis que moi. Malheureuſe que je ſuis, j'ai péché la première! --- O Abel, fils ſi tendrement aimé! A ces mots elle ſe laiſſa tomber des bras d'Adam ſur le mort: Mon fils, mon cher fils, crioit-elle en adreſſant la parole au cadavre refroidi. O Dieu! ſes yeux immobiles ne ſe tournent plus vers moi. Mon fils, mon fils, réveille-toi; hélas! je l'appelle en vain. Il eſt mort. Voilà la mort, cette mort qui nous a été annoncée, lorſque nous fûmes maudits après le péché. Mais ô remords cuiſans, ô tourmens inexprimables! c'eſt moi qui ai péché la première. O toi, mon époux, époux précieux, chacune de tes larmes eſt pour moi un reproche terrible; ce fut moi qui te ſéduiſis, qui te fis pécher; demande-

moi le ſang de ton fils, ô pere éploré! Malheureux enfans, redemandez-moi votre frere. Et toi, Parricide, qui nous l'as ravi, maudis-moi; mais épargne ton pere, c'eſt moi qui ai péché la première. O mon fils! mon fils! ton ſang s'éléve contre moi; il m'accuſe, mere infortunée que je ſuis! Elle ſe lamentoit ainſi, & arroſoit le cadavre d'un torrent de larmes.

Adam regardant ſon épouſe avec des yeux remplis de douleur: Chere Eve, dit-il, tu fais ſouffrir à mon cœur des peines inexprimables; ceſſe, je t'en conjure, par nos malheurs, par cet amour ſi tendre que j'ai pour toi, ceſſe de me déchirer par les reproches que tu te fais à toi-méme; ils me tourmentent, ils m'accablent. Nous avons péché l'un & l'autre, il eſt vrai; les ſuites améres de notre prévarication ne nous en font que trop ſouvenir: cependant ce Dieu que nous avons offenſé, ce Dieu qui nous châtie, jette encore ſes regards d'en-haut ſur nos tribulations. Oui mon Dieu, tu nous permets ſur cette terre maudite de

t'implorer dans nos défaftres ; Tu n'as pas entiérement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve: la mort n'attentera pas à nos ames, elle n'a de pouvoir que fur leurs dépouilles ; l'ame furvivra au corps, & fi elle a été vertueufe, des rècompenfes éternelles l'attendent. --- C'eft fans doute une confolation, une très grande confolation. Mais hélas! maffacré par fon frere ; ah Dieu! c'eft fon frere qui l'a maffacré.

Oui, cher fils, s'écria Eve ; & fes larmes recommencérent ; la mort t'a ouvert une iffué pour fortir de cette vie de tribulation ; ne devrions-nous pas fouhaiter de te fuivre? Hélas! nous reftons en proie aux peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue, cette dépouille fanglante! Ces ris que faifoit éclorre la tendreffe filiale ont abandonné fes jouës à préfent flétries, livides, & fouillées de fon propre fang ; fa bouche ne nous entretiendra plus des difcours des Anges ; fon œil terni ne verfera plus ces larmes de joie, qu'il répandoit lorfque je lui laiffois voir les marques de cet amour inexprimable

que m'inſpiroit ſa vertu. Ah dans quel abîme de maux ſommes-nous tombés! O péché, péché, que tu es affreux à contempler! ſous quelles formes hideuſes tu nous apparois! Cher Abel, moi ta mere, ta malheureuſe mere --- je la ſuis auſſi de ton aſſaſſin, Abel, mon bien-aimé! Et la parole lui manquant, elle reſta étendue, ſans mouvement, ſur le cadavre glacé du mort. Elle y demeuroit ſans donner aucune marque de ſentiment, lorſqu'Adam interrompit ce ſilence, en s'écriant: Comme me voilà abandonné! Comme me voilà abandonné! Comme tout eſt déſert & lugubre autour de moi! Toute la nature me ſemble avoir changé de face; je ne vois plus dans ce qui m'environne qu'une conſternation générale. Il eſt mort, hélas! celui qui rempliſſoit ma vie de conſolation, de doux plaiſirs, d'eſpérances heureuſes. Il n'eſt plus, le ſoutien ſur lequel ſe fondoit tout mon eſpoir, il n'eſt plus. O toi, cher Abel, eſt-il donc vrai, que tu ſois mort? Eſt-il bien vrai, que ce ſoit Caïn -- ce monſtre fugitif, l'horreur

de la nature, qui --- Grand Dieu qui vois notre défolation extrême, pardonne fi nous nous lamentons, fi nous nous traînons dans la pouffière, comme le vermiffeau, (& que fommes-nous autre chofe devant toi ?) fi nous nous traînons dans la pouffière comme le vermiffeau, à qui le paffant a écrafé la moitié du corps contre une pierre !

Ces mots finis, il demeura pâle & muet, comme une ftatue, qui repréfente la défolation fur un tombeau couvert de mouffe & entouré de cyprès. Il tourna la tête vers l'endroit fatal; un filence effroyable, inquiet, régnoit à l'entour; puis il fe traîna vers Eve, & retira fa main défaillante du cadavre, en la ferrant ardemment contre fon fein. Eve, ma chere compagne, dit-il, en fe baiffant vers elle, réveille-toi, chere époufe, réveille-toi. Tourne ton vifage fur moi, retire-le de ce cadavre, que tu as affez arrofé de larmes; ne fuccombe pas fous le poids de ta peine. Ta douleur étouffe-t-elle toute tendreffe, tout fouvenir pour moi, pour ton époux? Ah !

leve ton visage sur moi, chere épouse. Il est juste, que nous sentions les frayeurs inexprimables de la mort, les suites fatales de notre chûte: mais de nous traîner avec abbatement dans la poussière, c'est péché; il semble, que ce soit reprocher à la Justice éternelle de nous avoir trop punis. Laisse affoiblir, ô Eve, ce désespoir excessif auquel tu t'abandonnes, de crainte, que la Miséricorde divine ne nous juge indigne par notre révolte, de toute espéce de consolation. Eve aussi-tôt détournant son visage du cadavre, le tourna vers Adam; puis levant au ciel ses yeux humides de larmes: O Dieu, pardonne-moi, malheureuse que je suis; pardonne-moi, ô mon epoux, ô mon bien-aimé! Ma douleur est inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi, qui suis la cause du forfait, que nous déplorons, du fratricide, de ce sang versé. Adam, ah! laisse-moi pleurer sur ta main, sur ce cadavre; laisse-moi méler mes larmes à ce sang. --- Elle dit, & pressa son visage arrosé de larmes sur la main d'Adam.

Ils pleuroient & ſe lamentoient ainſi tous deux, appuyés l'un ſur l'autre, lorſqu'une figure éclatante traverſant la campagne, s'avança vers eux. Les fleurs odorantes qui naiſſoient à chaque pas, marquoient les traces légéres de ſes pieds; ſon front ſerein annonçoit la paix; l'amitié conſolante étoit exprimée par la douceur de ſes yeux, & par les traits rians de ſes jouës: un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine, qui environnent l'aſtre de la nuit, ſe jouoit ſur cette taille légére & déliée, en plis ondoyans. Ainſi avançoit la figure céleſte, ranimant à l'entour toute la verdure de la contrée. Eve, dit Adam, leve tes yeux noyés de larmes, étouffe tes ſoupirs, vois cette figure céleſte s'approcher, vois avec quel air d'affection & de bonté elle s'avance. Déja la conſolation porte ſon flambeau dans les ténébres de ma détreſſe. Ne pleure pas, Eve; leve-toi, allons au-devant du céleſte meſſager. Eve s'appuya ſur ſon époux, & l'Ange ſe trouva devant eux.

Il fixa quelque temps le premier mort;

mais bientôt il ramena ſes regards d'un air affectueux ſur Adam & ſur Eve. L'éclat qui l'environnoit illumina les deux époux. Puis il leur dit avec une voix douce & harmonieuſe : Soyez bénis, ô vous, qui pleurez ici, près de la dépouille de votre fils; ſoyez bénis : Le Tout-puiſſant a daigné me permettre de vous viſiter dans votre déſaſtre. Parmi les Anges qui environnent les mortels ſur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi; toujours j'étois à ſes côtés, quand les ordres du Très-haut ne m'obligoient pas de m'en éloigner. Lorſque ſa belle ame portant juſqu'à l'enthouſiaſme ſon goût vif pour la vertu, s'épanchoit en larmes de joie, ou en cantiques, que les Anges de la contrée répétoient dans leurs concerts; c'étoit moi qui lui inſpirois des penſées d'Anges, au moins celles dont peut être eſt ſuſceptible une ame enſevelie dans la pouſſière. Ne vous déſolez pas, comme s'il n'exiſtoit plus du tout : puiſque ſon ame, qui eſt immortelle, ſurvit, vous ne devez pas être inconſola-

bles. La mort n'a fait que la dégager des liens accablans du corps : elle va jouïr sans obstacle & sans interruption, de tout ce que peut desirer un être vertueux, sage, curieux des grandes vérités. Son bonheur est au-delà de tout ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore que par l'entremise des sens. Il est avec les Anges près du thrône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés : mais que votre douleur ne soit point inconsolable. Vous ne serez séparés de lui que peu de tems ; bien-tôt la mort viendra vous enlever aussi. Elle se présentera, il est vrai, à chacun de vous, sous diverses formes : mais vous la recevrez tous, ainsi que doivent faire des ames religieuses, comme un ami long-tems attendu. Pour toi, Adam, voici ce que l'Eternel t'ordonne ; „ rends ce corps corruptible à son „ origine, creuse une fosse, & couvre-le „ de terre. „ Tels furent les discours de l'Ange ; il les envisagea avec affection, & son regard arracha de leurs ames l'excès de la désolation. C'est ainsi que l'onde pure

d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué ; lorſqu'après avoir long-temps foulé les ſables brûlans des déſerts, il eſt prêt à tomber en défaillance par l'ardeur de ſa ſoif : mais dès qu'il a puiſé dans la ſource criſtalline qui coule avec un doux murmure ; il ſe repoſe plein de ſatisfaction ſur les bords, & ſent ſes forces renaître. Puis ſuivant ſon cours gaſouillant qui le conduit dans une contrée agréable, où la nature ſourit avec toutes ſes graces, il arrive enfin à la maiſon du pere de famille, qui le reçoit ſous un ombrage frais, & l'accueille avec largeſſe & bonté.

L'ame réconfortée par des ſentimens nobles & élevés, Adam jetta ſes regards ſur l'éclat éblouiſſant de l'Ange. Nous te béniſſons, céleſte ami, lui crioit-il, tandis qu'il s'éloignoit : ô Dieu que tu es propice & bienfaiſant ! Tu jettes les yeux ſur nous dans nos maux, & tu ordonnes aux Anges de nous conſoler. Quoi, ramperons-nous dans l'abbattement & le déſeſpoir, comme des réprouvés, lorſque ta préſence nous

environne de toutes parts, lorſque tu nous regardes gracieuſement du haut de ton thrône, lorſque les Anges de la contrée recueillent nos moindres ſoupirs? Notre ame ſe livrera-t-elle à la douleur, ſans vouloir recevoir de conſolation? Immortelle comme elle eſt, & marchant au-devant d'une béatitude infinie, lui ſied-il de s'affliger de ce que ſon court pélerinage eſt ſemé d'incommodités? Nous devons, il eſt vrai, des larmes à notre bienheureux fils, nous ſommes privés de ſes embraſſemens dans cette vie; mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu, quelle joie mon ame éprouveroit, ſi tu ne le banniſſois pas entiérement de devant ta face! Il eſt le premier ſorti de mes reins, il eſt le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chere Eve, crois que ſi nous implorons Dieu pour lui ſans nous rebuter, ce Dieu eſt aſſez bon pour exercer ſur lui ſa miſéricorde? Si nous en doutions, nous ſerions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grace à nous autres pécheurs; indignes des pro-

messes ineffables qu'il nous a faites, lorsque prosternés dans le plus humble abbaissement, nous attendions, non pas des promesses pour l'avenir, mais pour l'instant même un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, ne différons pas, d'obéir aux ordres du Très-haut; je vais porter ce cadavre à notre cabane; & rendre à la terre la poussière du bienheureux. Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame se sent un peu soulagée de son abbattement, continue de me soutenir par tes consolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma foiblesse s'attâche à toi comme le lierre à la tige des arbres. Adam prit le cadavre sur ses épaules, pleurant sous ce triste fardeau, & Eve sanglottoit à son côté; ce fut ainsi qu'ils arriverent à la cabane.

LA MORT D'ABEL.

CHANT CINQUIEME.

Après un ſommeil troublé par de noires viſions, Thirza rouvroit ſes yeux à la lumière du jour, elle quitta précipitamment ſon lit couvert de peaux de bêtes. Ainſi ſe leve un voyageur à demi éveillé, qui excedé de fatigue, s'étoit couché ſous le cintre d'un roc caverneux, lorſque ſon Ange bienfaiſant lui a repréſenté en ſonge que le roc fondoit ſur ſa tête; il ſe retire en tremblant, & entend avec effroi, l'inſtant d'après, le roc s'écrouler en éclats. Il y a laiſſé, en ſe ſauvant, le compagnon de ſon triſte voyage; & il ne ſait pas encore que le malheureux eſt accablé ſous les ruines. Quels fantômes terribles ont, dit-elle, paſſé devant moi en

fonge ? Quels fpectres lugubres ! je ne fais rien qui leur reffemble dans la nature. Graces te foient rendues, aimable clarté du jour, tu les as diffipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés qui faites mes foins les plus agréables, vos parfums divers, exprimés par la douce chaleur du matin, vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous, ô joyeux habitans de l'air, vos tendres accens vont rétablir la férénité dans mon ame. Ma voix va fe mêler à vos ramages ; mes louanges & mes actions de graces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. „ Créateur tout-„ puiffant, Sauveur propice, mon ame „ confondue par tes bontés, n'exprime „ qu'imparfaitement l'immenfité de tes bien-„ faits, & la grandeur de ma reconnoiffance. „ Ta providence veille fans ceffe, tandis „ que les voiles de la nuit & les pavots „ du fommeil font appefantis fur nos yeux. „ Ah que mes louanges & mes actions de „ graces fe mêlent avec celles de toute la „ nature réparée ! „ A ces mots elle fortit

de la cabane, & s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies, les zéphirs du matin leur raviſſoient leurs premiers parfums. Mais, continua-t-elle, pourquoi donc cette ſombre triſteſſe qui, malgré moi, me pénétre juſqu'au fond de l'ame? Je friſſonne intérieurement. Qui peut me cauſer un ſerrement de cœur ſi extraordinaire? Il me ſemble voir des nuages obſcurs qui s'avancent ſur l'horiſon en maſſes énormes, ſemblables à des montagnes; à leur aſpect toute la nature ſe taît, & les campagnes contriſtées frémiſſent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel? Chere moitié de mon ame, je cours me jetter dans tes bras, pourſuivie par de noirs ſoucis, comme on court à travers un bois epais & ſolitaire, pour regagner la plaine lorſqu'on eſt accéléré par la peur.

Et tout en diſant ces mots, elle doubloit le pas, lorſque Mehala ſortant de ſa cabane, alla à ſa rencontre. Je te ſalue, ô ma chere ſœur, lui cria-t-elle, où vas-tu avec tant de hâte? Pourquoi ces che-

veux épars, où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur, aucun ornement?

Je cours, dit Thirza, me jetter dans les bras de mon bien-aimé; des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon ſommeil, & encore à préſent elles me pénétrent juſqu'au fond de l'ame; la ſérénité du matin ne les a pas diſſipées: mais ce que n'a pu faire une belle aurore printanière, ce que n'a pu faire l'aſpect riant de la nature dans ſon plus grand éclat, la préſence de mon bien-aimé le faira; je cours me jetter dans ſes bras.

A ces mots, l'épouſe de Caïn dit en ſoupirant: hélas! je n'ai pas cette douceur: je ne puis tirer de conſolation que de mon pere qui m'aime, de ma mere qui me chérit auſſi, de toi, Thirza, & de ton époux. Oui, c'eſt près de vous que je dépoſe les ſoucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule ſur ma tête. La belle nature ne lui inſpire que de la mélancolie; il regrette les travaux qu'il lui faut ſupporter pour rendre ſes champs fructueux: mais ce

qui me fait le plus gémir, c'eſt ſa haine invétérée pour ſon frere!

Mehala ſe mit à pleurer, & ſa ſœur pleurant auſſi, l'embraſſa tendrement & lui dit: Que de larmes amères cette idée fait verſer à mon époux & à moi, pendant les intervalles d'inſomnies que nos chagrins nous occaſionnent! Notre reſſource eſt de lever nos mains au Ciel, & d'implorer le Tout-puiſſant; ah, puiſſe un rayon de ſa bonté, diſſiper les ſombres nuages de ce cœur où croît une odieuſe ivraye, qui étouffe tout principe de vertu! Alors le doux repos refleurira autour de nos cabanes, & le chagrin ne ternira plus le front de notre pere, ni celui de notre tendre mere, que la dureté de leur fils aîné accablé de douleur.

Mehala reprit en pleurant: „Ah c'eſt-„ là auſſi le ſujet de mes prières. Hélas! „ combien de fois m'arrive-t-il de paſſer „ plus de la moitié des nuits à pleurer avec „ ſanglots pour mon époux, & à prier le „ Seigneur à voix baſſe, de lui amollir le „ cœur! Mais s'il arrive que ma prière &

„ mes ſanglots s'exhalent aſſez haut pour le
„ réveiller à mon côté, alors ſa voix fou-
„ droyante me glace d'épouvante, il me
„ reproche que je trouble ſon repos, l'uni-
„ que bonheur que Dieu irrité lui laiſſe
„ goûter ſur cette terre maudite. Hélas,
„ Thirza ! voilà ce que je demande ſans
„ ceſſe au Ciel, occupée dans la cabane
„ aux affaires domeſtiques ; mes jeunes en-
„ fans pleurent autour de moi, en voyant
„ couler mes larmes, & me demandent
„ dans leur langage enfantin, qu'ils accom-
„ pagnent d'innocentes careſſes, pourquoi
„ je pleure. Hélas ! Thirza ! je dépéris
„ par la douleur, comme une fleur à la-
„ quelle des arbres trop preſſés interceptent
„ la roſée rafraichiſſante & les rayons échauf-
„ fans du ſoleil. Aujourd'hui encore, lorſ-
„ qu'il eſt ſorti de la cabane avant l'aurore ;
„ ah, qu'il étoit terrible ! Jamais la mé-
„ lancolie n'avoit été ſi fortement empreinte
„ ſur ſon front ; la fureur étinceloit dans
„ ſes yeux, ſous l'abri de ſes ſourcils épais.
„ En paſſant le ſeuil de la porte je l'en-

„ tendois, & j'en friſſonnois d'horreur; je „ l'entendois s'exhaler en imprécations, & „ maudire l'heure de ſa naiſſance; c'eſt ainſi „ qu'il ſaluoit l'aube matinale. Il eſt vrai, „ Thirza, comme tu en as été témoin plu- „ ſieurs fois, que ſes principes de vertu, „ redevenant les plus forts, étouffent ces „ idées ténébreuſes, & rendent le calme à „ ſon ame. Alors il nous demande pardon „ de nous avoir offenſées : mais hélas! bien- „ tôt cette foible lueur ſe diſſipe, ainſi „ que dans les jours ſombres de l'hyver, le „ ſoleil perce avec peine l'épaiſſeur des „ nuages, qui bientôt ſe rejoignent & le „ cachent à nos yeux. Eſpérons pourtant „ qu'à la fin la ſérénité du printemps les „ écartera entiérement; ne ceſſons jamais „ de le demander à Dieu. Pour moi je „ nourris toujours cette eſpérance au fond „ de mon cœur. „

Tandis que Mehala parloit, Thirza écoutoit, en pâliſſant, du côté du bocage. Quels accens lugubres entends-je venir du côté des arbres, dit-elle toute friſſonante? —

Jamais douleur ne s'eſt exprimée par des plaintes ſi vives : ma ſœur, c'eſt du côté de ces arbres. ——— Méhala hélas! cette ſcène déſolante ſemble s'approcher d'ici. —— O Dieu! —— à ces mots Thirza tomba défaillante dans les bras de ſa ſœur.

Adam d'un pas chancelant ſortoit de derrière les arbres; il portoit ſur ſes épaules le triſte fardeau, le corps de ſon fils; Eve, la tête penchée, marchoit à côté de lui; tantôt elle tournoit ſon viſage, flétri par la douleur, du côté du cadavre ſanglant; tantôt elle l'enveloppoit dans ſa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit reſtée immobile dans le bras de ſa ſœur; Mehala s'évanouït auſſi ſous le fardeau qu'elle ſoutenoit; ſes jambes chancellantes manquant ſous elle, ſa foibleſſe, jointe à ſa charge, la renverſa par terre. Ainſi, quand trois aimables compagnes, unies par une tendre affection, ſont allées enſemble pendant une belle ſoirée de l'été viſiter les campagnes dorées d'épis vers le temps de la moiſſon;

ſi la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup imprévu les renverſe : mais ſi revennes peu-à-peu de leur frayeur, deux d'entr'elles voyent à leur côté la troiſiéme en cendre, elles retombent frappées d'un nouveau ſaiſiſſement, plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut auſſi la ſituation des deux filles d'Adam, lorſqu'en ſe réveillant elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre ſur l'herbe, & retenoit dans ſes bras ſon épouſe toujours prête à retomber à terre. Où ſuis-je? s'écria Thirza, ô Dieu! où ſuis-je? -- Comme le voilà étendu. --- Abel, ah pourquoi faut-il que je me ſois éveillée? --- Lumière odieuſe! --- ah! malheureuſe que je ſuis! --- malheureuſe! --- le voilà étendu mort! ô ſpectacle horrible! je ſuis frappée comme d'un coup de tonnerre! --- lumière odieuſe! pourquoi faut-il que tu me ſois rendue?

Thirza, s'écria Mehala d'une voix tremblante! --- ah, ne te laiſſe pas accabler de l'idée funeſte qui me terraſſe moi-même! ---

Ah, Thirza! tu retombes encore! --- réveille-toi, Thirza, approchons nous; nous ne fommes pas encore certaines de notre malheur: il n'eft pas mort .-- approchons-nous; ta voix, tes embraffemens le réveilleront.

Après ces mots, les deux fœurs s'étant appuyées l'une fur l'autre pour fe relever, fe traînerent tremblantes & fans force jusques vers le cadavre. „ O mon pere, ô ma „ mere! comme ils fondent en larmes! --- „ Quels friffons me faififfent! --- s'écria „ Thirza, en fe trouvant près du cadavre. -- „ Abel! --- Abel --- mon bien-aimé! cher „ époux, mon bonheur, ma vie, mon tout! „ réveille-toi --- Ah malheur extrême! tu „ ne te réveilles pas. Abel --- entends mes „ cris plaintifs, entends les cris de ton „ époufe. „ Puis elle fe précipita fur le cadavre, & voulut l'embraffer; mais elle recula épouvantée, en pouffant un cri aigu, après avoir vu fa bleffure, & le fang qui lui couvroit le front. Elle étoit à terre, fans voix, fans mouvement, fans apparence

de vie, pâle & froide comme un marbre inanimé. Le défefpoir étoit peint dans fes yeux ouverts & fixes. Mehala pleuroit à côté d'elle, & les mains jointes, elle levoit vers le Ciel fes yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam fentit fa douleur augmentée par celle de fes filles, & effaya de les confoler. O mes bien-aimées, ô Mehala, ô Thirza, leur dit-il, que ne puis-je appaifer vos maux! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes confolations. Pendant que nous pleurions nous-mêmes, défefpérés auprès de ce cadavre, Eve & moi, un Ange revêtu d'une beauté célefte, eft venu à nous, ayant commiffion d'en-haut pour nous confoler. Pleurez, nous a-t-il dit, mais ne foyez pas inconfolables. Vous ne devez pas le regarder, comme n'exiftant plus du tout: remettez à la terre cette pouffière qui a fervi d'enveloppe à fon ame. Quant à l'ame même, la voilà dégagée des liens du corps; il eft heureux, plus heureux que ne peut le concevoir une ame encore environnée de fon limon ter-

reſtre; vous ne ſerez ſéparés de lui que pour un court eſpace de temps, après lequel lui étant réunis, vous goûterez avec lui des torrens de délices, dont les ſens charnels & groſſiers ne ſauroient vous donner une idée. Ah! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconſolables.

Tandis que Thirza reſtoit toujours ſans mouvement & ſans voix, l'épouſe de Caïn, joignant ſes mains au-deſſus de la tête, exprimoit ſa douleur en ces termes: O mon pere! eſt-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs: Quelle vue affreuſe que ce cadavre triſtement étendu! O toi, notre conſolation, notre joie, ô Abel! tu nous es donc ravi pour toujours; & notre occupation la plus douce ſera, de pleurer ſur toi juſqu'à l'heure de notre mort. Oui te voilà en poſſeſſion de cette béatitude, dont l'attente t'a fait verſer tant de ſaintes larmes, & après laquelle je ſoupire à préſent plus que jamais. Voilà que nous gémiſſons de ta perte, dans ce triſte exil où nous vivons!

Tu nous as été enlevé ; & notre plus douce occupation ſera de pleurer ſur toi, juſqu'à l'heure deſirée de notre mort. Caïn, Caïn, où étois-tu lorſque ton frere eſt mort ? Ah ! ſi tu l'avois du moins embraſſé auparavant avec une tendreſſe fraternelle, ſi tu avois alors imploré le ſecours de ſes ſaintes prières, avec quelle affection il t'auroit encore ſerré dans ſes bras défaillans, & béni de ſes levres mourantes ! Quelle douce conſolation, quel heureux ſoulagement c'eût été pour toi à l'avenir ! Mais — ô ma mere — quelle nouvelle douleur te rend défaillante ? —— Tu te tais ! —— tu parois friſſonner d'horreur ! —— mon pere, quelle conſternation ſe répand ſur ton viſage ? Funeſte préſſentiment ! Où eſt-il, le ſavez-vous, ô mon pere, le ſavez-vous, ma mere ? Où eſt Caïn ? Où eſt mon époux ?

Eve abbatue s'écria : Qui ſait juſqu'où le pourſuit la vengeance divine ? Ah Dieu ! le malheureux ! C'eſt --- mais que vais-je dire ? je tremble de parler --- malheureuſe mere que je ſuis ! affreuſe & déteſtable idée, ne

tourmente que moi, déchire mon fein comme le feu d'enfer ! Ah mere infortunée, pourquoi --- Mehala faifie, s'écria : Laiffe éclater, ô ma mere, laiffe éclater fur moi le fatal orage, auffi-bien mes foupçons m'arrachent déja les entrailles. O mon pere, ô ma mere, ne m'épargnez plus. Caïn auroit-il ? --- ah parlez, je vous en conjure ! --- Il l'a tué, Mehala, Thirza, il l'a tué, s'écria Eve ; & auffi-tôt l'excès de fa douleur lui ôta l'ufage de la parole.

L'époufe de Caïn étoit frappée d'une terreur muette, fes yeux immobiles ne verfoient point de larmes, une fueur froide couloit de fon front, fes levres décolorées trembloient, puis elle s'écria : Il a tué Abel ! Caïn, mon époux a tué fon frere ! O crime horrible. -- Où es-tu, Fratricide ? où -- où ton forfait te pourfuit-il ? -- Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frere ? N'exiftes-tu plus, malheureux ? Ou fi tu exiftes, où es-tu à préfent ? Quelles contrées le défefpoir te fait-il parcourir ? Ainfi fe lamentoit Mehala en s'arrachant les cheveux.

Barbare Fratricide! s'écria Thirza, ah -- comment a-t-il pu maſſacrer ce bon, ce vertueux frere, qui ſans doute, ſous le coup mortel, l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour? Ah Caïn! maudit -- maudit ſoit -- O ma ſœur, ô Thirza! ne le maudis pas, s'écria Mehala, ne le maudis pas: c'eſt ton frere, c'eſt mon époux; implorons bien plutôt la miſéricorde de Dieu ſur lui. Je ſuis ſûre qu'en tombant enſanglantée, la ſainte victime de ſa fureur a jetté des regards de compaſſion ſur lui; qu'il l'a béni, & qu'à préſent proſterné devant le thrône de l'Eternel, il demande grace pour lui. Ne le maudis pas, Thirza, ne maudis pas ton frere; que nos prières s'élevent de la pouſſière, & ſe joignent à celles du bien-heureux.

Où m'emporte l'excès de mes maux, repartit Thirza? Je ne l'ai pas maudit, Mehala, je ne l'ai pas maudit: le malheureux! -- A ces mots elle tomba ſur le cadavre; elle baiſa ſes jouës inondées de ſang, froides & livides; elle demeura long-temps enſevelie

dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée: Ah! que n'ai-je pu, lorſque tu tombois, baiſer encore tes levres pâles, entendre encore de ta bouche les expreſſions de ton amour? Ton œil mourant ſe ſeroit encore tourné vers moi, peut-être -- (& plut à Dieu que cela me fut arrivé?) peut-être aurois-je expiré en t'embraſſant pour la dernière fois. Que ne puis-je encore à préſent te ſuivre; que mon corps n'eſt il étendu ſans vie à côté du tien! Mais je te ſurvis, hélas! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux, qui me fûtes ſi agréables, vous m'inſpirerez déſormais la terreur; je croirai vous entendre me redemander celui qui, ſous vos cintres ombrageux, m'embraſſoit avec de ſi vifs transports? Les fontaines murmurantes me paroîtront gémir de ſa perte. Pauvre délaiſſée, je ne vais plus faire que pleurer mon déſaſtre, ſoit à l'ombre des bocages, ou ſur le bord des ruiſſeaux. Il m'échappe, hélas! je l'ai perdu pour jamais. Ah Dieu -- je verrai toujours ces yeux éteints, immo-

biles, cette pâleur mortelle, ces jouës livides, ce ſang qui teint ſon front. Ah, coulez mes larmes, coulez ſans meſure ſur ce corps flétri! Hélas! c'étoit par ſa beauté le plus digne logement d'une ſi belle ame. Il m'honoroit trop, en deſcendant juſqu'à m'embraſſer. Comme la vertu y brilloit par des traits viſibles, qui la rendoient aimable! Comme elle ſourioit ſur ſes jouës & ſur ſes levres! Maintenant elle s'eſt échappée de ce corps, trop pure, trop ſainte, pour commercer avec les mortels, & ſingulièrement avec moi. Ah, coulez mes larmes, coulez ſans méſure ſur cette enveloppe flétrie, juſqu'à ce que mon ame, empreſſée de le rejoindre, laiſſe ſa pouſſière auprès de la ſienne.

C'étoit ainſi que Thirza ſe lamentoit, arroſant le cadavre de ſes larmes. Eve ſentit ſa douleur augmenter par celle de ſes filles. O mes enfans! s'écria-t-elle, je ne ſuis pas moins ſenſible à votre affliction qu'à la mienne propre: vos lamentations me déchirent l'ame. Vos plaintes ſont pour moi

des reproches rongeurs. -- Elles me rappellent, que c'est moi, qui ai introduit le péché, la malédiction & la mort dans le monde. Ah, pardonnez-moi, mes enfans, pardonnez à votre malheureuse mere, qui vous a enfantés avec douleur. Ses filles attendries, lui embrassant les génoux, lui dirent affectueusement : O Eve notre mere, par cette douleur même, que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine & la nôtre, cesse d'aggraver nos tourmens par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos larmes & nos soupirs. Ah! si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperoit de notre sein & de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, à la voix de la nature? Ce sont là les sources d'où partent nos pleurs. Elles tenoient encore embrassés les genoux de leur mere, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsqu'Adam prit la parole en ces termes: O mes bien-aimées, ne diffé-

rons pas plus long temps d'accomplir les ordres de l'Eternel ; rendons à la terre d'où elle provenoit cette enveloppe matérielle, l'objet de nos larmes & de nos lamentations. Le temps qui guérit tout, & la raiſon victorieuſe adouciront notre douleur ; elle ſera comme les deſirs d'une épouſe après le jour qui doit la conduire dans les bras de ſon bien-aimé. Rends-le donc à la terre, reprit Thirza, & elle tourna en pleurant ſes regards ſur ſon pere. Mais permets-moi, ô mon pere, ajouta-t-elle, de pleurer encore ſur lui, & tu le rendras enſuite à la terre. Ces mots dits, elle ſe jetta les bras ouverts ſur le cadavre.

Cependant Adam creuſoit une foſſe dans la terre, & Eve & Mehala ſe tenoient éloignées à quelque diſtance. Sur ces entrefaites arriverent les jeunes enfans de Caïn, qui s'acheminoient vers la triſte ſcène, ſe tenant par la main. O mon cher Joſia, s'écria Eliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous ? Approchons-nous ; que vois-je ? c'eſt Abel —

comme le voilà étendu, comme il eſt pâle & défait, comme ſa chevelure eſt enſanglantée! C'eſt ainſi, c'eſt ainſi qu'eſt étendu un agneau, qu'on a égorgé pour le ſacrifice. Mon cher Eliel, reprit le petit Joſia, vois-tu comme Thirza pleure ſur lui, & comme il tient ſon œil immobile ſans tourner ſes regards ſur elle? Retirons-nous de-là, je friſſonne, cette vue m'épouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mere éplorée. A ces mots, les enfans s'étant approchés d'elle, ils lui prirent la main en la regardant triſtement. O ma mere, lui demanderent-ils, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi Abel eſt-il étendu là comme un agneau de ſacrifice? Là, Mehala embraſſa ſes enfans, & les regardant d'un air douloureux, elle leur dit. Mes chers enfans, la mort a tiré ſon ame de la pouſſière, & l'a portée dans le ſéjour qu'habitent les Anges, pour y jouir des felicités éternelles. Il ne ſe réveillera donc plus, reprit le jeune Eliel, pleurant avec ſanglots, il ne ſe réveillera plus, lui qui nous aimoit ſi tendrement, qui

nous tenant fur fes genoux, Jofia & moi, nous apprenoit de beaux cantiques, nous entretenoit de Dieu, des Anges, des merveilles de la nature; quoi il ne fe réveillera jamais! Ah que notre pere va pleurer, quand il fera venu des champs! Et les deux enfans confternés s'envelopperent dans les plis du vêtement de leur mere.

Adam avoit fini de creufer la foffe: „ Ré-„ veille-toi, dit-il à Thirza, réveille-toi „ ma bien-aimée: ne différons pas de ren-„ dre cette pouffière à la terre; le Seigneur „ l'a commandé, ma Thirza, & s'approchant „ d'elle il la prit par la main avec tendreffe. „ Elle avoit eu une extafe fur le cadavre, „ & fe réveillant de fa fainte vifion: Oui „ je l'ai vu, dit-elle, il s'avançoit vers moi „ dans un éclat célefte. Qu'il étoit éclatant „ de gloire! „ --- Ne pleure pas; je fuis heureux, bient-tôt tu viendras me trouver dans ce féjour de bonheur & de gloire, où il n'y aura plus de mort qui puiffe nous féparer. A ces mots il a difparu, en me jettant un fouris divin, & un éclat célefte a

marqué les traces de ſes pieds. Thirza dit, & une conſolation ſublime illumina ſon viſage. Enterre, ô mon pere, enterre, dit-elle, cette enveloppe de pouſſière. Puis elle ſe leva, & ſe mit à côté de ſa mere & de ſa ſœur ; & toutes trois ſe cacherent le viſage dans les ondes de leur chevelure éparſe, tandis qu'Adam, après avoir enveloppé de peaux le cadavre, le mit dans la foſſe, & le couvrit de terre. Maintenant, dit-il, chere épouſe, chers enfans, adorons le Très-haut, proſternés près de ce tombeau : & tous ſe proſternerent auprès du tombeau, Eliel & Joſia rangés aux deux côtés de leur mere ; alors le pere des humains prononça cette prière à haute voix, les bras en croix ſur la poitrine.

O toi, qui demeures au haut du Ciel, Dieu, Créateur, juſtice éternelle, bonté infinie, tu nous vois proſternés devant toi, auprès du tombeau du premier mort, tu vois des pécheurs t'implorer dans la pouſſière. Ah, fais que notre prière s'éleve vers toi, jette favorablement tes regards ſur

nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure de péché : nos iniquités ſont grandes, mais ta bonté infinie eſt encore plus grande. Pleins de ſouillures & d'impuretés, que ſommes-nous devant toi ? & cependant tu ne détournes pas ta face de deſſus nos têtes, & du haut de ton thrône tu regardes encore notre miſère d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer, tu ne nous a pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les Cieux. Ce n'eſt pas ſeulement l'agréable printemps qui te loue, ce n'eſt pas ſeulement la ſérénité du Ciel qui t'annonce, tu te manifeſtes auſſi par les éclats bruyans du tonnerre qu'enfante un ſombre nuage, par l'aquilon mugiſſant qui excite les tempêtes & les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, & de la joie riante du mortel heureux, & des triſtes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue, la fille du péché, l'affreuſe mort ; elle eſt venue dans nos cabanes ſous une forme hideuſe. Une funeſte prévarication, dont la terre auroit dû marquer le fatal in-

ſtant par des hurlemens funébres, par d'épouvantables orages, un noir forfait l'a conduite ici par la main; le premier ſortit de mes reins --- ah j'en fremis, il a livré ſon frere à la mort. Dieu miſéricordieux, ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, ſi j'oſe t'implorer pour lui. Dieu clément; daigne ne pas rejetter entiérement le coupable de devant toi: jette tes regards ſur lui, verſe ta terreur dans ſon ame, afin qu'il tremble de ſon crime, qu'il s'humilie devant toi ſur la terre, qu'il pleure, qu'il gémiſſe, & te demande ſans ceſſe pardon; & quand il t'aura long-temps imploré, ó mon Dieu! répands alors quelque conſolation ſur ſa miſère: exauce, je t'en conjure, la prière que j'oſe t'adreſſer. J'ai creuſé un tombeau, j'ai jetté de la terre mouillée de nos larmes ſur le corps corruptible du mort; écoute favorablement nos vœux; qu'ils montent du creux de ſa ſépulture juſqu'au pied de ton thrône ſublime. Exaucenous; nous te demandons grace pour notre premier-né, ne le laiſſe point périr dans ta

colère; ſoit que nous t'implorions au coucher du ſoleil ou à ſon lever, ſoit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre & nous être favorable. Nous ſommes encore trop heureux ſous la main même de ta juſtice vengereſſe. Louanges éternelles te ſoient rendues, tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a pris ſa première victime; nous la ſuivrons, cette victime, l'un après l'autre, dans la ſombre foſſe, nous la ſuivrons dans l'éternité. O toi! dont un ſigne créa le Ciel, dont la parole tira la terre du néant; ils paſſeront, ce ciel & cette terre: mais pour toi tu es éternel. Nous vivons dans la pouſſière, & notre pouſſière ſe diſſoudra: mais tu reſtes éternellement inaltérable; tu nous raſſembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir ſur ſes fautes; & le juſte qui s'afflige de ce que ſa vertu eſt encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de ſa conſcience eſt encore altérée de quelque taches qu'y imprime la foibleſſe humaine; tu

les tireras l'un & l'autre de la pouſſière, afin qu'ils ſe réjouiſſent éternellement, & qu'ils ſoient purs comme des Anges. Car --- ô promeſſe ineffable ! la race de la femme doit un jour briſer la tête du ſerpent. Que la terre bondiſſe, que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même, que les maux ſortis de ta main viendront tonner ſur nos têtes. L'homme eſt déchu, il eſt dégradé de ſa dignité première; mais trop heureux encore de ce que ſon Dieu ne l'a pas réjetté pour toujours, & que de ſon tribunal même il jette encore ſur nous des regards de bonté. Il eſt tombé, celui que Dieu avoit créé ſi heureux, & à l'inſtant de ſa chûte, confus & tremblant, il attendoit dans l'humiliation & la détreſſe, la malédiction divine & ſa damnation éternelle ; car que pouvoit attendre autre choſe d'un Dieu irrité, une créature ingrate & rebelle ? Mais, ô prodige de bonté inattendue ! la nature entière annonce de la part de Dieu avec ſolemnité, qu'un jour la tête du ſerpent ſera écraſée. Myſtere

ſublime, mais environné, il eſt vrai, d'une ſainte obſcurité, qu'un être créé ne ſauroit pénétrer: myſtère ineffable, mais conſolant, que le pécheur puiſſe, malgré ſes crimes, être réconcilié avec Dieu! --- Et nous nous déſolerions encore par des larmes profanes dans notre demeure terreſtre, de ce que le ſonge de cette vie eſt alternativement entrecoupé de plaiſirs & d'afflictions, juſqu'à ce que la mort, qui s'approche, dégage l'ame de ſon enveloppe ſouillée, & l'affranchiſſe des fers d'une juſte malédiction? A cet heureux inſtant, l'ame qui, malgré le limon qui l'entoure, a conſervé l'idée de ſa dignité originaire, qui a repondu fidélement aux ſaintes inſpirations de l'amour divin, ſort alors de ſa priſon, pure & heureuſe comme les Anges. Ah, je pénétre dans les ſecrets d'un heureux avenir! Je vois ceux, que la mort a transportés au ſéjour céleſte; je vois une race nombreuſe, pure comme les flammes, que les Anges allument ſur l'Autel, en face de l'Eternel. Ils ſont au milieu des Anges, ils chantent des hymnes ſans fin de-

vant le thrône éclatant du Tout-puiſſant. Ah, qu'eſt-ce que je ſuis? Comme mon ame s'éleve! Elle n'a jamais rien éprouvé de ſemblable. O bonté infinie, elle ne ſuffit pas à célébrer tes louanges! Elle nage dans de ſaints raviſſemens; & quand elle penſeroit avec autant de force que le premier des Anges, elle les exprimeroit imparfaitement, elle ne pourroit que les ſentir.

Adam ſe tut, & reſta long-tems dans un profond ſilence; toute ſa famille proſternée près de lui autour du tombeau, y étoit ſans mouvement & ſans voix. La nature entière, comme étonnée, obſervoit le même ſilence; & le ciel ſerein, au-deſſus de leurs têtes, n'avoit pas le plus léger nuage.

Le ſoir vint, l'air étoit frais & le tems calme. Caïn agité de frémiſſemens inquiets & de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus ſauvages. Accablé de fatigue, il s'aſſit du côté, où la lune montoit au-deſſus de l'horiſon, & fit ainſi entendre ſa voix effrayante à travers le ſilence de la nuit. „ Là bas (dit-il) de derrière cette

„ montagne, ſe leve la lune avec ſon éclat
„ blanchâtre, & nage dans l'atmoſphere ob-
„ ſcure; elle répand au loin ſa pâle lumière,
„ & une douce tranquillité; tout reſpire le
„ repos & la fraîcheur ſous cette belle voûte
„ parſemée d'étoiles. L'homme ſeul eſt agité;
„ des cris & des accens lugubres s'élevent
„ de ſes cabanes; c'eſt moi, ſcélérat! c'eſt
„ moi, qui ai porté la déſolation dans ces
„ cabanes! Ces cris, ces accens lugubres,
„ dont l'air retentit, m'accuſent; c'eſt mon
„ crime, qui les cauſe. Reculez-en d'hor-
„ reur, conſtellations qui m'entendez; &
„ toi, lune, pâlis & voile ton flambeau;
„ en ce jour, jour maudit, la terre que
„ tu éclaires a été abreuvée du premier
„ ſang humain; & c'eſt moi, malheureux!
„ c'eſt moi, qui l'ai abreuvée de ce ſang,
„ & du ſang de mon propre frere. Je ne
„ mérite plus, aſtres bénis! votre influence
„ favorable. Refuſez-la moi, j'y conſens,
„ refuſez-la aux champs, que je laboure,
„ à la contrée, que j'habite; j'ai maſſacré
„ mon frere; enveloppe-moi, ſombre ob-

„ ſcurité, cache-moi aux yeux de toute la
„ nature! Je veux ſous ton voile traîner
„ par-tout ma miſère avec moi. Je fuirai
„ dans des lieux déſerts & arides, dont au-
„ cun pied mortel n'aura foulé l'herbe flé-
„ trie; j'habiterai parmi des rochers, d'où
„ une eau infecte diſtillera en forme de
„ larmes, dans des repaires marécageux
„ d'horribles reptiles, où des buiſſons épais,
„ aſyles des oiſeaux de proie, me dérobe-
„ ront l'aſpect du ciel; là je paſſerai le jour
„ à me plaindre, à me lamenter, & à me
„ traîner ſur la terre. Et quand le ſom-
„ meil aura ramené le cortége des ſonges
„ les plus noirs, ils préſenteront tous à
„ mon imagination effrayée, un crâne briſé,
„ une chevelure enſanglantée. „

C'étoit ainſi que Caïn, ſaiſi d'horreur, exprimoit ſes remords au milieu des ténèbres de la nuit; il ſe tut enſuite, & reſta long-tems en ſilence, abandonné à ſon affliction. L'oiſeau nocturne, effrayé de ces lugubres accens, retenoit les ſiens. On n'entendoit dans la contrée qu'un murmure

ſourd ; Caïn promenoit ſes regards au loin, & reprit la parole en ces termes : O vous, collines élevées, & vous, ô bois ſacrés que je contemple, ſoyez ſenſibles à mes maux. Qu'ils ſont grands ! Ils le ſont plus que je ne ſaurois dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commiſération. Plaignez mon déſaſtre, ô belle nature ; hélas, vous n'avez plus pour moi d'attraits ! Plaignez moi, ô vous, créatures quelconques, qui reſſentez la préſence efficace d'un Dieu infiniment bon. Mais hélas ! ſes bontés n'ont plus rien qui me regarde, je ne puis plus éprouver que ſa juſtice. Dieu n'eſt plus pour moi qu'un Dieu vengeur. A ces mots ſa voix reſta encore ſuſpendue quelques inſtans ; puis il dit, en ſoupirant profondement : Du moins à préſent, voilà que je commence à pouvoir pleurer, je ne le pouvois pas auparavant ; voilà que mes larmes coulent en abondance ; ah précieuſes larmes, qui m'atteſtez à moi-même que mon malheur eſt adouci. D'abord le déſeſpoir s'étoit emparé de mon ame, à pré-

ſent c'eſt la douleur lugubre & plaintive. Ah! coulez mes larmes : reçois-les, ô terre, qui as reçu le ſang de mon frere. Je ſuis maudit ſur ta ſurface : mais --- reçois les pleurs que me fait verſer ma douleur amére, mais --- quelle penſée naît dans mon ame! --- elle redouble l'abondance de mes larmes. --- Oui je veux --- maintenant que la nuit m'enveloppe, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les bénir encore. --- Les bénir? --- les vents en courroux emporterout cette bénédiction, qui ne peut que faire horreur. Malheureux que je ſuis; je ne puis plus les bénir! J'irai toutefois, je les veux bénir, & pleurer. Après cela --- hélas! après cela, je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai, Mehala, je fuirai nos chers enfans. Alors n'en pouvant plus, il ſe tut, & s'avança vers les cabanes en arroſant de ſes larmes les routes déſertes qu'il parcouroit.

Il appercût de loin un cabinet de verdure, qu'Abel ſon frere avoit planté ſur le doux penchant d'une colline. Cette vue

lui rappella qu'Abel avoit dit en le plantant : Croiſſez & montez, tendre charmille : que nos derniers neveux ſe diſent ſous votre ombrage ; c'eſt ici qu'Eve a reçu ſon premier né ; c'eſt ici qu'elle l'a embraſſé la première fois ſur la terre ; c'eſt ici qu'elle a acquis le titre de mere, qui faiſoit ſa conſolation dans ſon triſte exil ; elle nomma le nouveau-né Caïn. Elle ſe penchoit ſur lui avec un raviſſement inexprimable, & le baiſa en diſant : O cher & doux préſent, que le Seigneur m'a fait ! Le meurtrier, pour qui ce monument de la tendreſſe de ſon frere étoit un reproche de ſa barbarie, détourna le viſage en paſſant devant ; une ſueur froide couloit ſur ſont front, ſes genoux chancelans le portoient à peine. C'eſt ainſi que friſſonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un pere, que le parricide auroit fait périr lui-même, en mêlant du poiſon dans ſon manger, lorſqu'il revenoit des champs, excédé de faim & de fatigue. La douce exhalaiſon des fleurs dont l'urne du pere auroit été parfumée ; le bruit des feuil-

les des arbres funébres, plantés autour du tombeau, feroient le ſupplice du fils. Caïn avoit paſſé le cabinet de verdure & s'approchoit des cabanes. La pâle lumière de la lune les éclairoit foiblement, à travers les branches entrelacées des arbres, & un calme effrayant régnoit à l'entour. Il y jetta les yeux, pleura, leva les mains au Ciel, & reſta long-tems immobile & muet; une douleur inexprimable lui tenoit le cœur ſerré; aucun objet ne pouvoit le tirer de ſon attitude fixe & de ſon lugubre ſilence.
„ Que la triſteſſe repoſe profondement ici, „ dit-il enfin à voix baſſe! d'où proviennent ces ſifflemens? --- ne ſont-ce pas „ des ſoupirs? Ne ſont-ce pas les cris nocturnes de la déſolation qui viennent des cabanes? --- Le voici --- ô famille déplorable, le voici qui tremble dans l'obſcurité, pourſuivi par l'enfer, celui qui „ vous a rendu vos demeures affreuſes; --. „ celui --- ah miſérable que je ſuis! qui „ a chaſſé loin de vous le repos & toutes „ les douceurs des liens du ſang. Et j'oſe

„ encore respirer un air rempli des soupirs „ de ceux que j'ai rendus malheureux ; j'ose „ porter mes pas dans une contrée consacrée „ à la désolation des justes, qui gémissent „ sur mon forfait. --- Fuis, malheureux, „ ne profane pas cette sainte contrée ! --- „ Oui, je vais fuir loin de vous ; mes „ yeux noyés dans les pleurs ne vous ver„ ront plus que quelques instans : mais per„ mettez-moi de verser encore quelques lar„ mes, & d'élever ces mains sanglantes vers „ le Ciel pour vous bénir. Je fuirai en„ suite. Soyez bénie, soyez à jamais bé„ nie, ô famille justement éplorée. Mal„ heureux que je suis, peu s'en est fallu „ que je n'aye profané ces saints noms, „ ces titres respectables, qui désignent les „ liens sacrés par où je devois leur être „ uni, & qui m'attachent inviolablement „ à eux. Soyez bénis encore une fois. „ Puisse votre affliction vous quitter avec „ l'obscurité de la nuit, & puisse croître „ la mienne ! ce doit être là mon partage „ pour toujours sur cette terre, que j'ai tant

„ maudite. Puiſſiez-vous oublier pour ja-
„ mais celui dont l'image fait votre ſup-
„ plice; hélas, dans quel excès de déſaſtre
„ faut-il qu'un malheureux ſoit plongé pour
„ être réduit à de pareils ſouhaits!„

En proférant ces mots, Caïn étoit arrêté dans l'obſcurité, il gémiſſoit & levoit les bras au Ciel, lorſque quelqu'un s'avança dans la nuit, d'un pas lent. Une ſueur froide, comme celle de la mort le glaçoit; tremblant, il vouloit fuir, mais il ne le put, & tomba ſans force parmi les broſſailles.

Thirza pendant cette triſte nuit, la première de ſon veuvage, ne pouvant trouver le repos dans ce lit déſert où ſon époux n'étoit plus, le quitta, & ſortit de la cabane; le viſage baigné de larmes, elle s'aſſit ſur l'herbe mouillée de roſée, à côté de la colline du tombeau; puis les mains jointes, elle regardoit le Ciel étoilé avec des yeux fixes; enſuite elle retomba ſur l'herbe, & ſes larmes arroſoient le tombeau. „ C'eſt
„ ici, dit-elle en ſanglottant, c'eſt ici que

„ repose mon bien & toute ma félicité ;
„ c'est ici sous cette terre qui engloutit mes
„ larmes. Hélas ! il n'y a donc plus
„ pour moi ni paix ni repos à attendre,
„ pendant les heures lugubres de la nuit.
„ Ah ! coulez, il ne me reste d'autre adou-
„ cissement que de pleurer à toutes les
„ heures du jour, de gémir pendant les
„ nuits entiéres dans ce triste silence de la
„ mort. Il est vrai --- je t'ai vu, ô mon
„ bien-aimé, dans un éclat céleste : de quelle
„ splendeur tu étois revêtu ! Mais hélas !
„ aurai-je moins sujet de pleurer ta perte ?
„ Je te perds pour jamais dans cette vie
„ pleine d'affliction, tu m'es enlevé pour
„ jamais. --- Je m'étois épuisée à pleurer
„ auprès du précieux gage de notre amour ;
„ un repos adoucissant vient de s'étendre
„ sur ses paupières : Hélas ! un souris gra-
„ cieux éclate sur son visage. Il ne connoît
„ pas encore les maux attachés à la condi-
„ tion mortelle ; il ne sait pas la perte qu'il
„ a faite. Envain je me suis jettée sur le
„ lit conjugal, à présent désert ; envain j'ai

„ imploré le fommeil; hélas! la trifte foli-
„ tude & les foncis cuifans fe font pour
„ jamais établis fur ce théâtre de notre ten-
„ dreffe conjugale, de ces chaftes délices
„ que ton amour pour moi me faifoit goû-
„ ter dans tes bras. Elles me font donc
„ ravies pour toujours, pour tout le tems
„ au moins que durera cette trifte vie. O
„ crime affreux! elles me font ravies par
„ un frere. --- Où eft-il --- le malheureux?
„ Où fes remords l'entraînent-ils? O toi ---
„ mon Dieu, ne dédaigne pas les vœux plain-
„ tifs que je t'adrefferai fans ceffe pour in-
„ tereffer en fa faveur ta bonté infinie; ne
„ le dédaigne pas, s'il fait pénitence, s'il
„ fe traîne fur la pouffière, s'il implore ta
„ miféricorde. „ A ces mots prononcés dou-
loureufement, fes foupirs & fes fanglots ar-
rêterent fon difcours. Bel aftre de la nuit,
continua-t-elle, en élevant fes yeux en
haut, combien de fois n'as-tu pas été le
paifible témoin des expreffions de la ten-
dreffe du cher époux que cette terre enfer-
me, quand nos bras entrelacés je marchois

tête à tête avec lui à la lueur de ton flambeau ; quand ſes levres ſaintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu ! Tu éclairois ſes pas lorſqu'il vivoit ; tu n'éclaireras plus que ſa ſépulture. Voilà donc enfouïe ſous ce monceau la plus douce conſolation du meilleur des peres, & de la plus tendre des meres ; voilà mon précieux époux. A ces mots elle ſe tut ; & ſes larmes redoublérent ; tandis que ſes yeux égarés meſuroient vaguement toute la contrée, juſqu'à ce que ſes regards étant fixés par un éclat ſingulier, elle s'écria : Que ce berceau que je vois de loin eſt brillant ! des penſées ſaintes & ſublimes s'élevent au milieu de ma miſère, comme quand la lune montant au-deſſus de l'horiſon, diſſipe tout à coup l'obſcurité de la nuit. Quel éclat ſort de ce berceau où tu m'embraſſas, ô Abel, à la lueur mourante du ſoleil couchant ! Quelle félicité, diſois-tu, en me ſerrant contre ton ſein, quelle félicité d'être vertueux ! Quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui eſt beau ! Qu'on eſt

heureux de ne rien trouver dans ſa conduite qui puiſſe déplaire aux Anges dont nous ſommes environnés! Quelle volupté reſſemble à celle que fait éprouver la préſence continuelle de Dieu, que nous manifeſtent les œuvres de la création! Quelles délices plus raviſſantes que ces larmes pieuſes que fait couler notre amour pour lui? Pour quiconque paſſe ſes jours dans ces divins tranſports d'adoration & de piété, la mort n'a rien d'effrayant: quelque terrible qu'elle puiſſe être, nous ſavons au moins, & c'eſt une grande conſolation pour l'homme pécheur, qu'elle dégage l'ame de ſon corps mortel, pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me diſois-tu, en me ſerrant plus près contre ton ſein, ſi je ſors le premier de la pouſſière, ſi je ſuis heureux avant toi, ne pleure pas longtems ſur ma cendre. Qu'eſt-ce que le tems paſſager qui t'eſt aſſigné par le Créateur, en comparaiſon de l'éternité dont nous jouirons enſemble dans le Ciel? Mon bien-aimé, lui diſois-je à mon tour, en l'embraſſant

étroitement, fais de même de ton côté, si la mort m'enleve la première dans ce séjour de larmes, abrége & modére ta désolation ; puisque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité sans bornes. --- O mon ame rappelle tes forces, pour ne pas succomber à l'affliction. Laisse-toi affecter par ce puissant motif de consolation, par l'idée de ton immortalité ; & te distrayant du fatal objet de ta douleur, envisage la suprême béatitude, qui, en s'approchant, fait disparoître les scènes changeantes de cette vie. Si l'ame périssoit & qu'elle s'écroulât en poussière avec le corps, comment pourrois-je me consoler? Je me traînerois sur ton tombeau, en jettant des cris plaintifs, & dans mon désespoir j'implorerois l'anéantissement ; mais elle est immortelle. Non, elle ne succombera pas lâchement sous la douleur. O vous, Anges, qui voltigez d'une aile légére autour de moi, vous la soutiendrez ; elle ne succombera pas lâchement sous la douleur, elle est immortelle comme vous. Cependant mes larmes cou-

lent encore; qu'elles coulent, je les donne à la pouffière de mon époux, qui m'a devancée dans la poffeffion du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-aimé, (mais les larmes me coupent encore la parole, elles redoublent; ô mon ame rappelle donc toutes tes forces pour commander à ta douleur!) je veux planter fur ta tombe un arbre funébre, à l'ombre duquel je verferai encore bien des larmes fur ta cendre. J'y pafferai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune; mais me livrant à de faints tranfports, je porterai mes vues élevées jufqu'à la félicité célefte. Elle dit, & s'étant levée de terre, elle refta debout fur le tombeau. Je croirois, dit-elle, fentir quelque foulagement à ma douleur: mais, ô réflexion accablante, il a été maffacré par fon frere! O Dieu de bonté, s'écria-t-elle, en fe profternant en terre, exauce mes fupplications; grace à ce malheureux pécheur, fais lui grace. Je te réïtererai fans ceffe cette priére avec inftance, foit quand l'étoile du foir affemblera les

aftres de la nuit ; foit quand l'aurore ouvrira les portes du jour.

Pendant ce tems, Caïn trembloit dans le bocage, accablé de défefpoir. Fuis, fe difoit-il à lui-même, fuis ces faintes demeures, monftre odieux. Je ne puis, malheureux que je fuis ; quelle puiffance contraire retient mes pas ? Seroit-ce vous, fantômes infernaux, qui m'environnez ? Ecartez-vous, laiffez-moi fuir, laiffez-moi. Quel nombre ! comme ils font horribles ! Laiffez-moi fuir, fpectres hideux, laiffez-moi m'éloigner de ces faintes demeures. Ah fpectacle horrible ! --- je frémis, je tremble, je me meurs. Mais hélas ma frayeur s'accroît, & pourtant je ne meurs pas : mais je ne faurois fuir non plus — malheureux que je fuis ! —— Comme elle fe défole, & je ne la fuirai pas ? Mais voilà qu'elle ceffe de fe lamenter. —— O pouvoir merveilleux de la vertu ! Hélas, quelles reffources, quelles confolations j'ai perdues pour toujours ! Et dans mon accablement je n'ai pas même pour adouciffement

l'espérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je suis malheureux ; ah quels tourmens ! il sont d'une espèce inconnue jusqu'à cette heure. O enfer, dans tes abîmes les plus profonds tu n'en as pas de plus épouvantables ! —— Elle prie —— ah ! elle prie Dieu pour moi, pour moi ! — au lieu de me haïr, au lieu de verser à grands flots des imprécations sur ma tête. O bonté inexprimable ! hélas tant de vertu m'afflige & me désespére ! Mon malheur se présente à moi d'une manière plus effroyable ; il me paroît sombre, noir, comme les profonds abîmes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les entrailles, & me fait sentir des supplices infernaux. —— Tu pries pour moi, Thirza ! — Ah vœux téméraires, ou tout au moins superflus ! Non, Dieu ne sauroit exaucer de telles prières, il est juste. —— La voilà qui se retire du tombeau de son époux massacré. Ah ! oserai-je, malheureux que je suis me traîner sur ses pas, verser des larmes de la plus profonde douleur sur ses traces ? Non —

retire toi, barbare, de cet épouvantable monument de ta fureur; éloigne-toi de cette fainte contrée, fuis fcélérat! Il dit, & fe retira faifi de frayeur. Il fuyoit, mais il s'arrêta bien-tôt, & joignant, plein de défefpoir, fes mains baignées de larmes, il s'écria encore: Mais je ne faurois fuir! Et comment le pourrois-je! Ah Mehala! ah mes enfans! comment pourrois-je vous fuir pour jamais, & ne pas me rouler dans la pouffière devant vous, devant toi furtout, Mehala? Peut-être verferas-tu des larmes de compaffion fur moi, peut-être me béniras-tu encore. —— Hélas que dis-je? —— Maudit de Dieu, que me fervira dorénavant ta bénédiction! Haïs-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite: alors je fuirai enfin, chargé de ta malédiction, & de celle de toute la nature. O défaftre! ô défolation infernale, inexprimable! —— Non, encore une fois, je ne faurois fuir. Epoufe aimée, enfans chéris, il faut que je déplore ma mifère devant vous, que je me traîne devant vous dans la pouf-

fière, & enſuite, oui enſuite, je fuirai. A ces mots Caïn paſſa à quelque diſtance du tombeau, & s'avança vers ſa cabane. A chaque pas il s'arrêtoit encore, incertain de ce qu'il devoit faire, & arriva enfin devant la cabane. Il y reſta long-tems pâle & tremblant. A la fin il ſe haſarda héſitant, & chancelant, à paſſer le ſeuil de la porte.

Mehala étoit aſſiſe au fond, à la pâle lumière de la lune, plus pâle elle-même que cet aſtre, quand il eſt enveloppé dans des nuages; elle pleuroit & ſe déſoloit ſur ſon lit ſolitaire, & ſes enfans ſanglottoient autour d'elle. A la vue de ſon époux elle jetta un cri aigu, & tomba évanouie ſur ſa couche; ſes enfans éplorés accoururent, & firent à ſes pieds des clameurs lugubres. Mon pere! hélas — mon pere, crioient-ils! ah conſole notre mere affligée! hélas quelle déſolation s'eſt introduite dans nos cabanes! Ah mon pere, ſois-nous le bien-venu dans la maiſon: que tu as tardé long-tems à rentrer! Tel fut l'accueil qu'il reçut

de fes enfans. Il chanceloit au milieu d'eux, & fes larmes couloient fur leurs têtes. Le ferrement de fon cœur ne lui permit pas de répondre; il tomba fur la pouffière aux pieds de fon époufe; fes enfans rédoubloient leurs cris autour de lui, & Mehala s'étant réveillée, elle vit comme fon époux fe traînoit auprès d'elle, & mouilloit le fol de fes larmes. O Caïn! Caïn, s'écria-t-elle, & pouffant des cris lamentables, elle s'arrachoit les cheveux. „ Mehala, lui dit Caïn d'une voix entre-„ coupée, en la regardant douloureufement, „ ah pardonne-moi fi j'ofe, meurtrier de „ mon frere & du tien, fi j'ofe pleurer en-„ core une fois devant toi, me traîner dans „ la pouffière à tes pieds. Ah je t'en con-„ jure; ah accorde-moi cette foible confo-„ lation, la dernière que je puiffe efpérer „ dans mon malheur, qui n'a point d'égal. „ Ah! ne me maudis pas, Mehala, je ne „ veux que ramper devant toi fur la terre: „ après cela je fuirai; j'irai me cacher à „ moi-même dans des régions défertes, mau-

„ dit de Dieu, ſuivi de ſupplices inexprima-
„ bles. Ah ne maudis pas, ô Mehala, ton
„ malheureux époux! „ Ah Caïn, lui ré-
pondit-elle, pénétrée de la plus vive dou-
leur, meurtrier du meilleur des freres, il
faut encore que je te reconnoiſſe pour mon
époux! Malheureux, qu'as-tu fait? Caïn
lui répondit, en jettant ſur elle des regards
qui exprimoient toutes ſes ſouffrances: Ah,
dit-il, fatal moment où un ſonge impoſteur
m'a deçu. Hélas je voulois garantir ces
enfans que voici, d'un avenir funeſte, &
je l'ai tué, Maudit moment! j'ai tué le
meilleur des freres. Et maintenant — ce
forfait horrible va me tourmenter éternel-
lement; il attache à mes côtés les ſuppli-
ces de l'enfer. Oublie-moi, Mehala, ou-
blie ton époux: mais ſeulement abſtiens-toi
de me maudire. Tout à l'heure je vais fuir;
je te quitte pour jamais; je vous quitte
pour jamais, mes enfans, chargé de la ma-
lédiction de Dieu. Les enfans ſe lamen-
toient autour de lui, & levoient leurs
mains innocentes vers le Ciel; Mehala ſe

laiſſa tomber ſur ſon époux. Reçois ces larmes, reçois ces expreſſions de la compaſſion la plus vive, dit-elle en pleurant ſur lui ; tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions déſertes : ah comment pourrois-je demeurer dans ces cabanes, tandis que ſolitaire & abandonné, tu te déſolerois loin de moi ? --- Non Caïn, je veux fuir avec toi, à tes côtés ; comment pourrois-je te laiſſer, privé de tout ſécours dans les déſerts ? De quelles cruelles inquiétudes ne ſerois-je pas tourmentée ? Le moindre ſon que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature, me ſaiſiroit de peur & d'effroi. Peut-être eſt-ce lui, dirois-je, peut-être ſe lamente-t-il, privé de tout ſecours, dans les angoiſſes de la mort. Elle dit, & Caïn porta ſur elle des regards troublés --- Dieu ! qu'entens-je ? --- Eſt-ce toi, Mehala ? Non ! ce n'eſt pas un ſonge, c'eſt toi-même. --- O Dieu, quelles conſolantes paroles ! non Mehala, c'eſt aſſez pour moi, que tu ne me haïſſes pas, que tu ne me maudiſſes pas. O femme vertueuſe ! faudra-t-il que tu por-

tes avec moi le châtiment du plus grand des crimes ? Ah reſte ici dans ce ſéjour ſanctifié par la vertu, où habite la bénédiction ; non, il ne faut pas que tu ſois malheureuſe avec moi. Onblie un malheureux qui, maudit de toute la nature, n'a point de lieu pour ſon repos ; oublie-le, mais ne le maudis pas. Non, Cain, je veux te ſuivre avec nos enfans dans les déſerts, me déſoler avec toi, porter une partie de ta miſère : ce ſera autant de ſoulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compaſſion à tes larmes de pénitence ; à tes côtés mes prières s'éleveront vers Dieu avec les tiennes, & nos enfans, proſternés autour de nous, joindront leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur ; je veux fuir avec toi, Caïn : ſans ceſſe nous prierons devant Dieu, juſqu'à ce qu'enfin un rayon de conſolation vienne de la part du ſouverain Juge, juſtifier notre confiance. — Eſpere en Dieu, Caïn, il exauce la prière du pécheur pénitent.

O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te

nommer? — tu es pour moi comme un ſaint Ange. Quelle conſolation porte ton flambeau dans l'obſcurité de mon ame! Mehala, ô mon épouſe! j'oſe maintenant t'embraſſer. Hélas que ne puis-je t'exprimer mes ſentimens! Non, l'embraſſement le plus ardent, toutes mes larmes enſemble ne le peuvent pas. A ces mots Caïn la ſerra contre ſa poitrine. Il ne pouvoit ſuffire à tout l'amour, à toute la reconnoiſſance qu'elle lui inſpiroit. Il ne quitta ſon épouſe un inſtant que pour aller embraſſer ſes enfans; il revint auſſi-tôt à elle, pour lui réitérer les démonſtrations de ſa gratitude. Cependant cette tendre mere eſſuya ſes larmes, prit le plus jeune de ſes enfans dans ſes bras, s'appuyant ſur ſon époux, & l'autre marchoit à côté du pere, tandis qu'Eliel & Joſia marchoient gayement devant lui. Ils ſortirent ainſi tous enſemble de la cabane, Mehala regarda encore autour d'elle, en pleurant. Soyez bénie, ô famille déſolée que j'abandonne, ſoyez bénie: bien-tôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous

aurons bâti notre cabane, vous demander votre bénédiction, pour moi, pour mon époux, & folliciter fon pardon. A ces mots elle regarda encore les cabanes, pleura comme irréfolue. En cet inftant des exhalaifons plus balfamiques que toutes les fleurs du printemps, environnerent la troupe fugitive. Vas généreufe époufe, dit une voix invifible au-deffus de leurs têtes ; j'informerai par un fonge agréable ta tendre mere de ton courage magnanime; je lui dirai, que tu es partie à côté de ton époux pénitent, pour implorer la grace du fouverain Juge.

Cependant ils marchoient à la lueur de l'aftre nocturne, jettant fouvent la vue derrière eux, fur les cabanes, & s'avancerent dans des régions défertes, où jamais les pas d'aucun homme n'avoient été imprimés.

DAPHNIS.

Me juvet in Gremio doctæ legisse Puellæ,
Auribus & puris Scripta probâsse mea.
Hæc ubi contigerint, Populi confusa valeto
Fabula, nam Dominâ Judice tutus ero.

MONSIEUR!

*Comment pouvez-vous rester à la ville pendant les premiers jours du Printems? Avez-vous renoncé à voir les prairies s'embellir & les arbres se couvrir de fleurs? Venez donc nous joindre à la campagne: vous y trouverez le Printems, vous m'y verrez; si vous ne venez pas, je serai fâchée contre vous; je la suis déja un peu. Madame N*** m'a dit, que vous avez écrit un Ouvrage intitulé* Daphnis; *& cependant, Monsieur le Mystérieux, vous me l'avez laissé ignorer. Vous avez pourtant vû, que votre dernière chanson m'a beaucoup plû; je la chante toujours.*

Venez Jeudi prochain, ſans y manquer; je vous attendrai le ſoir ſous la feuillée; mais apportez avec vous Daphnis, *ſans quoi, de mes jours, je ne ſerai plus*

VOTRE AMIE.

MADEMOISELLE!

Qui pourroit, après de pareilles menaces, ne vous pas obéïr? Voilà Daphnis, *& le voilà imprimé. La Réponse à votre Lettre est de plus une Epitre dédicatoire. A qui pourrois-je le dédier plutôt qu'à vous, puisque votre approbation est pour moi la plus précieuse de toutes, & puisque si l'on trouve dans mon Ouvrage l'Amour représenté d'après la nature, c'est à vous seul que je le dois? Quand je pensois à* Philis, *je pensois à vous, & j'étois moi-même* Daphnis. *L'heureuse idée pour mon cœur, d'écrire ce petit Roman.*

*Il a donc fallu que Madame N*** ait jasé. Je l'avois bien priée de ne vous en rien dire. Je voulois vous lire cet Ouvrage, sans vous dire que j'en fusse l'Auteur, jusqu'à ce que j'eusse sçu quel auroit été votre jugement, libre des préventions de l'amitié, & par-là, quel est le jugement que je dois attendre de tous les Connoisseurs.*

Après-demain, quelles délices! Après-demain, je serai près de vous sous la feuillée : je verrai le Printems, je vous verrai; mais n'oubliez pas qu'une Epitre dédicatoire vaut au moins cent baisers. Adieu. Je suis, &c.



DAPHNIS.

LIVRE PREMIER.

Au milieu du Neætus, (*) fleuve, qui prend sa source dans les monts Clibaniens, d'où ses flots se précipitent à travers les prairies & retentissent sous des ceintres de verdure, il est une petite Isle consacrée aux

(*) *Neætus*; Fleuve, qui se jette dans la Mer Jonienne, entre Pétilie & Crotone.

Nymphes par les Bergers du canton, & ombragé par un bois de pins & de genevriers. Au milieu de l'Isle s'éleve un rocher ſous lequel eſt creuſée la grotte des Nymphes ; dans cette grotte ſont placées leurs ſtatues, artiſtement travaillées en bois de tilleul ; on les a repréſentées appuyées ſur leurs urnes & couronnées de roſeaux. Là, tantôt on voit ces Divinités errer ſous les arbres avec leur chevelure verte, tantôt nager avec legéreté le long du rivage, ſe ſécher enſuite ſur les rochers & ſe repoſer au Soleil. Là, les flots qui ſe jouent mollement entre les racines couvertes d'écumes, des joncs & des ſaules répandus ſur les bords du fleuve, forment un murmure comparable aux chants les plus doux.

Toutes les années, au retour du Printems, les Bergers avec leurs Bergeres, accourent de l'une & l'autre rive : ils préſentent aux Nymphes les fleurs des arbres qui forment le ceintre ſous lequel coule le fleuve, & celles des plantes qui naiſſent ſur ſes bords : ils demandent à ces Divinités,

qu'elles veuillent bien ordonner aux flots de ne plus ſurmonter leur rivage & de ne plus entraîner au loin les arbres & les champs tout entiers.

Dans une belle journée de Printems, on vit donc un jour paroître ſur le fleuve une flotte de bateaux, qui voguoit des deux rives vers l'Isle. Chaque bateau étoit décoré d'un berceau de verdure, formé par des branches odoriférantes, & émaillé de fleurs; les Bergers & les Bergeres en étoient eux-mêmes couverts. D'autres guirlandes ſerpentoient autour de hautes perches, & montoient juſqu'à leur extrémité, où des banderolles & des feſtons flottoient dans les airs. Ces barques, qui s'avançoit au doux ſon des flûtes & des voix, aborderent dans l'Isle. Il parut auſſitôt ſur les rives des troupes de jeunes garçons & de jeunes filles; celles-ci par leur attraits excitoient l'envie des Déeſſes, & tour-à-tour s'enlevoient les unes aux autres les regards des Dieux, qui, laiſſant les Immortelles ſeules dans l'Olympe, étoient deſcendus ſur des nuées pour jouir de cet

attrayant ſpectacle. En effet on y voyoit briller tous les charmes de la beauté ; ici, l'on étoit enchanté par la fineſſe de la taille, par la blancheur du viſage, ou par le contour du ſein ; là, l'on ſe ſentoit charmé par un port majeſtueux comme celui de la Déeſſe de la chaſſe, ou bien l'on étoit entraîné par un ſourire gracieux comme celui de Venus: enfin l'on y trouvoit les graces naiſſantes de la jeuneſſe, ſemblables à l'éclat de la roſe prête à ſortir du bouton, & la jeuneſſe plus formée, telle que la roſe, lorſqu'elle eſt épanouie. Cependant les Bergeres s'avancerent deux à deux, elles entrerent dans la grotte ſacrée, & répandirent leurs corbeilles pleines de fleurs aux pieds des Nymphes ; enſuite les entourerent & les couronnerent de guirlandes. La jeune Philis vint offrir à ſon tour ſes fleurs & ſes couronnes. La joie & l'innocence ſourioient ſur ſon joli viſage, & caractériſoient tous ſes geſtes: ſon œil noir laiſſoit échapper des regards timides autour d'elle, regards victorieux comme l'amour même. Telle eſt la jeune

rose, plus belle que toutes les fleurs qui naissent autour d'elle ; l'abeille irrésolue bourdonne en la cherchant ; les fleurs l'invitent, mais en vain ; elle apperçoit la rose & elle n'hésite plus.

Daphnis, le plus beau des Bergers, promenoit ainsi ses yeux errans sur la troupe des jeunes Bergeres, qui lui lançoient des regards : elles le fixoient d'un air riant, se parloient à l'oreille, puis le regardoient d'un air plus séduisant encore. Mais il apperçoit la jeune Philis ; aussi-tôt un soupir s'échappe de sa poitrine : son visage se colore d'une vive rougeur, ses regards restent fixés sur elle ; & Philis, qui jette aussi les yeux sur le Berger, les baisse aussi-tôt, se retire & le regarde encore d'un air confus, en s'éloignant. Un trouble secret s'empare alors de Daphnis, son cœur tressaille : il jette un regard languissant vers elle ; & plein d'inquiétude, il craint de la perdre de vue dans la foule : mais il ne la perd pas, elle s'arrête, sans parler à ses compagnes. Ses regards timides s'échappoient à tout moment

pour vôler ſur Daphnis, & tout auſſi-tôt retomboient à terre. Arrivoit-il que dans la foule une Bergere plus grande ſe plaçoit devant Philis? Daphnis paroiſſoit plein de dépit; cette Bergere ſe retiroit-elle? auſſi-tôt les yeux de Daphnis ſe ranimoient & brilloient d'une joie nouvelle. C'eſt ainſi qu'on voit les prairies s'éclairer en un inſtant & briller d'un nouvel éclat, lorſque la lune, qui s'étoit cachée, ſort tout à coup des nuages.

Cependant toutes les fleurs ſont étalées aux pieds des Nymphes; les Divinités ſont parées de guirlandes: les Bergers & les Bergeres ſe partagent alors en divers chœurs, ſe placent vis-à-vis les uns des autres. Daphnis a ſoin de ſe placer devant Philis, & les Bergeres chantent alternativement des hymnes en l'honneur des Nymphes.

„ O Nymphes, diſoient-elles, vous qui „ habitez les grottes de ce fleuve, & vous „ qui du haut des rochers eſcarpés, verſez „ de vos urnes l'onde bruyante! ah! ſoyez „ favorables aux Bergers qui habitent le „ long des roſeaux du fleuve!

„ Nous avons, fur fes bords, enlevé aux
„ arbres les fleurs que le Printems faifoit
„ naître ; nous en avons dépouillé ces ri-
„ ves. C'étoit pour les porter dans votre
„ grotte facrée, ô Nymphes du fleuve &
„ des rochers efcarpés !

„ Soyez favorables aux Bergers qui ha-
„ bitent le long des rofeaux du fleuve !
„ Faites que fes flots n'entraînent plus les
„ arbres fruitiers, & qu'ils ne fubmergent
„ plus les champs & les prairies ; les trou-
„ peaux pourront paître alors le long des
„ rivages : vous pourrez auffi errer fur fes
„ bords & fouler les fleurs, ô Nymphes
„ du fleuve & des rochers efcarpés ! „

Ainfi chanterent les Bergeres ; & les Bergers les accompagnoient des doux fons de leurs flûtes. Daphnis écoutoit attentivement pour diftinguer le chant de Philis, & il oublioit de jouer de fa flûte.

Cependant la Lune commençoit à paroître au-deffus des collines éloignées, & les Bergers avec leurs Bergeres fe retirerent dans les bateaux. Philis, en s'en allant,

regarde encore Daphnis; l'obſcurité du crépuſcule la rend hardie; elle fixe les yeux ſur lui, & ſe met à ſoupirer: puis elle marche lentement vers le rivage, en regardant ſouvent derriere elle & en ſoupirant encore. Daphnis s'étoit arrêté & la regardoit auſſi partir avec des regards triſtes. Il eût oublié de monter dans le bateau, ſi les autres Bergers ne l'euſſent pas tiré de ſa rêverie profonde. Entré dans le bateau, il s'y aſſit, en jettant triſtement la vue ſur ceux qui voguoient vers l'autre bord. Tout reſpiroit la joie; ſur l'une & l'autre rive, on entendoit un agréable mêlange de chants & de chalumeaux, & l'écho le répétoit le long du rivage & ſur les collines d'alentour. De leurs côtés, les jeunes garçons & les jeunes filles qui étoient dans le même bateau que Daphnis, folâtroient & chantoient: mais Daphnis reſtoit muet; il regardoit ſans ceſſe vers l'autre rive; il ne chantoit que quand les autres répétoient un air tendre: alors il étoit tout ſentiment.

Cependant on aborde. Il deſcend ſur le

rivage, l'ame remplie de triſteſſe, & prend, ſans rien dire, le chemin de ſa cabane. Il entre & rejoint ſon vieux pere, qui, d'un air ſatisfait, ſourit à ſon fils, & lui demande des nouvelles de la fête. Le vieillard lui raconte enſuite, combien de fois il a vu le fleuve impétueux franchir les bords, entraîner ſur ſes flots furieux, les arbres chargés de fruits : combien de bateaux avoient été renverſés, combien de Bergers avoient péri. Daphnis l'écoute en ſilence; il ſort enſuite de la cabane, & s'arrête ſous les arbres plantés devant ſa demeure: là, il contemple les campagnes éclairées par le pâle flambeau de la Lune, & dit en ſoupirant:

Queſt-ce que j'éprouve? Qu'eſt-ce que je ſens? Pourquoi mon cœur palpite-t-il? Pourquoi ces ſoupirs? Pourquoi ne pouvois-je détourner les yeux de deſſus toi, ô la plus belle des mortelles! Pourquoi me ſuis-je ſenti ſi troublé, lorſque tu t'es retirée? Pourquoi le ſuis-je encore? Pourquoi ton image eſt-elle toujours préſente à mes

yeux? Ah! ſans ceſſe il me ſemble que tu es devant moi; ſans ceſſe je vois les boucles de ta brune chevelure, dont une partie étoit entrelacée dans ta guirlande, & dont l'autre, qui s'étoit détachée, flottoit autour de ton bras, ce bras d'albâtre, ou ſur ton ſein, ce ſein naiſſant! . . . Et ton œil noir! . . . Ah! que j'étois agité, lorſqu'il ſe tournoit ſur d'autres Bergers, & lorſqu'il s'arrêtoit ſur moi . . . comme il pénétroit, ce regard, juſque dans le fond de mon ame! Hélas, je t'aime! Quelle ſeroit ma félicité ſi tu m'aimois auſſi! Mais où es-tu? loin de moi ſans doute! . . Pour ton image . . . elle voltigera ſans ceſſe autour de moi, je la reverrai dans mon ſommeil, je la retrouverai à mon réveil: elle me ſuivra, en conduiſant mon troupeau le long du ruiſſeau; elle m'accompagnera dans le fond du bois, hélas! peut-être ſans eſpoir de te revoir jamais.

A ces mots, Daphnis s'appuya contre le tronc d'un arbre; & levant la vue vers la Lune paiſible, il dit en ſoupirant: Elle eſt

aussi belle, elle est aussi brillante que toi, ô Lune ! Elle est aussi belle, en comparaison des autres Bergeres, que tu l'es, en comparaison des astres qui t'environnent. Alors, dans un nouveau silence, il se remit alternativement à rêver & à soupirer, jusqu'à ce que le besoin de dormir le ramenât dans la cabane. Pendant tout son sommeil, il ne rêve encore que de Philis; il lui parle, il veut l'embrasser, il se réveille, il voit son erreur, il joint tristement ses bras déçus, & pousse un profond soupir. Ci-devant, au lever de la belle Aurore, on l'entendoit répéter ses chansons : maintenant il ne chante plus, il sort en silence de sa cabane; mais rêveur, il conduit son petit troupeau dans les pâturages. Les Bergers assis ensemble, s'y livroient à la joie, en se racontant les aventures qu'ils avoient eues à la fête des Nymphes. L'un étaloit un ruban dont on lui avoit fait présent; l'autre une guirlande, avec laquelle sa Bergere lui avoit ceint le front : celui-là montroit des fleurs, qu'il avoit dérobées sur le sein d'une

belle ; & celui-ci chantoit une chanſon nouvelle, qu'il avoit appriſe d'une jeune fille dans le bateau. Daphnis, qui tantôt les écoutoit, tantôt avoit l'air diſtrait, leur raconta à ſon tour, d'un ton paſſionné & avec des geſtes très-animés, comment il avoit vû la plus belle des Bergeres : alors les Bergers malins ſe mirent à rire en diſant : Daphnis! tu aimes cette bergere : il voulut le nier ; mais les bergers ſe regardant fixement, le firent rougir, & ils rirent encore bien d'avantage.

Cependant ſon amour, qui augmentoit de jour en jour, lui fit éviter la compagnie des Bergers. Il ne menoit paître ſon troupeau, que dans des lieux ſolitaires, & aux bords des ruiſſeaux, qui ſe perdent ſous les ombrages les plus épais. Bientôt il ne ſe plaiſoit plus ſur ces bords ; il s'enfonçoit dans le bois, enſuite il ſe rapprochoit du fleuve : là, il jettoit la vue ſur l'autre rive & pleuroit de ſe voir ſéparé de ſa Bergere. Ainſi gémit & ſe plaint la colombe, lorſqu'elle voltige douloureuſement autour de

l'arbre ſous lequel le villageois inhumain a tué ſa compagne. Les Bergers s'apperçurent bientôt, que Daphnis leur manquoit; ils l'aimoient tous : Où eſt Daphnis, ſe diſoient-ils ? Nous ne nous réjouiſſons plus ſi bien depuis qu'il nous abandonne : il étoit l'ame de nos amuſemens & le plus enjoué de nos Bergers. C'étoit lui, qui ſçavoit le plus de chanſons, & qui jouoit le mieux du chalumeau. Les Bergeres demandoient auſſi : Où eſt Daphnis ? Et lorſqu'elles entendoient parler de ſon amour, la triſteſſe s'emparoit de pluſieurs d'entr'elles.

Souvent Daphnis étoit aſſis triſtement au bord d'un ruiſſeau, ou au fond d'un bois : là, tout éveillé, il ſe laiſſoit aller à des rêveries qui lui peignoient tous les détails de la paſſion dont il eſt ſans ceſſe occupé. Il lui ſembloit donc, qu'il voyoit ſon amante, qu'il lui apprenoit ſon amour, qu'elle rougiſſoit, qu'il lui ſerroit la main. Souvent méme ſon imagination va plus loin, il lui donne un baiſer; elle veut s'échapper : il embraſſe ſes génoux & il pleure ; elle ſou-

pire, elle ſourit & ſe repoſe à côté de lui; il l'accable de baiſers; elle l'embraſſe à ſon tour; il la preſſe contre ſa poitrine: alors une penſée plus vraie, mais plus triſte, ſe préſente tout à coup à ſon eſprit : cette amante qu'il croyoit voir eſt loin de lui, il ne la reverra peut-être jamais; il treſſaille de frayeur; il reſte un moment accablé, & il répand des larmes. Enſuite, courant à ſon bateau, il paſſe à l'autre rive, & cherche ſa Bergere. Il parcourt le rivage, il gravit les collines; de-là il plonge ſes regards avides dans la vallée, & porte ſes pas errans dans les plaines & le long des ruiſſeaux. Ainſi tour-à-tour ſon imagination trompée agitoit intérieurement ſon ame; & ſes déſirs inquiets l'excitoient à de vaines recherches: mais il revenoit toujours plus déſolé. Ce ſera donc toujours en vain, s'écria-t-il, toujours en vain, que je te chercherai ? je veux parcourir toutes les prairies, je veux te chercher dans tous les bocages & aux bords de tous les ruiſſeaux. Ah! Dieux! quel bonheur, ſi jamais je te retrouvois!

Quel arbre te reçoit maintenant ſous ſon ombre, ô la plus belle des mortelles, ſe diſoit-il ſouvent? Quel doux Zéphir te rafraîchit de ſon ſouffle & ſe joue dans les ondes de ta chevelure? Sommeilles-tu au bord de quelque ruiſſeau? S'il eſt ainſi, coulez ſans bruit, flots du ruiſſeau! ah! ſur-tout n'allez pas la troubler dans ſes ſonges, ſi j'en ſuis l'objet! mais roulez avec fracas, flots du ruiſſeau, troublez ſon ſommeil, ſi elle rêve d'un autre Berger! Dieux! ſi elle rêve d'un autre! . . . ſi elle aimoit un autre! ſi ſon bras délicat ſerroit un autre! & ſi un autre, que moi, raviſſoit des baiſers ſur ſes lèvres vermeilles! ah Dieux! ah Dieux! que ferois-je? que deviendrois-je? Je veux fuir, je veux m'enſevelir dans un antre, j'y veux gémir, je veux . . . hélas! . . . mourir de douleur.

Déjà l'amour l'avoit fait ſouffrir depuis la ſaiſon des fleurs juſqu'à celle de la récolte. Cette ſaiſon étant venue, les moiſſonneurs hâlés, ſe rendirent, en chantant aux champs, où les appelloient les jaunes épis, & Daphnis

les aidoit : car pendant la moiſſon, la garde des troupeaux n'étoit confiée qu'à un petit nombre de Paſteurs. Les moiſſonneurs s'avançoient donc en longues files ſur les épis que les uns ſcioient de leurs faucilles brillantes, pendant que les autres les lioient en gerbes ; mais vers le midi & vers le ſoir, ils s'aſſembloient à l'ombre des arbres voiſins pour prendre quelque nourriture & pour ſoulager leur fatigue par des boiſſons fraîches. Les moiſſonneurs & ceux qui lioient les gerbes, étoient aſſis en rang, les uns vis-à-vis des autres ; & tandis que la vaſte cruche paſſoit de main en main, ils chantoient des hymnes en l'honneur de Cérès.

„ O toi qui te couronnes d'épis, blonde „ Cérès, nous te rendons graces de l'abon„ dante moiſſon dont tu nous enrichis ; „ (& ceux qui lioient les gerbes chantoient enſuite :) „ Vigoureux moiſſonneurs, ne „ vous repoſez pas ſur vos faucilles recour„ bées, afin que ceux qui lient les gerbes „ ne ſoient pas obligés de reſter oiſifs. „

(Les moiſſonneurs reprenoient :) „ Doux „ Zéphirs, ne vous écartez pas du moiſſon- „ neur brûlé ; & pendant ces ardeurs de „ l'Eté, jouez-vous dans nos cheveux flot- „ tans ! „ (Ceux qui lioient les gerbes re- prenoient ainſi :) „ Chante ton air vif & „ éclatant, verte cigale, qui ſautes autour „ de nous ; & toi, vaſte cruche, ne ſois „ jamais vuide dans cette ardente ſaiſon ! „ (Le chœur des moiſſonneurs reprenoit en- core :) „ Et toi, fraîche ſoirée, lorſque tu „ ſeras de retour, tu trouveras les champs „ dépouillés ; & nous, nous gagnerons nos „ cabanes en chantant & en foulant au pied „ le chaume racourci. „ (Enfin ils re- prenoient tous enſemble :) „ O toi, qui „ te couronnes d'épis, blonde Cérès, nous „ te rendons grace de l'abondante moiſſon „ dont tu nous enrichis ! „

C'eſt ainſi que chantoient les moiſſonneurs ; & parlant à Daphnis, „ Tu n'es pas gai, „ diſoient-ils, tu ne chantes pas. „ Daphnis ſoupiroit & ſe taiſoit.

Si-tôt que les champs furent dépouillés,

que la charrue & le ſemeur eurent paſſé deſſus, alors les Bergers ſe rendirent auprès de leurs troupeaux. Daphnis étant aſſis un jour au bord du fleuve, entendit dans le lointain jouer ſur deux flûtes : jamais il n'avoit entendu une telle harmonie, ſa poitrine s'enfla d'une tendre volupté. Plus ces doux ſons s'approchoient, plus ſon plaiſir augmentoit, & ſon cœur treſſailloit d'un doux preſſentiment. Ses brebis oublioient l'herbe; les oiſeaux ſe taiſoient ſur les arbres; & toute la nature, dans un délicieux ſilence, paroiſſoit attentive. Daphnis écoutoit; & un jeune enfant jouant ſur deux flûtes, vint à lui. Cet enfant avoit le charme qu'on trouve à un bouton de roſe; rien ne couvroit ſon corps délicat & brillant, ni ſes bras blancs & ronds : ſon viſage mignon étoit beau comme celui d'une Grace, & ſa tête étoit ceinte d'une guirlande de roſe, entrelacée dans les boucles de ſa blonde chevelure.

L'enfant s'approcha de Daphnis, qui fut ſaiſi d'un doux treſſaillement. Berger, lui

dit l'enfant, viens me conduire au de-là du fleuve. Daphnis auſſi-tôt détache le bateau, l'enfant y entre. Les flots, qui d'ordinaire aſſailloient impétueuſement le bateau, couloient doucement & venoient ſeulement baiſer le bateau ; puis ſe retiroient avec un doux frémiſſement.

Ils eurent bientôt traverſé le fleuve ; & l'enfant ſauta ſur le rivage, en diſant : Berger, je ſuis Amour, le Dieu de la tendreſſe ; vas le long de ce ruiſſeau ; ſuis ſon cours, en traverſant le bocage ; tu ſeras récompenſé de tes peines.

Amour dit & diſparut ; & Daphnis vit naître tout à coup une roſe où le Dieu venoit de diſparoître. Le Berger ſaiſi d'étonnement, quitte enfin ce lieu ſacré & court vers le ruiſſeau. Plein d'agitation, il traverſe le bocage. Si je trouvois Philis ! . . . car . . . quelle autre récompenſe me pourroit donner l'Amour ! Mais . . . qu'oſe-je eſpérer ! Ah ! Dieux ! ſi je trouvois Philis ! . . . En parlant ainſi, il marchoit d'un pas rapide, & rompoit les branchages en-

trelacés qui s'oppofoient à fon empreffement. Bientôt le bocage fe fépara de deux côtés, pour couronner une petite prairie émaillée de fleurs, à travers laquelle le ruiffeau ferpentoit.

Ses regards fe furent à peine étendus fur cette contrée, qu'il trouva Philis : elle fe repofoit au bord d'une fontaine, la tête appuyée fur un de fes bras, fe livrant à la plus vive affliction. Que n'eft-il là ? Ah! que n'eft-il là ? Je ceindrois fa tête de cette guirlande. Ah ! que je t'aime, lui dirois-je ! Mais, où eft-il ? Hélas ! bien loin de moi ! Je vais rompre ces fleurs inutiles. Ces mots prononcés, elle déchira en effet la guirlande & effuya les larmes qui couloient de fes yeux, quand tout à coup elle entendit du bruit vers le bocage : elle y porta la vue ; c'étoit Daphnis. Dieux ! s'écria-t-elle, en fe levant avec précipitation. Daphnis troublé, trembloit comme un arbre agité par un vent doux. Cependant il vole auprès d'elle : la Bergere s'arrête, recule quelque pas ; il faifit fa main ; il la preffe con-

tre ſes lévres ; il ſoupire ſans pouvoir parler. Ses regards pleins de langueurs, dans leſquels ſon cœur étoit peint & tous ſes tranſports exprimés, ſe fixent ſur Philis & rencontrent les ſiens. Elle reſta interdite, ſon cœur palpitoit, des ſoupirs preſſés faiſoient ſoulever ſon ſein. Philis! s'écria-t-il en ſoupirant, Philis! . . . hélas! . . . je ſuis trop foible pour ſupporter ce raviſſement! Daphnis! ah! . . . Daphnis! dit-elle en bégayant : puis elle ſe tut & ſoupira. Ah! reprit-il, que n'ai-je pas ſouffert depuis le jour que je t'ai vu? Hélas! je ne voyois que toi dans nos hameaux & dans nos pâturages! Je ne voyois que toi dans mon ſommeil & à mon réveil! Si tu m'aimes, mon ſort eſt égal à celui des Dieux! Daphnis, dit-elle en ſoupirant & en baiſſant ſes yeux inondés de pleurs, ah! que je t'aime! A ces mots, elle ſe panche d'un air confus ſur la poitrine de Daphnis, qui, par ſes baiſers, eſſuie les larmes de joie qui ruiſſeloient le long de ſes joues, & la preſſe contre ſa poitrine, ſans pouvoir parler. Ils reſterent

long-tems muets, elle panchée sur sa poitrine, lui, la serrant dans ses bras tremblans. Leur vive agitation se changea bien-tôt en un doux transport. Ainsi se calme un violent orage; & lorsqu'il s'est calmé, les roses & les œillets sont encore agités sur leurs tiges: mais bientôt ils se fixent, en exhalant de nouveau leurs parfums. Ils appellent les Zéphirs qui reviennent, en voltigeant, les baiser. C'est ainsi que l'agitation de nos deux amans se calma, & qu'ils recommencerent leurs caresses. Ah! combien, disoit Daphnis, j'ai traversé de fois le fleuve! combien je t'ai cherchée sur le rivage, le long du ruisseau & au haut des collines! & toujours je m'en retournois désolé. Philis, à son tour, lui disoit, combien elle l'avoit aimé, depuis qu'elle l'avoit vu à la fête des Nymphes: combien de fois, triste & solitaire, elle avoit parcouru le rivage, & avoit gémi aux bords des ruisseaux & au fond des sombres bocages. Daphnis lui raconte ensuite comment l'Amour lui avoit apparu sous la forme d'un enfant, & com-

ment ce Dieu lui avoit indiqué lui-même la fontaine où il venoit de la trouver,

Aſſis à côté l'un de l'autre, ils s'entretenoient ainſi de leurs amours, en ſe prodiguant mille baiſers. Déja l'onde près d'eux répétoit l'image de la Lune, lorſqu'ils ſe promirent de ſe rendre en ce lieu dès le lendemain aprés midi. Il faut donc nous quitter, ſe diſoient-ils en ſoupirant ; & ils reſtoient aſſis. Adieu Daphnis, diſoit Philis, adieu ! il faut que je te quitte. A ces mots, elle l'embraſſe, elle veut partir, & elle reſte encore. Ah! il faut que je parte, diſoit Daphnis en l'embraſſant : alors ils font quelques pas pour s'en aller ; mais ils ſe retournent ; ils s'arrêtent & ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre. Adieu Philis ! Adieu Daphnis ! ſe dirent-ils en ſe quittant enfin ; mais ils ſe retournoient, à tous momens, l'un vers l'autre, en ſe faiſant des ſignes, juſqu'a ce qu'ils ſe fuſſent tout deux entierement perdus de vue. Daphnis, tranſporté de joie, gagne le rivage ; il baiſe la roſe que l'Amour avoit fait naître où il

avoit difparu; il monte dans le bateau & traverfe gaiement le fleuve. Il chantoit, & jamais fon cœur n'avoit été plus d'accord avec fes chants.

Daphnis a repris fa gaieté; le voilà qui fréquente de nouveau les Bergers. Il leur chante des chanfons, il joue de la flûte; il fe mêle à leurs jeux: mais dès que le foir remplace le midi, il confie fon petit troupeau à un Berger fidele; il monte dans le bateau & prend le chemin de la fontaine folitaire, pour fe rendre auprès de fa Philis qui, toutes les fois qu'il y arrivoit, l'attendoit déja.

Plus ils fe voyoient, plus ils étoient enchantés de fe voir: chacun d'eux fe croyoit le plus heureux du monde. Ils fe difoient mille fois, qu'ils s'aimoient, & ne croyoient jamais fe l'être affez dit. Souvent ils s'apprenoient des chanfons nouvelles: Daphnis étoit appuyé fur les génoux de Philis. Quand Philis chantoit, Daphnis trouvoit fon chant plus beau que celui du roffignol. Quand Daphnis jouoit de la flûte, Philis doutoit,

que Pan en jouât mieux. Souvent auffi ils fe racontoient des avantures; quand Philis contoit, Daphnis écoutoit attentivement; quelquefois il jouoit avec les rubans, qui laçoient fon fein; il perdoit l'attention & interrompoit tout-à-coup la narration par mille baifers qu'il lui donnoit. Quand Daphnis contoit, Philis paffoit doucement la main fur fon menton uni, ou bien elle lui ajuftoit une guirlande fur la tête, & le regardoit de tems en tems d'un air fi malin, qu'il perdoit le fil de fon hiftoire.

Ils fe rendoient fouvent auprès du rofier; ils regardoient le lieu, où il étoit comme un lieu facré; ils en prenoient un foin religieux, le garantiffoient des infectes avides, relevoient les tiges abbatues, les lioient contre des baguettes; & au milieu de leurs tendres embraffemens, ils chantoient une hymne à l'amour.

Daphnis avoit une fois pris un petit oifeau, & l'ayant apporté à Philis, elle fut ravie de joie & l'en récompenfa par un baifer. La Bergere le mit fur fa main; elle tenoit fes

jambes délicates entre ses doigts, & l'oiseau déployant ses aîles bigarrées, se débattoit & sifloit, comme s'il appelloit quelqu'un. Philis le regardant, lui dit: Veux-tu t'envoler de ma main sur les rameaux? Qui appelles-tu? Tes Camarades? Veux-tu, qu'ils viennent, se rassembler sur mes génoux? Comme tu es allarmé! Appelles-tu ta fidelle Compagne? Oui, oui, sans doute, il appelle sa bien-aimée; il lui dit son tourment, & peutêtre sa bien-aimée inquiette, le cherche tristement. Ah! Daphnis! je vais le laisser aller; en disant ces mots d'un ton de compassion, elle ouvre la main, l'oiseau s'échappe & voltige en chantant d'un arbre à l'autre. Philis le suivoit des yeux; elle paroissoit en peine, qu'il ne put pas retrouver sa compagne. Daphnis jettant ses regards sur Philis, s'apperçut qu'elle étoit triste, & qu'elle baissoit les yeux. Saisi de frayeur, il se jette dans ses bras. Ah Daphnis! . . . Si j'allois un jour te perdre? Hélas! Si je te perdois jamais! .. Dieux! .. J'en mourrois! Et Daphnis se sentit en proie à la même douleur que ressentoit Philis.

Une autre fois qu'ils se reposoient ensemble, ils virent des nuages se former au-dessus de leurs têtes, & il commença à pleuvoir; alors, rassemblant les brebis dispersées, ils allerent se refugier dans une grotte dont l'entrée étoit tapissée d'un lierre rempant. Daphnis apperçut au milieu de cette grotte un Cyprès, auprès duquel jaillissoit une fontaine: surpris de ce qu'il voyoit, il pensa que c'étoit la grotte de quelque Nymphe ou de quelqu'autre Divinité. Mais tout-à-coup ils se regardent en souriant, appercevant dans la grotte un autre Berger qui étoit assis au milieu des roseaux de la fontaine, & qui faisoit des chalumeaux & des flûtes à sept tuyaux. Le berger se tourne & les salue: Soyez les bien-venus, leur dit-il; peut-être eussiez-vous desiré d'être seuls, n'est-il pas vrai, jeune Bergere? Oh! l'Amour a déja tendu bien des piéges dans cet asyle frais! Au reste, vous pouvez vous donner tant de baisers que vous voudrez; je suis trop attentif à ce que je fais pour y prendre garde. . . Non, Ber-

ger, lui dit Philis en rougiſſant, nous ne venons ici que pour nous garantir de la pluie. . . Et quand mon Berger m'embraſſeroit! . . . Daphnis s'étant approché : Tu fais des flûtes, lui dit-il? Oui, repliqua le Berger, & les meilleures du canton; perſonne ne les fait ſi bien que moi, tout le monde veut en avoir. Hier encore, un Paſteur me donna deux brebis pour en avoir une; j'imite ſi bien ſur cet inſtrument le ramage des oiſeaux & le chant du roſſignol même, qu'ils viennent tous des bocages d'alentour ſe raſſembler ſur les branches de l'arbre ſous lequel le joue. Daphnis prit un de ces chalumeaux: Je vais jouer l'air de Chloé; & toi, Philis, chante les paroles:

„ Berger aux cheveux bruns, „ ainſi chanta Philis d'un air riant, & en formant des tons plus agréables que ceux de la flûte, „ Berger aux cheveux bruns, qui gardes „ tes moutons dans la vallée des hêtres; „ hélas! quand je paſſe auprès de toi, & „ que je cherche une brebis qui n'eſt pas „ égarée, quand alors, cachée par ma guir-

„ lande, je te jette des regards furtifs &
„ que je te ſalue avec un ſouris gracieux,
„ ah! pourquoi ne m'entends-tu pas? Au-
„ jourd'hui encore, je me ſuis regardée
„ dans l'onde limpide, & je ſouriois com-
„ me je te ſouris en te ſaluant. Seroit-ce
„ à moi de te le dire? Ma petite bouche
„ ſourit avec grace, & mon œil noir te dit
„ des choſes que ta timidité t'empêche d'en-
„ tendre. Dites-moi, Nymphes, dis-moi
„ donc, Amour! comment puis-je mieux
„ lui dire que je l'aime? „

Ah! que tu as bien chanté cette chanſon, dit le Berger à Philis! & toi, Daphnis! . . . tu as joué cet air . . . Non, par le Dieu Pan! je ne l'euſſe pas mieux joué! Je te fais préſent de cette flûte; une chevre pleine, ne feroit pas un plus beau préſent. Mais ſçais-tu auſſi la chanſon qui commence ainſi? *Jeunes filles qui faites les cruelles!* . . . C'eſt une ancienne chanſon, que peu de Bergers ſçavent aujourd'hui; elle s'appelle la chanſon de Neætus; & ce nom lui a été donné, parce qu'elle contient

une aventure de ce Dieu ; & cette grotte eſt nommée la grotte de Neætus, parce que c'eſt ici que l'aventure eſt arrivée. Daphnis le pria de lui jouer l'air ; & le Berger prenant la flûte, en forma des ſons auſſi doux que les accens du roſſignol. Je le fais maintenant, reprit Daphnis, 'je vais le jouer ; & toi, Berger, chante la chanſon ; alors il commença, & le Berger chanta :

„ Jeunes filles, qui faites les cruelles, „ lors même que l'amour vous fait palpiter „ le cœur ! écoutez comment les Dieux „ punirent une Nymphe ; écoutez la chan„ ſon de Neætus !

„ Neætus étant au ſein des eaux, appuyé „ ſur ſon urne, s'apperçut que les flots „ s'agitoient avec plus de véhémence ; alors „ il ſouleve ſa tête humide, ceinte d'une „ couronne de jonc ; & après avoir exprimé „ l'eau de ſes paupieres, il vit une Nym„ phe qui venoit d'entrer dans l'onde. Ah ! „ Nymphe que tu es belle, dit-il à voix „ baſſe ! que ton ſein eſt blanc & d'un beau „ contour ! que ta taille eſt fine & déliée !

„ comme les vogues ſe jouent autour de tes „ genoux potelés, & ſemblent par de petits „ efforts, vouloir s'élever plus haut! Ah „ Nymphe! . . . Il dit, il ſoupire & il monte „ ſur le rivage. Mais la Nymphe, ſi-tôt „ qu'elle l'apperçut, prit la fuite : légere „ comme une biche, elle échappe: il la „ ſuit; elle ſemble voler ſur les fleurs com- „ me un Zéphir. Le Dieu hors d'haleine, „ avoit à peine la force de lui dire : Ah „ Nymphe! pourquoi me fuis-tu? Cepen- „ dant la Nymphe ſe refugia dans la grotte. „ Pourquoi ne gagna-t-elle pas le bocage?

„ Jeunes filles, qui faites les cruelles, „ lors même que l'amour vous fait palpiter „ le cœur! écoutez comment les Dieux „ punirent une Nymphe, écoutez la chan- „ ſon de Neætus!

„ Déja Neætus prêt à la joindre, croyoit „ embraſſer ſon corps délicat. Dieux s'é- „ cria la Nymphe, ſecourez-moi! méta- „ morphoſez-moi en Cyprès! A peine ce „ ſouhait fut-il échappé de ſa bouche, que „ ſes pieds s'enfoncerent dans la terre par

„ dix racines. Son cœur saisi de terreur, „ frémit & fut aussi-tôt entouré d'écorce. „ Ah! dit-elle, en gémissant & en étendant „ par-dessus la tête ses mains qui se chan- „ geoient en rameaux : Dieux ! pourquoi „ avez - vous si promtement exaucé mes „ vœux! Ah Neætus! . . . Ah Nymphe! „ reprit le fleuve, en soupirant & en pas- „ sant ses bras autour de son écorce. Alors „ elle veut vainement l'embrasser, & secoue „ en mourant ses rameaux insensibles. Le „ Dieu plein de fureur, frappa la terre de „ son pied; & une fontaine jaillit de la „ place que son pied avoit frappée.

„ Jeunes filles, qui faites les cruelles, „ lors même que l'amour vous fait palpiter „ le cœur! avez-vous entendu comment les „ Dieux punirent une Nymphe? La chan- „ son de Neætus vous a-t-elle convertie!

Ainsi chanta le Berger: Daphnis & Philis l'écoutoient avec ravissement. Est-ce-là la grotte? . . . Est-ce-là le Cyprès? . . . Quoi! c'est-là la fontaine, disoient-ils? Oui, dit le Berger, c'est-là la fontaine & le Cy-

près. Il m'a femblé, reprit Philis, que pendant que tu chantois, le Cyprès avoit agité plus fortement fon feuillage. Cependant le jour baiffoit, le foir vint trop tôt au gré des deux jeunes amans.

Un autre jour, Daphnis s'étant rendu au bord du ruiffeau, n'y trouva pas fa Philis. Pour calmer fon impatience, il s'occupe d'abord à graver le nom de fa Bergere & le fien fur l'écorce des arbres. Enfuite il fe mit à jouer un air tendre; il monta fur les chênes les plus élevés; fes regards alloient au-devant de Philis; & ne la voyant pas, il redefcend auffi-tôt pour refter enfeveli dans la rêverie la plus profonde. Elle vint enfin, mais fans guirlande fur fa tête; fes cheveux flottoient en défordre le long de fes épaules; elle étoit trifte, abattue, elle marchoit lentement, les yeux baiffés. Daphnis, en la voyant, fut effrayé; fon vifage pâlit; fon cœur palpita; il s'approcha d'elle en tremblant; il faifit fa main, qu'elle laiffa nonchalamment aller dans la fienne. Il veut parler; la voix lui manque; il craint

de lui demander le ſujet de ſon abattement. Philis, les yeux inondés de larmes, & le cœur plein de douleur & de tendreſſe, le regarde d'un air languiſſant. Ah! Daphnis! dit-elle à voix baſſe, Daphnis! . . . Après ces ſeuls mots, elle s'arrête, garde le ſilence & répand un torrent de larmes. Au nom des Dieux! s'écria Daphnis, quel malheur t'eſt-il arrivé? Parle. Au nom de notre amour, parle! . . . Daphnis! dit-elle enfin, hélas! . . . on veut . . . on veut, que j'en aime un autre que toi! A ces mots, Daphnis fut ſaiſi d'un friſſonnement ſemblable à celui, qu'éprouve un homme, qui ſe voit ſous un rocher prêt à s'écrouler : pâle & tremblant, il ſentit une ſueur froide couler de ſon front. Il n'eſt que trop vrai, continua la Bergere; on veut, que j'aime Lamon, ce Paſteur dont les troupeaux couvrent des pâturages entiers. Hélas! on veut, que je l'aime! Il a fait parade devant ma mere de ſes nombreux troupeaux, des grandes prairies qu'il poſſede; & il me demande pour ſon épouſe! Hélas! mon Da-

phnis! j'ai la plus tendre des meres: elle ne se croît heureuse que quand je le suis; elle regarde cette union comme le plus grand bonheur qui puisse m'arriver, & elle veut . . . elle veut que je l'aime, & que je l'épouse! En disant ces mots, elle recommence à pleurer & reprend ensuite: Daphnis! ne pleure pas, je t'en conjure; comment pourois-je en aimer un autre? . . . Quand ses troupeaux couvriroient tous les pâturages de ce canton, en seroit-il plus aimable? Non, non, Daphnis! je ne trouve que toi digne d'être aimé. Ta douceur, ta vertu, ta pauvreté même, tout te rend aimable! Je n'aime & je n'aimerai jamais que toi, Daphnis! En parlant ainsi, elle sanglotoit & l'embrassoit étroitement . . . Puis s'interrompant: Mais hélas! je désobéirai donc à la meilleure des meres! Je troublerai donc le repos de sa vieillesse, par des chagrins amers! --- Ah! Daphnis! je suis également malheureuse, soit que j'obéisse, soit que je n'obéisse pas! . . . Eh bien! Philis, dit le Berger pénétré de la plus vive douleur,

obéis; les Dieux puniſſent la déſobéïſſance: obéis, ils te rendront heureuſe! Je vais te quitter . . . je ne te reverrai plus. & je ſerai ſeul malheureux le reſte de mes jours!.. C'eſt ainſi que dans deux cœurs purs, combattoient l'amour & la vertu. La douleur & les ſoupirs empêchoient ces deux tendres amans de ſe parler. Philis rompit enfin le ſilence, en preſſant Daphnis contre ſa poitrine, & en fixant ſes yeux mouillés & pleins de tendreſſe ſur les ſiens. Ah! Daphnis! embraſſe-moi! Je veux toujours t'aimer; & lorſque ma mere me parlera de l'amour de Lamon, je me jetterai à ſes pieds, je ſerrerai ſes genoux: je pleurerai, je reſterai proſternée, juſqu'a ce que touchée par mes pleurs, elle approuve notre amour. Eh bien! oui, dit Daphnis tout transporté; embraſſe ſes genoux, pleure, arroſe ſes pieds de tes larmes & ne la quitte pas juſqu'à ce qu'elle approuve notre amour. Certainement elle ſera touchée, & pleine de compaſſion. elle approuvera notre amour.

L'eſpérance les ranimoit ainſi: ils recom-

mençoient à se sourire, à s'embrasser avec ardeur, & il sembloit qu'ils éprouvoient le ravissement de deux amans qui se revoient & qui s'embrassent après une longue absence. Ils verserent alors des larmes de joie, & s'accablerent de baisers, jusqu'à ce que le soir vînt les separer.

Daphnis s'en retourna plein d'espoir & d'impatience. Le jour suivant étoit à peine à moitié écoulé, qu'il passa le fleuve. Déja Philis l'attendoit au bord du ruisseau. Il courut aussi-tôt se précipiter dans ses bras; & déja il avoit lû dans ses yeux rians, qu'elle étoit chargée d'un bon message Elle s'assit sur le gazon: Daphnis se mit bien près d'elle; & passant un de ses bras autour de son col, il posa l'autre dans ses mains sur ses genoux. Oui, Daphnis, nous sommes heureux! . . . Elle dit, elle l'embrasse; & Daphnis transporté de joie, la presse contre sa poitrine. Nous sommes heureux, nous sommes heureux, te dis-je! Hier, à mon retour, je trouvai ma mere sous le berceau de Pampres, qui est devant

notre cabane; elle s'occupoit, au clair de la Lune, à en relever les rameaux abattus, & à les lier en espalier. J'entre, je la salue: Je te salue, ma chere Philis, me dit-elle! Elle me demande ensuite, si j'avois abreuvé le troupeau. Bientôt, continua-t-elle, tu seras maîtresse d'un plus grand troupeau; car celui de Lamon est le plus grand du canton. Ces mots renouvellerent ma douleur, je me mis à pleurer; elle quitte alors ses travaux, & me regarde: Pourquoi pleures-tu, Philis? ... Alors je pleurai bien davantage, & je lui dis enfin, en sanglotant: Ah! ma mere! ma mere! ne te courouce pas contre moi! Je pleure, hélas! je pleure, parce que je ne sçaurois aimer Lamon! Aussi-tôt je me jette à ses pieds, j'embrasse ses genoux; ne te fâche pas, ma mere! je ne puis ... non je ne puis aimer Lamon! J'aime ... hélas! j'aime déja un jeune homme de l'autre rive: c'est le meilleur, le plus vertueux des Bergers. En lui parlant ainsi, je pressois mon visage contre ses genoux, que je mouillois de mes

larmes. Son troupeau eſt petit, ajoûtois-je, mais certainement il n'eſt point de Berger plus aimable, plus vertueux. Je me tus alors, je levai doucement mes yeux mouillés de larmes, & je vis les ſiens inondés de pleurs; elle me tendit la main avec bonté & m'ordonna de me lever. Philis, dit-elle, je ne prétends pas encore m'oppoſer à ton amour. Mais, ma chere Philis, l'amour peut t'abuſer; je ne dois me réſoudre que lorſque j'aurai vu ton amant, & que je me ſerai bien informée, s'il eſt en effet vertueux. Oui, ma Philis! de la vertu ſeule dépend le bonheur de la vie. Auſſitôt je lui promis de te mener dans notre cabane. Daphnis, à ces mots, ſe leve tout-à-coup, en pouſſant des cris de joie; il embraſſe Philis: elle l'embraſſe à ſon tour; & ils ſe tiennent étroitement ſerrés, en s'accablant de baiſers.

Mais dis-moi, ma chere Philis, reprit le Berger, ta mere eſt inſtruite de notre amour.. tu vas me mener dans ta cabane; crois-tu que je lui plaiſe? Oh! oui, répondit Phi-

lis, certainement tu lui plairas. Mais, continua Daphnis, mon vieux pere ignore encore que nous nous aimons. Je vais lui découvrir notre amour; ... ſçais-tu, Philis, ſçais-tu ce qu'il faut faire? Viens avec moi; je veux te préſenter à lui; & en te voyant, il dira certainement: Daphnis, tu as fait un bon choix.

Philis y conſentit; elle pria ſon Berger, de lui cueillir des fleurs pour ſe parer d'une guirlande fraîche. Et Daphnis courut au bord du ruiſſeau & dans le bocage pour cueillir des fleurs; pendant ce tems, Philis lava ſon beau viſage dans l'onde claire du ruiſſeau. Daphnis ne tarda pas à venir avec ſon chapeau plein de fleurs; les unes étoient de diverſes couleurs, les autres blanches comme la neige; celles-là étoient azurées comme le Ciel, celles-ci couleur d'or comme les étoiles, ou vermeilles comme les lévres de Philis. Il répandit ces fleurs ſur les génoux de la Bergere & s'aſſit à ſon côté: elle ſe mit auſſi-tôt à compoſer une guirlande, & à diſpoſer avec art les fleurs

diaprées. Daphnis cependant arrangea les boucles de ſa brune chevelure, & orna d'un bouquet ſon ſein d'albâtre. Lorſque Philis fut ainſi parée, Daphnis crut ne l'avoir jamais vue ſi belle. Il ſauta, transporté de joie; & la conduiſant par la main au rivage, ils entrerent dans le bateau, & traverſerent rapidement le fleuve.

Bientôt ils arrivent devant la cabane: Je vais entrer, dit alors le Berger; & toi, Philis, attens un moment ſous ce berceau; je vais revenir te préſenter à mon pere.

Il entre auſſi-tôt dans la cabane: Là, héſitant de parler, il s'arrête, il rougit, il baiſſe les yeux. O mon pere! dit-il enfin, puis il ſe tait. Que veux-tu, Daphnis! lui demande le vieillard. Mon pere! j'aime . . . Confus, après cet aveu, il reſte encore en ſilence. Tu aimes, lui dit le vieillard, en lui tendant la main, & quel eſt l'objet de ton amour? Alors il s'approche de ſon pere, il met doucement ſa main dans celle du vieillard. J'aime, dit-il, une jeune Bergere, la meilleure & la plus belle

de tout le païs. Tu es heureux, Daphnis! dit le vieillard, ſi la beauté ne t'abuſe pas, & ſi elle aime les Dieux; car Jupiter, du haut de l'Olympe, vous bénira tous les deux, en arrêtant ſur vous ſes regards. Mais, Daphnis! l'amour nous abuſe ſouvent. Non, non, dit Daphnis, je ne m'abuſe pas: tu vas voir, mon pere, ſi elle eſt belle & vertueuſe! A ces mots, il court ſous le berceau & conduit ſa Bergere par la main dans la cabane.

Philis parut devant le vieillard; l'innocence étoit peinte ſur ſon viſage. Elle ſourioit en rougiſſant & d'un air timide; elle avoit la tête penchée ſur ſon ſein; à peine oſoit-elle, à travers de ſa guirlande, jetter un regard furtif ſur le vieillard. Daphnis, tantôt fixoit les yeux ſur ſon pere; & plein de raviſſement, il regardoit avec quelle attention, avec quelle bonté, le vieillard avoit les yeux attachés ſur ſa chere Philis; tantôt il regardoit la Bergere & rioit de ſon air timide. Il la conduit auprès du vieillard, il baiſe tendrement la main de ſon pere.

Viens, Philis! dit-il, baise aussi la main du meilleur des peres; & Philis baisa la main du pere de Daphnis.

Cependant le vieillard en silence, ne cessoit de la considérer attentivement; enfin il s'écrie en poussant un profond soupir: Ah! quels traits mes yeux découvrent sur ton visage ingenu! Ah! ma fille! ce sont-là tous les traits de Palémon! Oui ce sont les traits du plus sincere des amis: c'est ainsi, que sa bouche sourioit dans sa jeunesse. Il mourut, hélas! & la moitié de mon bonheur fut enseveli avec lui! Ah! ma chere enfant! parle, réponds-moi donc! es-tu la fille de Palémon?

Je suis, reprit Philis, je suis la fille de Palémon; hélas! mes yeux n'ont jamais vû mon pere! Il mourut lorsque je reposois encore dans le sein de ma mere. Tous les jours ma mere visitoit les cyprès, que les Bergers avoient plantés autour de son tombeau; tous les jours elle y alloit pleurer, & c'est sur la tombe de mon pere, qu'elle ma mise au monde.

A ces mots, le vieillard ſe leve, ſe précipite en tremblant au col de Philis. Ma fille, dit-il en balbutiant! ah! ma chere fille! & il retombe ſans force ſur ſon ſiége. Il leve, en ſoupirant, les yeux au ciel; il prend la main de la jeune Bergere: on voit qu'une joie mêlée de triſteſſe l'empêche de parler. Daphnis étoit ravi de ce ſpectacle; il court chercher une corbeille pleine de raiſins, d'amandes, d'oranges & de pommes. Il prépare pour ſon pere & pour ſa Philis ce repas champêtre. Il ſaute, il chante, en allant chercher les fruits; il ne ſçait comment exprimer ſa joie. Ah! Daphnis! diſoit-il, ah! quel eſt ton bonheur? Non, il n'eſt point de mortel auſſi fortuné que toi! En parlant ainſi, il fait placer Philis à côté du vieillard, & ſe met avec empreſſement à côté d'elle.

Hélas! dans quelle félicité, dit alors le vieillard, s'écouloient les années pendant leſquelles je jouiſſois de l'amitié de Palémon! Quelle ſincérité! quelle vertu! . . . Il étoit pauvre, & cependant il ſoulageoit l'indigent.

Aucun Pafteur ne faifoit plus de facrifices aux Dieux; & fi fon troupeau s'augmentoit, c'étoit fouvent par les défis qu'on lui faifoit pour le chant, & dans lefquels il avoit toujours l'avantage; car perfonne ne chantoit fi bien que lui. La droiture étoit empreinte fur fon front; on lifoit dans fes yeux le calme de fon ame; & cette douce tranquillité ne le quittoit jamais, pas même dans l'adverfité. Jamais il ne répandoit des larmes que pour l'infortune des autres; & il ne fe plaignoit de fa pauvreté, que lorfqu'elle l'empêchoit de fecourir les malheureux. Tel étoit Palémon, telles étoient fes vertus! Il mourut, hélas! il mourut dans l'Eté de fes jours. Toute la contrée fut en proie à la trifteffe, chacun avoit perdû fon meilleur ami! Jamais on n'avoit vû dans le canton autant de Bergers raffemblés, que le jour qu'on dépofa fon urne fur la petite colline qui eft fituée près de fa cabane. Tous fe rangerent triftement autour de fes cendres; chacun enfonça dans la terre un rameau de cyprès autour de fa

tombe ; & Pan, qui les bénit, les fit croître pour former un bois qui le couvre de son ombre. Je posséde encore une coupe qu'il a gagnée au combat du chant, & dont il m'a fait présent. La fougere & le chardon étoilé couronnent cette coupe, & par l'art du sculpteur, un serpent qui s'entortille autour, se redresse & mord le bord du vase pour en former l'anse. Hélas, cette coupe que je ne remplis que dans les jours les plus solemnels, entretient le souvenir de mon meilleur ami !

Ainsi parla le vieillard. Daphnis & Philis l'écoutoient avec attendrissement. Le soir vint enfin, & Philis fut obligée de les quitter. Le vieillard la baisa tendrement sur son front blanc comme la neige. Dis à ta mere, ajoûta-t-il, dis-lui qu'Amyntas vit encore, qu'il a un fils ; que si elle consent que la fille de Palémon s'unisse à ce fils, & qu'elle nomme Amyntas son pere, il sentira rajeunir sa vieillesse défaillante. Philis sortit alors, appuyée sur son Berger qui la conduisoit hors de la cabane ;

& le vieillard en ſortit auſſi pour les voir plus long-tems. Ses regards ſatisfaits les ſuivoient juſqu'à-ce qu'il les eut perdus de vue ſous les arbres éloignés. Oh! dit-il, plein de raviſſement, la joie que reſſent un fils vertueux eſt la plus douce joie d'un pere; ſon bonheur eſt le bonheur le plus pur d'un pere! Que c'eſt une douce, une délicieuſe récompenſe pour la peine qu'on prend de faire germer dans un jeune cœur les ſemences de vertus! Quelle riche récolte! quel doux fruit!

En parlant ainſi, il s'en retourna dans ſa cabane. Cependant Philis & Daphnis étoient déja montés dans le bateau. Daphnis traverſa le fleuve avec précaution; & ayant deſcendu Philis ſur la rive, il attacha le bateau à un ſaule. Ils chantoient en marchant enſemble, un air tendre que répétoient les échos, & qu'ils interrompoient ſouvent par des baiſers qu'ils ſe donnoient. Il fallut enfin ſe ſéparer. Daphnis promit à ſa Bergere de ſe rendre le lendemain dans la cabane de ſa mere; &

le roſſignol méla ſes doux accens à leurs tendres adieux.

Daphnis s'en retournoit à travers le bocage ; il alloit détacher ſon bateau, lorſqu'une voix qui ſortoit du fond d'une oſeraye, lui cria : Daphnis, viens avec nous ſous ces ſaules ; nous allons chanter l'un contre l'autre, & tu ſeras notre juge. Daphnis y étant allé, trouva deux Bergers ; il s'aſſit vis-à-vis d'eux, & leur dit : Commencez, je conſens à être votre Juge.

(*Alors* MENALQUE *chanta le premier.*)

„ O Muſes ! ô Pan ! faites que mes chants „ ſoient plus doux que ceux de la fauvette, „ plus agréables & plus variés que ceux du „ roſſignol ! C'eſt Ménalque qui chante, Mé- „ nalque qui a toujours remporté le prix. „ Oui, lorſque je chante, les jeunes Ber- „ geres s'arrêtent ſouvent auprès de moi ; „ elles diſent : Ménalque ! ah ! que tu chan- „ tes bien ! Mais, charmante Daphné, ſi „ tu t'arrêtois quelque jour, ſi tu diſois „ auſſi : Ménalque ! ah ! que tu chantes „ bien ! . . .

(ALEXIS *chanta enſuite.*)

„ Je ſçais une Bergere qui n'a encore vû „ que ſeize Etés. Elle eſt petite, ſa taille „ eſt fine, ſa chevelure eſt brune, ſon „ front égale la blancheur de la neige. Ses „ yeux lancent des regards pleins de feu, „ ſa bouche ſourit avec grace. Mais où „ es-tu maintenant, jeune Bergere? ſur „ quelles fleurs bondis-tu, comme un ten- „ dre agneau? dans quel lieu folâtres-tu? „ comme tu fis dans cette ſoirée d'Autom- „ ne, où je fus bleſſé de tes traits. Ah! „ chere enfant! . . .

MENALQUE.

„ Que les oiſeaux ſe taiſent dans les lieux „ où Daphné aux yeux noirs fait entendre „ ſes chants! que les doux Zéphirs volti- „ gent ſans ceſſe dans les lieux où ſon pied „ mignon foule l'herbe tendre & les fleurs! „ que le trefle y croiſſe! Que ſon trou- „ peau y trouve les meilleurs pâturages!

ALEXIS.

„ Tous les ſoirs je fais traverſer le ruiſſeau „ à mon troupeau, afin qu'il s'y baigne;

„ & mes brebis ſont blanches comme les
„ cygnes du fleuve. Je ſuis jeune & beau;
„ tu es jeune & belle, ô Bergere folâtre!

MENALQUE.

„ Comme les doux Zéphirs du ſoir agitent
„ doucement ces ſaules! comme la Lune
„ ſilentieuſe s'avance! ô mes chévres & mes
„ moutons! ne grimpez pas ſur ces bords
„ eſcarpés! Voici du peuplier, voici du
„ lierre; la rive pourroit s'écrouler ſous vos
„ pas?

ALEXIS.

„ Que je te porte envie, petit mouton!
„ tu bondis autour d'elle, tu manges le
„ trefle de ſa main! Que je te porte envie,
„ petit paſſereau! tu voltiges ſur ſa fenêtre,
„ tu vois ſon ſommeil du matin, tu chan-
„ tes, & elle aime ton ramage: Dans le
„ lieu où je trouverai ma Bergere, dans
„ l'endroit où elle me donnera le premier
„ baiſer: Ah! j'y veux chaque année, je
„ t'en fais le ſerment, ô Pan! oui, j'y veux
„ chaque année t'immoler un bélier!

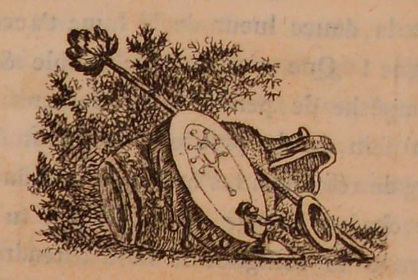
Ainſi chanterent les Bergers, & Daphnis

dit: Alexis, tu as remporté le prix; ton chant eſt plus agréable à entendre que le murmure d'un ruiſſeau. Alexis s'empara de la chévre qui avoit été marquée pour le prix. Daphnis, reprit le Berger vainqueur, on m'a dit que tu étois un excellent chanteur: ſi tu me veux chanter une chanſon, je te fais préſent de cette chévre; & Daphnis plein de joie, ſe ſaiſit de la chévre, & chanta ainſi :

„ Répands ta clarté, brillante Lune! ré-
„ pands ta clarté ſur le ſentier que ſuit
„ maintenant ma Bergere, qui retourne à
„ ſa cabane! Qu'aucune terreur nocturne,
„ ô ma Bergere! ne te ſaiſiſſe dans ton
„ chemin ſolitaire! Que le paiſible ſilence,
„ que la douce lueur de la Lune t'accom-
„ pagne! Que rien ne te trouble & ne
„ t'empêche de penſer à ton Berger! Que
„ du ſein de la prairie, le chant de la
„ cygale réſonne à tes oreilles! Que du fond
„ de chaque bocage auprès duquel tu paſ-
„ ſeras, le roſſignol te faſſe entendre ſes
„ amoureux concerts! Que ſon chant ſoit

„ aussi tendre que ta pensée, quand tu
„ t'occupes de moi & que tu leves tes beaux
„ yeux vers le Ciel, en soupirant! O ma
„ fidelle Bergere, le Printems regne pour
„ moi où tu es! Tu répands la joie dans
„ les prairies; tu fais exhaler aux fleurs
„ une odeur plus suave. Mais lorsque tu
„ me presses contre ton sein, lorsque tu
„ me donnes un baiser sur mes lévres, ah!
„ mon cœur alors palpite avec précipita-
„ tion: je ne vois plus le Printems, je ne
„ respire plus l'odeur des fleurs, je ne
„ sens que ton baiser . . .

Ainsi chanta Daphnis. Je donnerois la moitié de mon troupeau, dit Alexis, pour sçavoir chanter comme toi.



DAPHNIS.

LIVRE SECOND.

Cependant Daphnis s'étant emparé de la chévre, la fit entrer dans le bateau ; il quittoit la rive, mais ſes penſées ſuivoient Philis. Plongé dans une rêverie profonde, il ne s'apperçût pas, que le fleuve orageux rouloit avec impétuoſité ſes flots. Déja il étoit au milieu, lorſque, pouſſé contre une pointe de rocher, il rompit ſa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement : la chévre ſauta hors du bateau & gagna la rive à la nage. Pour lui, il ſe voit menacé à tout inſtant d'être pouſſé par le fleuve contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugiſſemens : il ſembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ces lionceaux, qui déja rugiſſent, en venant du fond de leur antre au devant de leur

proie. Le fleuve ne le pouſſa cependant contre aucun écueil; il l'emporta ſeulement jusqu'au moment où l'obſcurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque foible lueur ſur la rive. Alors, d'une voix alarmée, il appelloit à ſon ſecours, mais inutilement; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Enfin une grande lumière frappe ſes regards. Cette lumière, dont il approchoit avec vîteſſe, lui parût être dans un bateau ſur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du ſecours; & le bateau, qui vint au-devant de lui, arrêta le ſien.

Deux hommes qui péchoient, & qui, pour ſurprendre le poiſſon, l'éblouiſſoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, & l'ayant conduit à bord, le menerent près de-là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par ſon âge, & vêtu d'une maniere extraordinaire. Certes, ſe diſoient les pêcheurs,

nous ſommes heureux aujourd'hui ! Voilà déja deux étrangers, que les Dieux nous ont amenés : voilà déja deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de ſecourir des infortunés. Cependant l'un d'eux alla préparer des poiſſons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le vieillard fit aſſeoir Daphnis & le Pêcheur bienfaiſant à ſes côtés. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté : il leur conta ſes frayeurs ; comment il avoit vainement appellé du ſecours, & comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau & la lumiere. C'eſt ainſi qu'ils s'entretenoient avec amitié, (car comment l'amitié ne regneroit-elle pas parmi des infortunés raſſemblés chez l'homme de bien qui leur prête du ſecours, & qui rend graces aux Dieux de les lui avoir amenés ?) C'eſt ainſi, dis-je qu'ils s'entretenoient avec amitié, juſqu'à ce que l'autre Pêcheur apporta d'un air riant un plat de poiſſons apprêtés, qu'il plaça ſur la table, & il s'aſſit auſſi avec eux ; les deux Pêcheurs prie-

rent leurs hôtes de manger. O mon pere! dit l'un d'eux au vieillard, ton vêtement eſt ſomptueux & extraordinaire, ton langage n'eſt pas ſemblable au nôtre; il faut que tes malheurs t'ayent conduit des régions lointaines. A ces mots, le vieillard ſoupira, ſans pouvoir répondre: Hélas! reprit-il enfin, ce n'eſt pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici; je ſuis de la ville de Crotone, (*) où j'avois place dans le Sénat. Mais hélas! les chefs de ce Sénat, qui devroient aimer les Dieux, la vertu & la juſtice, ſe plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple, & ſacrifient la vertu & la juſtice à leurs intérêts & à leurs vices. Le peuple toujours aveugle, eſt trompé: il adore ceux qui ſappent les fondemens de ſon bonheur. Je l'ai vû & j'ai combattu pour la vertu & pour la juſtice; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de ſe-

(*) *Crotone*; Ville au bord de la mer Jonienne, près du Promontoire de Lacyme.

mer parmi le peuple, leur donnoient toute ſûreté pour perſécuter la droiture & l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Juſtes Dieux! ſi dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelques calamités, ah! calmez votre courroux, & rappellez ces calamités déja près de ſes murs coupables.

Ainſi parla le vieillard en ſoupirant, & il tomba dans un morne ſilence. Les autres remplis d'une tendre pitié, ſe turent auſſi; ils parurent ſaiſis d'horreur, d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injuſtice & du malheur; car il eſt douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ſes ſemblables ſont injuſtes & vicieux. Les Pêcheurs ſe mirent à conſoler le vieillard; ils tâcherent de l'amuſer par des entretiens pleins de gaieté, & par le récit de différentes avantures, juſqu'à ce que le ſommeil vint les inviter au repos.

Ce ne fut pas ſans inquiétudes que Daphnis paſſa la nuit; il ſe rappelloit ſon

pere, il ſentoit l'affliction qu'il devoit avoir; il penſoit à ſa Philis : il ſe repréſentoit quelles ſeroient ſes alarmes, s'il ne pouvoit pas ſe trouver au rendez-vous. Oh! dès le lever de l'aurore, diſoit-il, je remonterai le long du fleuve.

A peine le ſoleil du matin eut-il frappé de ſes rayons dorés le toit couvert de mouſſe, que les pêcheurs & leurs hôtes ſe trouverent tous raſſemblés. Le vieillard prit ſon bâton, il embraſſa ſes hôtes, &, les yeux mouillés de larmes : Les Dieux, dit-il, récompenſeront votre bienfaiſance ; Daphnis les embraſſa à ſon tour, & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le vieillard, en marchant d'un pas lent ; & le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main ſur ſon épaule. A l'heure de midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage, où le vieillard pût ſe repoſer ; & l'ayant conduit ſous un ormeau, il le quitta & alla chercher des fruits : il revint bientôt ; & dès qu'ils ſe furent rafraîchis, ils continuerent leur route. A l'approche du ſoir, Da-

phnis lui montra de loin ſa cabane. Son pere Amyntas y étoit en proie à ſes inquiétudes. Triſtement aſſis, éclairé par la foible lueur d'une lampe, il s'occupoit de ſon fils. Il entend quelque bruit, il voit ſon fils ; & tout-à-coup, transporté de joie, il ſe leve en tremblant & ſe jette au col de Daphnis. Mon fils, dit-il, ô mon fils. . . C'eſt toi. . . Que la nuit & le jour ont été triſtes pour moi! Il s'interrompt alors & ſalue gracieuſement le vieillard qu'il apperçut, en lui ſerrant la main ; & Daphnis dit avec empreſſement à ſon pere, comment le fleuve l'avoit entraîné, comment les Pêcheurs l'avoient ſauvé : il lui conte auſſi l'hiſtoire du vieillard. Il n'oublie pas le ſoin qu'il avoit pris de lui, en lui ſervant de guide pour remonter le fleuve. Et le pere l'écoutoit avec extaſe, charmé de trouver dans ſon fils ces preuves de vertu & de commiſération.

O mon ami, dit Amyntas au vieillard, diſpoſe de tout ce que les Dieux m'ont accordé! Que ma cabane te ſerve d'abri! A ces mots, il le conduiſit à un ſiége couvert

d'une peau molle; & ayant mis ſon bâton de côté, il le pria de ſe repoſer, & s'aſſit auprès de lui.

Ah! quelle félicité! reprit le vieillard plein de ſurpriſe & de joie, quelle félicité de ſe trouver avec des gens vertueux! O mes bons amis! c'eſt chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le ſein de ma patrie. Cher ami! lui répond le pere de Daphnis, ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de ſecourir les infortunés. Celui, qui ne le fait pas, eſt un monſtre! Pourquoi les Dieux mettent-ils ma cabane ſous leur protection? Pourquoi répandent-ils la bénédiction ſur mes arbres? Seroit-ce pour que je demeure ſeul à mon aiſe dans ma cabane, tandis qu'il y a de la place & de l'ombre pour pluſieurs? Ou ſeroit-ce, pour que je diſſipe tout ſeul l'abondance des fruits, qui font plier juſqu'à terre les branches de mes arbres? Ainſi s'entretenoient les vieillards, & pendant ce tems Daphnis avoit couvert la table de lait, de pain & de fruits.

Bientôt ils allerent tous goûter les douceurs du ſommeil. Daphnis réva de ſa chere Philis, juſqu'à ce qu'il fut réveillé par les airs que les Bergers matineux répétoient ſur leurs flûtes, en conduiſant leurs troupeaux dans les pâturages. Pour Daphnis, fâché de ce qu'il n'étoit pas encore midi, à peine daigna-t-il prendre ſon chalumeau & conduire ſon petit troupeau dans les champs. Il alla ſe repoſer loin des autres Bergers, au bord d'un ruiſſeau qui couloit ſous un ombrage ſolitaire de rameaux de ſaules. Tourmenté par ſes impatiens déſirs, il avoit peine à reſter aſſis; tantôt il jouoit un air tendre, ſoupiroit & regardoit avec dépit la hauteur du Soleil; tantôt il careſſoit ſes moutons, qui paiſſoient aux environs, & qui s'approchoient de lui; ou il les appelloit pour leur préſenter de ſa main des plantes qu'il arrachoit: puis il ſe remettoit à jouer de ſon chalumeau, & à regarder en ſoupirant le Soleil, plein d'impatience de ce qu'il n'étoit pas encore au plus haut du Ciel.

Pendant ce tems, Ariſtus, (ainſi s'appelloit le vieillard de Crotone) étoit auſſi ſorti de la cabane pour viſiter la contrée: il étoit monté ſur une colline voiſine, d'où il découvroit dans l'éclat de la lumiere du matin une vaſte région, des côteaux revêtus d'arbriſſeaux, plus loin, des montagnes azurées, des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers, & des forêts de ſapins, de chênes & de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve rouloit avec fracas ſes flots mugiſſans au milieu des campagnes, des côteaux, des bocages & des rochers eſcarpés. Les ruiſſeaux d'alentour ſerpentoient plus doucement à travers le gazon, en produiſant un petit gazouillement, ou tomboient agréablement en petites caſcades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiſeaux chantoit gaiement ſur les rameaux humides de roſée, ou faiſoit retentir dans l'air éclatant ſon ramage varié, auquel ſe mêloient les flûtes des Bergers & la voix des Bergeres qui faiſoient paître en ſociété leurs troupeaux ſur les collines d'alentour, ou dans les

prairies. Le vieillard étonné, promenoit ſes regards incertains, tantôt ſur les objets les plus éloignés, tantôt ſur les plantes & ſur les fleurs, qui exhaloient à ſes pieds leurs parfums. Transporté de joie, ſa poitrine s'enfla, & il exprima ſon raviſſement par ces mots:

Quelle félicité! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre! O nature! nature! que tu es belle! que tu as de charmes dans ta beauté ingénue, lorſque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontens! Heureux le Berger! heureux le Sage! qui vit ignoré du peuple des Grands, & qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaiſirs que la nature modeſte exige & qu'elle nous procure! Inconnu, il fait de plus belles actions que le Conquérant & le Prince dont le vulgaire admire la pompe. Ah! je te ſalue, paiſible vallon! je vous ſalue, fertiles côteaux! & vous ruiſſeaux! prés fleuris! bocages ſolitaires & ſombres! Temples conſacrés aux doux transports, aux graves

méditations, je vous salue! Que vous étalez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin! La douce joie & l'innocence me sourient de chaque colline & de chaque prairie; la tranquillité & le contentement habitent ces paisibles cabanes que je vois; ils reposent sur ces collines ou sur les bords des ruisseaux qui serpentent, ou sommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'ils vous manque peu de choses, ô Bergers! Que vous êtes près du bonheur! O vous qui fûtes assez malheureux pour abandonner la simplicité de la nature, pour chercher un bonheur plus varié! Insensés! qui nommez grossiéreté les mœurs de l'innocence riante; qui appellez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses! Vous avez beau construire avec peine des tissus de bonheurs, le moindre souffle les détruira! Vous allez à la félicité par des labyrinthes où vous errez sans cesse, toujours excédés, toujours mécontens. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune; vous vous

précipitez dans les bras féduifans de la fauffe Déeffe ; vous y rêvez quelques momens, vous vous réveillez bientôt, & vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fafcinée les yeux. Vous n'aviez point vû fon dos hideux ni fes aîles noires & tannées avec lefquelles elle fecoue fur vous le dégoût & la terreur. Et vous qui gouvernez des provinces ! vous, qui, du haut des tours de vos palais, parcourez la terre d'un regard infolent, & qui vous dites à vous mêmes avec orgueil : Tout ce que je vois eft à moi, cet empreffement pénible des peuples eft pour moi : car je fuis leur maître, & mon afpect les fait trembler. Répondez ! Pour qui les doux plaifirs coulent-ils du fein de cette paifible retraite, de ces fertiles campagnes & de toute la belle nature ? Pour qui les ruiffeaux font-ils entendre leur murmure ? Pour qui la fraîcheur des ombres & la chaleur du Soleil ont elles des douceurs raviffantes ? Eft-ce pour vous, Monarques, ou pour le pauvre Berger qui repofe fur l'herbe, entouré de fon troupeau ?

Il goûte le repos & il respire le ravissement; satisfait de ce qu'il possede, il ignore qu'il est pauvre; & quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisir à celui qui est déja content? Cette admirable & bienfaisante nature est pour lui une source intarissable de plaisirs & de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité ne le rendent mécontent de sa fortune. Son esprit tranquille & son cœur droit répandent sans cesse les plaisirs devant lui, comme tu répands, ô Soleil du matin! l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée. Ne soyez point irrités, ô Dieux! si je me suis cru malheureux, & si j'ai pleuré; si, en quittant Crotone, j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'est par un chemin sombre & fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes délicieuses. O ruisseaux! c'est sur vos bords que je vais goûter le repos; & vous arbres! recevez-moi sous la fraîcheur de vos ombres! Cabanes rustiques, soyez ouvertes à un étranger qui va

passer doucement sa vieillesse avec vos habitans, plus dignes d'envie que les Rois. Coulez sans cesse, torrens de volupté! Je vous apporte un esprit serein & pur, serein comme le ciel, lorsqu'il n'est obscurci par aucun nuage, pur comme un lac, que les plus petits flots sillonnent à peine, & dans lequel le ciel & toute la contrée se peint. Oui, paisibles ruisseaux! c'est près de vous que je vais, plein de transports, plein de reconnoissance envers les Dieux, repasser ma vie. Mes pensées la parcourront avec joie: heureux de ce qu'elles n'ont à frémir d'aucun crime. Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles; ils se faneront doucement comme se fane une rose qui exhale, en mourant, ses derniers parfums.

Ainsi parla le vieillard, pénétré du ravissement le plus délicieux; & après avoir jetté encore une fois sur toute la contrée ses yeux remplis de larmes de joie, il descendit du côteau pour regagner à pas lents la cabane d'Amyntas.

Daphnis & son pere le reçurent en l'em-

braſſant : déja le dîner champêtre l'attendoit. Ces honnêtes vieillards ſe tenant par la main, s'aſſirent à table, & Daphnis s'y aſſit auſſi. Il ſe hâta d'appaiſer ſa faim ; puis il laiſſa les vieillards, qui s'entretenoient avec amitié, & courut vers le fleuve, qu'il paſſa précipitamment, pour revoir ſa chere Philis. Il arrive bientôt à la fontaine ; mais il n'y retrouve pas ſa Philis ; il jette ſes regards de tous côtés ; & quel fut ſon trouble ! Les noms qu'il avoit gravés ſur l'écorce des arbres . . . il les trouva effacés. Dieux ! s'écria-t-il, en tremblant, eſt-ce-là le funeſte avant-coureur de quelque affreuſe diſgrace ? Ah ! pourvû que ma Philis ne ſois menacée d'aucun malheur ! pourvû . . . mais hélas ! où eſt-elle ? Je crains ! je friſſonne ! Nos amours ne ſont-ils pas menacés ? Ainſi parloit Daphnis, agité par ſon inquiétude, lorſque Lamon ſortit du bocage : Que viens-tu faire ici, Daphnis, lui dit-il ? Qui cherches-tu ? Philis, ſans doute ! Eh bien, tu l'attens en vain. Philis ne t'aime plus. Tu pâlis ! l'infidele ! . . . Non, elle ne

t'aime plus : j'ai triomphé de ſon amour, je lui ai donné mon grand troupeau, toutes mes prairies, & maintenant elle m'aime. Oui, elle m'aime, cette belle enfant ! Tu vois ces arbres, ſur leſquels vos noms étoient gravés ? Philis & moi, étant ici enſemble, ce matin, au lever de l'aurore, nous en avons coupé les écorces. Adieu Daphnis, diſoit-elle en coupant les noms ! Je veux effacer juſqu'aux moindres traces de ton ſouvenir. A peine Daphnis a-t-il entendu une partie de ce diſcours, que ſes genoux fléchiſſent ; une ſueur froide coule de ſes membres : il ſeroit tombé, ſi Lamon ne l'avoit pas ſoutenu, en le conduiſant vers le rivage. Je vais t'éloigner, Daphnis, de ce lieu d'horreur, diſoit-il : monte dans ton bateau ! infortuné Berger ! Peut-être les Dieux t'ont-ils réſervé un autre bonheur. J'ai grand'pitié de toi, pauvre Berger ! Ainſi diſoit-il en ſe retirant.

Daphnis reſta long-tems immobile & ſtupide, comme un homme qui ſe réveille d'un ſonge affreux, & qui tout friſſonnant

ne ſçait pas encore que c'étoit un ſonge: ſon cœur palpitoit, & des ſoupirs s'empreſſoient de ſortir de ſon ſein tremblant. Un torrent de larmes coula enſuite de ſes yeux; & il ſe jetta à terre, preſque ſans ſentiment. Elle eſt infidele! s'écria-t-il; elle eſt infidele! & moi je vais être malheureux pour jamais. Elle qui pleuroit dans mes bras, quand ſa mere lui eut parlé de l'amour de Lamon; elle eſt infidele! Ah! cruelle! que n'ai-je expiré dès le premier inſtant dans tes bras? Jour funeſte, où je t'ai vue pour la premiere fois! où je t'ai vue pour mon éternel malheur! Mais . . . non, non, ce ne ſera pas pour mon éternel malheur. Non, l'amour que tu récompenſes ſi cruellement, ſortira de mon cœur; le mépris prendra ſa place, oui le mépris: il eſt dû à une Bergere qui change l'amant le plus tendre pour un grand troupeau! Il parloit ainſi, plein de colere, & il croyoit pouvoir aiſément dompter ſon amour: mais une douleur mêlée de tendreſſe ſurmonta bientôt ſon courroux. Hélas! que j'euſſe

été heureux, cruelle, que j'eusse été heureux! Mon bonheur eût surpassé celui de tous les mortels, si tu ne m'avois pas été infidele. Maintenant je suis malheureux! Nul mortel ne l'est autant que moi! Tout ce qui m'environne va m'attrister. Le murmure des ruisseaux ne me charmera plus: le chant des oiseaux rédoublera mon deuil: la chaleur du soleil & la fraîcheur de l'ombre me seront également indifférentes; & mes moutons vont errer sans Pasteur, car il ne prendra plus soin de sa propre vie. Mais je veux retourner encore auprès de la fontaine, où je te tenois serré dans mes bras, où, plein d'ardeur, je t'accablois de mes baisers, où tu m'embrassois, ingrate! avec une ardeur semblable à la mienne. Hélas! je vais verser mes dernieres larmes dans ce lieu fatal!

Daphnis, en gémissant, retourna près de la fontaine. C'est donc ici, disoit-il; c'est ici où tant d'heures délicieuses se sont écoulées dans les embrassemens d'une infidele! O Philis! . . . c'est ici que tu reposois,

cruelle ! c'eſt au bord de ce ruiſſeau que je t'ai trouvée la premiere fois ! C'eſt ici, ô comble d'horreur ! c'eſt ici que je vois l'écorce qui portoit nos noms unis, arrachée par ta propre main ! Mais . . . s'il n'étoit pas vrai ? . . . ſi Lamon m'avoit trompé ! O douce penſée ! j'eſpere . . je crains . . . ah ! fauſſe eſpérance ! je n'étois pas digne de Philis ! Lamon n'eſt-il pas plus aimable que moi ? Non, je n'en étois pas digne ! Pardonne, Lamon ; ah ! pardonne, ſi une fauſſe eſpérance a voulu te faire paſſer injuſtement pour impoſteur ! Comme il diſoit ces mots, il entendit du bruit du côté du bocage ; auſſi-tôt il jette précipitamment la vue : il apperçoit Philis. Il fremit, elle pâlit ; & jettant à peine les yeux ſur le Berger : Que viens-tu faire ici, dit-elle ? Je ne ſerois pas venue, ſi j'avois cru t'y trouver ; je m'en vais ! Je pourrai chercher une autre fois le ruban que j'ai perdu en ce lieu. Es-tu donc fâchée, cruelle ! dit Daphnis, d'être obligée de me voir encore une fois ! Alors elle fit ſemblant de chercher ſon ru-

ban, & elle marchoit ça & là le corps panché. Daphnis ſe mit auſſi à chercher; & elle continua: C'eſt le ruban que tu m'as donné & que j'entrelaçois dans mes cheveux avec des fleurs: ſi tu le trouves, tu peux le garder & le donner à ta nouvelle maîtreſſe. . . Mon ruban n'étoit pas à ton goût, diſoit Daphnis. Lamon en a de plus beaux; mais ſi tu veux l'avoir, peut-être eſt-il près de ces arbres, dont les écorces ſont coupées. En diſant ceci, il fut impoſſible à Daphnis de proférer une ſeule parole: la violence de la douleur l'étouffoit; & ils reſtoient tous deux dans un profond ſilence, occupés à chercher. Cependant Daphnis s'étant inſenſiblement approché de Philis, l'entendit gémir; & la regardant en face, il la vit pleurer. Tu pleures, infidele! lui dit-il; tu pleures! Philis jettant ſes yeux inondés de larmes ſur Daphnis, le vit pleurer & lui dit auſſi: Tu pleures, infidele! puis elle ſanglota. . . . Oui pleure, ingrat, pleure en voyant une fille que tu rends à jamais malheureuſe! A ces mots, Philis

cacha tout-à-coup dans ſes mains mignones ſon beau viſage baigné de larmes ; & ſes ſanglots ſoulevoient ſa gorge & l'empêchoient de parler. Daphnis ſe précipite alors à ſes pieds ; il ſaiſit une de ſes mains ; il la preſſe, plein d'ardeur contre ſa bouche ; il la baigne de ſes pleurs. Ah ! Philis . . . Ah ! infidele ! pleure, oui pleure ſur mon infortune ! Berger injuſte ! dit Philis, tu me nommes infidéle, moi, qui t'aimes par-deſſus tout. Tu me rends malheureuſe, perfide ! Tu aimes une autre Bergere ! A ces mots Daphnis ſe léve précipitamment : Moi, s'écria-t-il, moi, moi, infidéle ! ô Dieux, que je ſois puni, ſi je le ſuis ! C'eſt Philis, qui eſt infidéle ! C'eſt Philis . . . elle aime Lamon ! . . . Oui, c'eſt toi ! N'as-tu pas coupé les écorces des arbres, où nos noms étoient écrits ? Lamon, Lamon lui-même, qui m'a trouvé tout à l'heure au bord du ruiſſeau, m'a dit : Qui cherches-tu ? Philis, ſans doute ! Pauvre Daphnis, elle ne t'aime plus ; c'eſt moi qu'elle aime. Ce matin, elle a coupé elle-méme les écorces des

arbres, pour effacer jufqu'aux traces de ton fouvenir.

Philis refta furprife & interdite, fon front devint plus ferein, fes fanglots s'arrêterent : enfin elle fe précipita au col de Daphnis. Nous avons été trompés, s'écria-t-elle! Ah! le cruel Lamon! Nous avons été trompés, te dis-je! Hier, mon cher Daphnis, hier je pleurai ici, parce que tu n'y venois pas; & jettant les yeux de tous côtés, je vis les écorces des arbres coupées. Quel fut mon trouble! Mes génoux fléchirent fous moi, je ne fçavois que penfer, lorfque Lamon fortit du bocage. Pauvre Philis, me dit l'impofteur, tu cherches Daphnis, tu es étonnée de trouver les noms coupés, & tu ne fçais pas encore tout! Ah! faut-il, que je t'apprenne cette fatale nouvelle! Tu ignores encore, que Daphnis t'eft infidéle! Oui, Daphnis te trahit! Hier il vint ici avec une autre Bergere, & je le vis couper les noms gravés fur l'écorce des arbres. Je veux t'oublier, Philis, dit-il; je veux t'oublier pour toujours! Alors il embraffa fa Bergere

& s'en retourna avec elle. A ces mots, que me dit Lamon, je tombai à terre, & le trompeur me releva. Pauvre Philis, me dit-il, viens, je vais te conduire à ta cabane : ne te chagrine pas, le perfide ne mérite pas tes larmes . . . Ah ! Philis ! ſi tu m'aimois, tu ſerois heureuſe ! Mon grand troupeau & mes vaſtes prairies ſeroient à toi. Ainſi dit le fourbe en me conduiſant à ma cabane. O Dieux ! que j'ai pleuré ! Que j'ai paſſé une triſte nuit ! Et aujourd'hui, Daphnis, que n'ai-je pas ſouffert ! J'irai, diſois-je, j'irai le ſoir au bord de la fontaine, où j'ai ſi ſouvent repoſé dans les bras du perfide ; j'y pleurerai, j'y mourrai de déſeſpoir. Je ſuis venue, je t'ai trouvé : j'ai été ſaiſie à ta vue, cependant j'en ai été ravie : Je n'avois point de ruban à chercher ; mais je voulois paroître fâchée. Ah ! qu'il m'en a coûté ! Je me ſuis miſe à pleurer : tu as pleuré auſſi, mon cher Daphnis ! Ah ! quel bonheur, de nous être retrouvés !

Le cruel ! s'écria le Berger ; ah ! que nous ſommes heureux, que ſon impoſture

ne nous ait pas abufés plus long-tems! Ma chere Philis! Mon cher Daphnis! fe difoient-ils en s'embraffant tendrement & en fe ferrant l'un contre l'autre. Ah! reprit Daphnis, me pardonnes-tu de t'avoir cru infidele! Et toi? dit Philis. . . Puis ils pleuroient & ne fe parloient que par leurs baifers: Daphnis plein d'ardeur lui baifoit fon front blanc, fes joues, fes lévres & fes yeux inondés de larmes; & Philis lui forma une couronne de baifers tout autour de fon beau vifage.

La Bergere lui demanda enfuite, pourquoi il ne s'étoit pas rendu la veille auprès de la fontaine: il répondit, en racontant comment le fleuve l'avoit entraîné. Philis trembla: il n'oublia pas de parler des pêcheurs bienfaifans. Philis remercia les Dieux, & les pria de bénir les pêcheurs. Enfin il lui raconta l'hiftoire du vieillard, qu'une troupe d'hommes vicieux avoit chaffé de fa ville paternelle, la maniere dont il l'avoit conduit en remontant le fleuve. La Bergere pleine de compaffion pour le vieillard, &

ravie de joie d'aimer un Berger auſſi ſenſible, l'embraſſa, toute transportée : elle l'eût aimé encore plus qu'auparavant, s'il eût été poſſible d'aimer davantage. Philis lui apprit enſuite, qu'elle avoit dit à ſa mere, qu'elle avoit été chez le pere de Daphnis ; combien elle avoit été attendrie, lorſqu'elle avoit entendu parler d'Amyntas ſon pere, & enfin qu'elle lui avoit ordonné, de le conduire dans ſa cabane.

Maintenant viens avec moi, mon cher Daphnis, lui dit-elle en lui ſerrant la main. O ma chere Philis ! dit-il, je ſuis le plus heureux des mortels ! Ah ! comment ai-je pu douter de ton amour ? Je ne mérite pas que tu m'aimes ! Non, je ne mérite pas. . . Soudain Philis lui donna, avec transport, un baiſer ſur les levres, pour l'empêcher d'achever les reproches qu'il ſe faiſoit à lui-même.

Cependant ils traverſoient le bocage & s'avançoient vers la cabane de Philis. A peine furent-ils arrivés ſous le toit de feuillage, que Philis ſe mit à crier : Ma mere !

voici mon cher Daphnis que j'amene. Auſſitôt elle courut dans la cabane, ſuivie de Daphnis; & la mere de Philis vint avec joie au-devant de lui. O fils du plus vertueux, du meilleur des amis! Les Dieux vous ont deſtinés à vous aimer mutuellement, & ils vous béniront! Elle fit aſſeoir Daphnis à côté d'elle; & Philis ayant apporté des figues, des grenades & du raiſin, s'aſſit à côté de Daphnis. Philis prit la plus grande grappe; & mettant le premier grain ſur les lévres de Daphnis, elle mangea le ſecond; & elle continua ainſi juſqu'à ce, que la grappe fût mangée. La mere les regardoit d'un air riant; & pendant ce tems, elle arrêta, qu'il falloit que dans trois jours l'hymen les unît pour toujours. Elle voulut, que ce fût avant les vendanges, qui approchoient; car les feuilles commençoient déja à prendre une teinte rouge & jaune, & les grappes mûres ſembloient ſourire au vigneron. Daphnis embraſſa Philis: Ah! dit-il, quels ſeront mes transports de joie, quand j'appercevrai l'aurore du troiſième jour!

Mes chers enfans, reprit la mere en leur ferrant à tous deux les mains, ô vous, la confolation & la joie de ma vieilleffe! quelle félicité pour le peu d'années, qui me font encore réfervées! quelle félicité ce fera pour moi d'être témoin de votre bonheur! Quel doux fpectacle de voir des cœurs vertueux s'unir à des cœurs vertueux! Ils fe trouvent toujours plus aimables, & un tel amour ne meurt pas. Ah! mes enfans! je ne fçaurois retenir mes larmes! (alors elle dit avec des paroles entre-coupées:) Je fçais, hélas! je fçais de quelle félicité on jouit, & que dans les bras d'un époux chéri & vertueux, la mifere même perd toute fon amertume. O Palémon! Palémon! . . Oui, mes enfans, les Dieux ont pris foin de vous! C'eft pour votre bonheur mutuel que vous vous êtes rencontrés! Peut-être, ma fille, que par amour pour moi, tu aurois écouté Lamon; & peut-être aurois-tu été malheureufe, quoique fes pâturages s'étendent depuis les rofeaux du fleuve, jufqu'aux pieds de la montagne azurée, & quoique fes bre-

bis & ses génisses sans nombre les couvrent d'une extrémité à l'autre. Ecoutez ce que je vais vous raconter: Un jour Palémon aidoit à Timétas le vigneron à cultiver la petite vigne de son côteau. Ils creuserent la terre à l'entour d'un vieux tombeau élevé sur la crête du côteau, & ils trouverent un trésor. Regarde, disoit Timétas, regarde, voici un trésor. Je t'en donne la moitié! Cela soulagera les maux auxquels le pauvre n'est que trop sujet! car nous travaillons depuis le soleil levé jusqu'au soleil couché; & que gagnons-nous? de quoi faire un repas frugal, & quelques heures de sommeil pour nos membres fatigués. Je n'ai pas besoin de ton trésor, reprit Palémon; garde-le tout entier. La pauvreté m'est chere, si tu appelles ainsi cet état de travail qui a endurci mes membres, & le soleil du midi ne me brûle plus. Quoi! tu ne te réjouis pas, Palémon, du trésor trouvé, dit Timétas? Non, Timétas, non, je ne m'en réjouis pas, poursuivit Palémon: si je l'avois trouvé seul, je l'aurois déja enfoui plus

profondément qu'il n'étoit. De quoi me ſerviroit-il? Reſterois-je oiſif à me repoſer dans la prairie, à la fraîcheur de l'ombre, & à regarder mon voiſin labourant ſon champ, ou cultivant ſa vigne à la ſueur de ſon front, ou le Paſteur veillant ſoigneuſement à la garde de ſon troupeau, tandis que je languirois dans l'oiſiveté? Enfin, mangerois-je davantage & avec plus d'appétit? Non, non, rougis plutôt de tes deſirs indiſcrets, & enterrons le tréſor. Palémon! reprit Timétas, peu s'en faut que je ne te croye & que je n'enterre le tréſor. Oh! que je ſuis ravi, continua Palémon, lorſque je me réveille avec de nouvelles forces, après mon doux ſommeil! Les oiſeaux matineux m'invitent aux travaux par leurs chants; le ſoleil du matin me ſalue par ſes rayons brillans. Je vais gaiement à mon travail de la journée; & je chante, ſoit que je garde mon troupeau, ſoit que je cultive mon petit terrein, ſoit que j'aide mon voiſin à cultiver le ſien. Le travail aſſaiſonne mon repas ſimple & me conſerve la ſanté. Ah! que j'ai de joie,

lorſque vers le ſoir je retourne à la cabane, que ma tendre épouſe me reçoit dans ſes bras, que, pour éteindre ma ſoif, elle m'apporte un vaſe plein d'eau fraîche, & quelquefois un peu de vin! Elle appaiſe ma faim avec du pain, du fromage & des fruits! Que je ſuis content alors! Dis-moi, Timétas, quand j'aurois tout le terrein depuis les monts Clibaniens, juſqu'aux ſirtes de la Mer Jonienne, pourrois-je être plus content, plus gai, plus ſain, plus heureux que je le ſuis? Enterrons ce tréſor, dit Timétas, je le vois; il nous eſt inutile, & ils enterrerent le tréſor. Voilà ce que leur raconta la mere de Philis, en ajoûtant que le juſte eſt toujours aſſez riche; & elle ſe réjouit avec eux, juſqu'à ce que la pourpre du ſoleil couchant commençât à briller à travers le toît verdoyant du feuillage.

Daphnis fut obligé de s'en aller: Va, lui dit la mere de Philis, dis à ton pere, que je ſuis la plus heureuſe des meres; & Philis ſortit de la cabane avec lui, & l'accompagna juſqu'au rivage. Daphnis, lui dit-

elle en le ferrant dans fes bras délicats, dans trois jours, oui dans trois jours, l'hymen doit nous unir! Que nous ferons heureux! Quel bonheur, Daphnis, fera égal au nôtre? Que nos jours vont s'écouler agréablement! Ah, Philis, reprit Daphnis en l'embraffant tendrement, nos jours feront comme un Printems perpétuel. Oui, dit-elle, ils s'écouleront comme ce ruiffeau, qui fuit à travers ce pré fleuri. Il eft vrai, mon cher Daphnis; il eft vrai, on voit auffi quelquefois des chardons ou des ronces fur fes bords, & fouvent des jours fombres interrompent le Printems; mais, mon bien-aimé, fi nous fommes vertueux . . . car dans tes bras, les ronces même me porteront des rofes, & les jours fombres feront pour moi comme l'éclat du Soleil. Oui, ma chere enfant! reprit Daphnis, & mon pere me dit fouvent: Ne t'impatiente pas, fi tu es malheureux: le malheur m'a auffi vifité, mais lorfqu'il me quittoit, lorfque le bonheur recommençoit à me careffer, je n'en étois que plus heureux! Oui, Daphnis,

pourſuivit la Bergere, lorſque nous nous aimions ſans eſpoir de jamais nous trouver, nous étions malheureux; mais lorſque nous nous ſommes trouvés, que nous avons ſenti vivement notre bonheur! Lorſque nous nous croyions infideles, nous étions malheureux: que nous avons été heureux, au moment que nous avons découvert l'impoſture!

En s'entretenant ainſi, ils ſe trouverent au bord du fleuve; ils s'embraſſerent encore une fois, & Daphnis étant monté dans le bateau, Philis toute tremblante, lui cria de bien prendre garde que le fleuve ne l'entraînât encore. Elle le ſuivit des yeux juſqu'à-ce qu'il fût arrivé à l'autre rive: alors elle fit un cri de joie, & il lui répondit du rivage.

Daphnis ayant abordé, vit un homme arrêté devant une cabane voiſine, & cet homme pleuroit devant celui à qui appartenoit la cabane. Hélas! diſoit-il, que je ſuis malheureux! Je ne le ſerois pas ſans cet enfant, qui joue-là ſur le gazon. Ah! cher & malheureux enfant! mais non, tu

n'es pas malheureux ; tu ris d'un air fatisfait, en jouant fur le gazon, & tu ne pleures, que quand tu me vois pleurer. Hélas! je demeurois là-bas fur le penchant de cette montagne : ce Printems, mes arbres étoient couverts de fleurs, & les productions de mon jardin venoient à fouhait, lorfqu'il furvint tout-à-coup un orage ; un torrent formé par l'amas des eaux, emporta ma cabane, mes arbres, mon jardin, & roula du limon & des rochers dans l'endroit, où fleuriffoit l'efpoir de ma fubfiftance.

Daphnis gémit en paffant : Béni foit l'homme, dit-il, qui asfifte les infortunés ! Les Dieux le voyent & ils le béniffent. Mais, ô Dieux ! pourquoi fuis-je pauvre ? J'ai vû hélas ! j'ai vû l'infortuné ! Mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le fecourir ! Ah ! pourquoi fuis-je pauvre ? ô Dieux !

Daphnis arriva tout trifte dans fa cabane ; à peine pût-il raconter aux vieillards, qu'il avoit été dans celle de Philis, & que dans trois jours l'hymen devoit les unir.

Aux premiers rayons du Soleil, Ariſtus ſortit & s'avança ſur le gazon humide de roſée, où Daphnis & ſon pere l'allerent trouver. Le vieillard les pria de traverſer la prairie avec lui: ils le ſuivirent, & il les conduiſit ſur un côteau voiſin, que des arbres fruitiers ornoient tout à l'entour de leur ombrage verdoyant. De la cime de ce côteau on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe graſſe & haute couvroit les petits ſillons, dans lesquels on introduiſoit, à travers la prairie, l'onde bienfaiſante d'un ruiſſeau rapide, qui deſcendoit en murmurant entre les ronces & les vignes ſauvages. De l'autre côté du côteau, une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine; & au milieu étoit conſtruite une cabane & un preſſoir; & ſur le devant, une feuillée de ſureaux ombrageoit les bancs de gazon, qu'on avoit formés.

Ariſtus embraſſa Amyntas & ſon fils. O toi, mon ami, & toi, le fils de mon ami, dit-il, cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout cela eſt à vous, je vous le donne. J'ai

acheté hier ce terrein, & je veux demeurer avec vous; les jours de ma vieilleſſe s'écouleront dans cette cabane, ſous ces arbres, au bord de ces ruiſſeaux; & ſi je meure, ſi j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors, mes chers amis, enſeveliſſez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus, où fleuriſſent des lys bleuâtres. Amyntas, plein de ſurpriſe & de raviſſement, fut long-tems ſans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin en embraſſant ſon ami: Cher Ariſtus, que tu es généreux! Que ma vieilleſſe va s'écouler agréablement dans tes bras! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lys; & que ces arbres ſoient nommés par toi & par tes enfans, Ariſtus & Amyntas.

Le fils attendri, écouta cet ordre dans un triſte ſilence; enſuite ils ſe rendirent tous ſur le ſommet du côteau, & ils entrerent dans le berceau. Daphnis jettant les yeux à l'entour, découvrit au-delà du fleuve, la cabane de ſa Philis: il ſauta de joie dans l'endroit où elle étoit: il appella

les vieillards ; & plein de tranſports, il leur montra la demeure de ſa Bergere. Il fut long-tems à regarder attentivement, s'il ne la verroit pas ſous le toît de feuillage, ou bien à travers les pampres verds, à la fenêtre de ſa cabane ; mais il ne put pas l'appercevoir. Dans les transports de ſa joie, il ſe mit à chanter d'une voix ſi haute, qu'elle auroit pu aiſément l'entendre de ſon habitation. Il alla viſiter la cabane, qui, ſans être ornée, étoit propre, ſpacieuſe & commode ; le Soleil du matin traçoit ſur les murs blancs, les ombres mouvantes des arbuſtes & des roſiers qui ſe balançoient devant les fenêtres. O Ariſtus ! s'écria-t-il, avec raviſſement, & courant à lui, il lui baiſa la main. Il fit enſuite le tour de toute l'habitation, & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres, dont les branches, ſoutenues par des perches, plioient ſous le poids des fruits juſque dans l'herbe : il y vit auſſi des ceintres, formés par la vigne qui s'étendoit d'un arbre à l'autre. Ah ! Philis, que de choſes agréables j'ai à

t'apprendre s'écria-t-il! C'eſt ici que ſera le lieu de notre demeure! Bienfaiſant Ariſtus! & il courut encore une fois lui baiſer la main. Ariſtus, témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis, éprouva le raviſſement divin, qui n'eſt ſenti que de Dieu & de l'homme généreux. Quelle félicité céleſte de voir les tranſports de reconnoiſſance de ceux à qui nous avons fait du bien!

Daphnis deſcendit gaiement pour conduire ſon petit troupeau dans les champs: Ariſtus & Amyntas reſterent ſur le côteau, s'entretenant enſemble à la douce chaleur du Soleil du matin. Cependant Daphnis, conduiſant ſon troupeau, ſe parloit ainſi à lui-même: J'ai maintenant un côteau, & notre cabane devient vacante; ô Dieux! vous m'avez exaucé, je puis déſormais ſecourir l'infortuné que je vis hier; je prierai mon pere de lui donner notre cabane. Il joignit les autres Bergers; il leur raconta d'un air joyeux comment le vieillard avoit acheté le côteau pour le donner à ſon pere, & que le lendemain l'hymen devoit l'unir avec Philis.

Il les pria tous de paroître à cette fête. Nous t'en félicitons! Daphnis! lui dirent les Bergers, tu es digne de ton bonheur. Nous paroîtrons à ta fête, couronnés de fleurs, nos flûtes bien accordées & conduisant nos Bergeres. Alors ils se mirent à conter comment ils vouloient se réjouir; ils essayerent leurs flûtes, & chacun se choisissoit déja sa Bergere. Si-tôt qu'il fut midi, Daphnis les quitta: les Bergers lui promirent, encore qu'ils ne manqueroient pas de se rendre sur son côteau, dès le lever de l'aurore.

Cependant Daphnis voulut s'en retourner à son ancienne cabane; mais déja il n'y trouva plus Aristus ni son pere. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avoit vu la veille, vint au-devant de lui! Ah! Daphnis! Daphnis! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux, comment reconnoître un si grand bienfait? comment exprimer mon ravissement, ma reconnoissance? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent suffire! Ah!

Dieux! que l'homme par qui vous faites du bien est heureux! Oui, Daphnis, ton pere m'a donné cette cabane & ces arbres. Daphnis transporté de joie, embrassa cet homme: Fais-moi, disoit-il, fais-moi le récit de cette agréable aventure! Comment mon pere t'a-t-il trouvé? Ce matin, continua l'homme, mon fils cueilloit des pommes sur ton côteau. Ton pere étant survenu, prit l'enfant sur ses génoux, & lui demanda, qui étoit son pere? Philétas, dit l'enfant en balbutiant; & où est votre cabane? . . A cette demande, l'enfant répondit en pleurant: Nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui demanda ensuite, où j'étois; & il lui ordonna, de m'aller chercher; l'enfant sautant de dessus ses génoux, accourut pour me conduire à ton pere; il fallut lui conter mon malheur: Philétas, me dit-il, cette cabane, qui est là-bas au bout de la prairie, & les arbres, qui l'ombragent, seront, & ta cabane & tes arbres; j'habite maintenant ce côteau, sois mon voi-

ſin & mon ami. Je crus entendre la voix d'un Dieu; je crus que c'étoit un ſonge; je ne pouvois pas le remercier, je ne pouvois que pleurer. A ces mots, Philetas ſe tut, & leva les yeux au ciel. Pendant qu'ils parloient ainſi, l'enfant ingénu avoit paſſé ſes petits bras autour des genoux de Daphnis, & d'un air riant il levoit ſes regards ſur lui, comme s'il vouloit le remercier. Vis heureux! Philétas, vis heureux dans ta cabane; que tes arbres ſoient bénis! dit Daphnis; & en diſant cela, il prit l'enfant dans ſes bras & le baiſa, tandis que l'enfant, avec ſes petites mains, ſe jouoit en ſouriant dans les boucles de ſes cheveux, & qu'il les portoit ſur ſon menton uni.

Daphnis auſſi-tôt retourna ſur ſon côteau; là, il raconta aux vieillards ſa joie imprévue; & ſi-tôt qu'il lui fut poſſible, il ſe hâta de paſſer le fleuve; mais Philis n'étoit pas encore auprès de la fontaine. Il alla ſe repoſer à l'ombre d'un ſaule, où la chaleur du midi, & le murmure du ruiſſeau l'aſſoupirent. Tout-à-coup il fut réveillé

par une poignée de fleurs qui volerent ſur ſon viſage ; il ouvrit les yeux, & il vit près de lui Philis qui rioit. Il voulut ſe précipiter dans ſes bras, mais il étoit lié ; il tâcha de ſe dégager ; il ne put en venir à bout ; & Philis ſe mit à rire ſi fort, que ſon bouquet lui tomba du ſein. Méchante, lui diſoit Daphnis, attens ! attens ! que je ſois en liberté, je ſçaurai bien me venger ; & il ſe débattoit inutilement. Au moins tu ne te vengeras pas, Daphnis, diſoit la Bergere, avant que je t'aie délié ; mais comment prétends-tu te venger ? Je veux te donner tant de baiſers, tant de baiſers, que ton viſage deviendra rouge comme une roſe ! Oh bien, Daphnis, je ne te délierai point, que tu ne m'ayes promis de ne point m'embraſſer pendant une heure entiere. Philis ! . . comment veux-tu que je faſſe cette promeſſe ? Philis s'obſtina : Hé bien, je ne t'embraſſerai pas, s'écria-t-il enfin ; & alors la Bergere le délia. Il ne pourra tenir ſa promeſſe, ſe diſoit Philis ; mais il ſe contraignit malicieuſement, pour

ſe venger, & reſta aſſis à côté d'elle, ſans l'embraſſer. A quelques momens de-là, elle lui jetta des regards paſſionnés; il n'en tint compte. Daphnis, lui dit-elle enfin d'un ton naïf, & comme un peu fâchée, je crois que l'heure eſt paſſée. Oh non, dit-il, il n'y a pas encore un quart d'heure d'écoulé. Philis parut ſourire d'un air confus & attendit encore. Ah! certainement l'heure eſt paſſée à préſent, dit-elle un inſtant après. Oh! cela ne ſe peut, dit le Berger. Eh bien donc, c'eſt aſſez te venger, reprit vivement Philis! Comment peux-tu faire pour ne pas m'embraſſer? A ces mots, elle ſe panche dans ſes bras & elle applique ſes joues ſur ſes lévres, en le regardant avec un ſourire plein de langueur. Daphnis ſourit, la preſſe contre ſa poitrine, & fait à l'inſtant pleuvoir un déluge de baiſers ſur ſes joues.

Ah! que tu m'as fait de plaiſir, dit Daphnis, interrompu par mille baiſers! car il m'en a bien coûté pour me venger. Et quand j'aurois riſqué de perdre tout mon

troupeau, je n'aurois pas pu fouffrir plus long-tems. Mais, écoute, dit-il en prenant un air plus ferieux, j'ai mille chofes à te dire! Imagine ma joie! Aujourd'hui mon pere a fecouru un infortuné; aujourd'hui, jour heureux! j'ai verfé & j'ai vu verfer des larmes de vertu & de reconnoiffance. O qu'elles font délicieufes, les larmes que la bonté & la reconnoiffance fincere font couler fur les joues, plus délicieufes que la rofée qui, au Printems, s'arrête & s'écoule fur les fleurs! Mais écoute, ma Philis! car il faut que je te conte tout. Le vieillard Ariftus m'a acheté un grand côteau couvert d'herbe qui me vient jufqu'à la ceinture, & revêtu d'une forêt d'arbres chargés de fruits; fon fommet eft décoré d'une grande cabane auprès de laquelle jaillit une fontaine. Ah! Philis, tandis que nos cœurs étoient pénétrés de reconnoiffance, Ariftus pleuroit auffi.. Qu'elles font délicieufes, les larmes de celui qui pleure, parce qu'il a fait du bien! Il eft venu un infortuné à qui un torrent avoit emporté fa cabane & fes arbres, &

mon pere lui a donné notre cabane & nos arbres. C'eſt l'homme le plus droit, le plus digne que mon pere. . . A ces mots, Daphnis pleura ; Philis ſanglotoit à ce récit, & Daphnis, par ſes baiſers eſſuya promptement toutes les larmes qui couloient de ſes joues, de ſorte qu'il n'en tomba pas une dans ſon ſein. Qu'il ſera beau voir, continua-t-il, nos moutons bondir autour du côteau, & ſe perdre dans l'herbe épaiſſe! pendant que je ſoignerai les arbres, & toi, le jardin, ou tandis que nous repoſerons à l'ombre, en nous embraſſant & en rendant graces aux Dieux. Daphnis! Daphnis! repartit Philis, pénétrée de la joie la plus vive, & en le preſſant contre ſon ſein d'albâtre, vois donc combien nous ſommes heureux! Il eſt vrai que, dans l'indigence même, j'aurois été heureuſe avec toi. Dans une humble chaumiere, dans une forêt ſolitaire, les fleurs du gazon auroient été pour moi des roſes ; les fruits des arbuſtes ſauvages & les racines des plantes m'auroient ſemblé des mets délicieux ; mais les Dieux nous don-

nent encore les commodités & l'abondance. Que ce bonheur m'enchante, parce que c'eſt le tien !

Allons, ma chere Philis, viens, lui dit le Berger en la relevant & l'embraſſant ! viens, montons ſur cette colline où tu vois ces courges plantées, peut-être verrons nous de-là notre cabane ; & ils monterent ſur la colline. Daphnis, à l'ombre des larges feuilles de courges, jettant la vue à l'entour, ſe mit tout-à-coup à ſauter : Philis ! s'écria-t-il, vois-tu là-bas notre côteau, celui qui eſt vis-à-vis de mon doigt, qui paroît couvert de tant de beaux arbres ? Oui, Daphnis ! s'écria Philis, oui, je le vois & la fontaine auſſi. Comme elle fuit entre l'herbe & les arbriſſeaux ! Je vois auſſi la cabane : Daphnis, elle eſt grande & belle ; les arbres, qui s'élevent au-deſſus d'elle, ſe tendent les bras les uns aux autres, comme on fait en danſant, lorſqu'un Berger ou une Bergere veut paſſer deſſous : je vois auſſi devant la cabane un feuillage, un long feuillage de verdure. Ah ! cher

Daphnis, embraſſe moi ! ô que nous ſerons heureux ! Je me vois déja aſſiſe dans le berceau, jouant avec un enfant, qui rit ſur mes gênoux, tandis que les autres jaſent autour, & s'amuſent ſur le gazon à cueillir des fleurs, ou qu'ils bondiſſent dans l'herbe au milieu des jeunes brebis, déja grands comme elles. Ah ! quelle douce eſpérance ! .. Mais dis-moi, dis-moi vîte, quel eſt le vieillard, qui ſort de la cabane, & qui entre dans le berceau ? C'eſt Ariſtus, ma chere Philis. . . O Ariſtus ! s'écria la jeune fille transportée de joie ; bienfaiſant Ariſtus ! ô notre pere !

Ma chere enfant ! reprit Daphnis en s'aſſeyant entre les tiges des courges, & en la prenant ſur ſes génoux, ma chere enfant ! que je ſuis heureux ! Tu m'aimes, ah ! tu m'aimes ! cela ſeul, oui cela ſeul me rend heureux ! Quelle joie, quel raviſſement j'éprouve depuis tout le tems que je t'aime ! Mais ſi tu ne m'aimois pas, ah ! tous les côteaux, tous les troupeaux, tous les biens ne feroient plus un bonheur pour moi ! Dans

tes bras, ma bien-aimée! dans tes bras, je ſuis le plus heureux des mortels! Demain, je dois faire ſerment devant le Dieu d'Amour, que je t'aimerai! Philis! quand les ans auront un jour blanchi ma tête, quand mon cœur battra pour la derniere fois dans ma poitrine, alors il ſera encore auſſi plein d'amour, qu'il eſt maintenant. Ah! Daphnis! mon cher Daphnis! dit Philis en preſſant tendrement ſes joues contre les ſiennes.

Transportés de joie, ils reſtoient aſſis, ils s'embraſſoient, ils gardoient le ſilence. Philis! reprit Daphnis, tous les Bergers & toutes les Bergeres ſe réjouiſſent de notre bonheur; tous ceux, qui demeurent autour de notre côteau, m'ont promis, de paroître à notre fête, & je les recevrai ſous notre feuillage. Les Bergers & les Bergeres, qui habitent autour de notre cabane, dit Philis, m'ont auſſi promis, de paroître à notre fête. C'eſt ainſi qu'ils s'entretenoient & qu'ils ſe réjouiſſoient de ſçavoir qu'on prenoit part à leur joie.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, le ſoir vint: Daphnis ſe leva pour repaſſer le fleuve; ils deſcendirent la colline, en ſe tenant par la main. Grands Dieux! dit Daphnis, que je ſerai ravi quand je verrai paroître l'aurore! Avec quels tranſports de joie, je ſaluerai ce jour! Oui Philis, ſi-tôt que je le verrai paroître, je volerai à ta cabane. Moi, dit Philis, aux premiers rayons de l'aurore, je ſerai à la fenêtre, pour te voir venir à travers le feuillage; & lorſque je te verrai, mon cœur treſſaillira de joie, comme ſi je ne t'avois pas vu depuis bien long-tems. Je crierai au-devant de toi, comme la jeune hirondelle, quand ſa mere lui apporte de la nourriture dans ſon bec. Oui, dit Daphnis en l'embraſſant, je t'apporterai auſſi la nourriture ſur mes levres; je t'apporterai mille baiſers.

C'eſt ainſi qu'ils s'entretenoient juſqu'à ce, que Daphnis fût monté dans ſon bateau.

DAPHNIS.

LIVRE TROISIEME.

Ils paſſerent tous deux la nuit dans des ſonges agréables. Mais à peine l'hirondelle matineuſe eut-elle ſalué l'aube du jour, que tout-à-coup le chant des Bergeres & les flûtes des Bergers diſſiperent les ſonges de Daphnis. Les Bergers & leurs belles montoient déja le côteau, en ſe tenant par la main, & chantoient pour Daphnis, & devant ſa cabane, un joyeux épithalame. Transporté de joie, Daphnis ſe leve: Je te ſalue, s'écria-t-il à pluſieurs repriſes, je te ſalue, ô le plus heureux de mes jours! Bientôt il parut couronné de fleurs, ſes cheveux bruns noués avec un ruban neuf, & paré pour la fête. Il s'avança legérement au milieu des jeunes garçons & des jeunes filles qui le reçurent, en pouſſant des cris d'allégreſſe. Déja Ariſtus & Amyntas s'é-

foient mêlés parmi cette jeuneſſe, & ſe réjouiſſoient de la voir paroître à la fête de Daphnis.

Ils deſcendirent enſuite le côteau ; & les vieillards les ſuivoient des yeux, d'un air ſatisfait. Arrivés au bord du fleuve, ils ſauterent dans les bateaux, rangés ſur la rive, & décorés d'un beau berceau de verdure. Ils paſſerent, en chantant, à l'autre rive, où pluſieurs bateaux, pareillement décorés de feuillages & de banderolles, attendoient les Bergers & les Bergeres de ces bords. Ils ſortent des bateaux, ils les attachent, & s'avancent, en chantant à haute voix, vers la cabane de Philis, où une troupe nombreuſe de jeunes filles & de jeunes garçons étoit aſſemblée. Ils ſe mêlent gaiement enſemble ; mais Daphnis vole dans la cabane, où Philis l'accueillit par mille baiſers.

Pendant ce tems, les Bergers & les Bergeres attendoient, en chantant. Un jeune Berger d'une rare beauté, dont les longs cheveux étoient blonds, conduiſoit la jeuneſſe de l'autre rive. Il portoit ſous ſon

bras une lyre d'yvoire, avec laquelle il ressembloit au bel Apollon, lorsque ce Dieu lui-même étoit Berger. Aucun Berger de ces cantons ne l'égaloit pour les graces & la sagesse. Il avoit une grande connoissance de l'influence des astres, de la vertu des simples; & malgré sa jeunesse, il étoit déja l'oracle des contrées d'alentour. D'ailleurs il étoit aussi le meilleur faiseur de chansons; & si-tôt qu'il en paroissoit une nouvelle de lui, tout le canton la chantoit. C'étoit la vertu, l'amour & les plaisirs de la jeunesse qui étoient l'objet de ses chants: on chantoit ses hymnes dans les Temples, les jours solemnels. Quand il étoit aux pâturages, assis auprès de son troupeau, les jeunes filles & les jeunes garçons venoient s'y rendre; & ils le prioient de chanter un air aux accords de sa lyre. Ils s'asséyoient autour de lui, comme les agneaux qui se reposent, pendant l'ardeur du midi autour de la tige d'un arbre qui étend sur eux ses branches & son ombrage. Les accens de sa voix se marioient si mélodieusement aux

ſons de ſa lyre, qu'ils oublioient tout & qu'ils croyoient être parmi les Dieux. La nature l'avoit doué de bien d'autres talens; car il ſçavoit travailler artiſtement des ſtatues en bois, qu'il plaçoit dans les Temples: Celles des Nymphes de la grotte étoient de ſa main ſçavante; & dans le bocage voiſin, il avoit placé, ſous le chêne le plus élevé, la figure de Pan.

Il avoit auſſi ſculpté un Cupidon: on auroit reconnu le petit Dieu, quand même il auroit été ſans fléche, & ſans carquois. La gaieté de ſon ſourire, la vivacité de ſa contenance découvroient que c'étoit Amour. Il plaça cette ſtatue dans un berceau de ſon verger. Un jour le jeune homme étant dans le berceau à répeter, au clair de la Lune, une chanſon d'amour, entendit un bruit doux, comme quand le Zéphir ſe joue dans le feuillage, ou que les abeilles font entendre leurs bourdonnemens; & un parfum plus délicieux que celui des roſes, ſe répandit autour de lui. C'étoit le fils de Vénus, eſcorté d'une troupe d'Amours folâ-

tres, qui defcendoit dans le berceau, fur un nuage argentin. Les petits Amours étoient répandus, en partie fur les rameaux qui fe balançoient, en partie fur des fleurs comme des abeilles.

Jeune homme, dit l'Amour, c'eft à moi que tout l'Univers bâtit des autels; c'eft moi que tout l'Olympe révere; ce fut moi qui rendis autrefois les Dieux jaloux du féjour d'Apollon parmi les Bergers; c'eft moi qui aiguife l'efprit; qui rends les mortels plus humains, & les cœurs droits plus fenfibles à la vertu. Le Prince m'honore fur fon trône, comme le Berger dans fon hameau: j'enflamme le vicieux pour fon châtiment; mais je comble la vie de l'homme de bien des plus grands plaifirs qu'un mortel puiffe goûter: je lui fais éprouver les defirs voluptueux, la douleur tendre, les tranfports languiffans. Mais il eft peu de mortels qui m'ayent révéré encore avec un cœur auffi fenfible que toi: je veux te rendre heureux; nul mortel ne le fera autant que toi. Amour dit & disparut.

Le jeune homme éprouva, depuis ce moment, des ſentimens nouveaux. Une douce paſſion pour une beauté, qu'il ne connoiſſoit encore qu'en idée, l'entretenoit dans une délicieuſe mélancolie. Dès que les oiſeaux ſaluoient le retour de l'aurore, ſi-tôt que la Lune commençoit à paroître, il ſe rendoit dans le berceau du Dieu d'Amour; & toutes les fois qu'il y arrivoit le matin, il trouvoit la tête de ſon Amour couronnée d'une guirlande fraîche. Surpris, il prit cela pour un heureux préſage. Un ſoir, étant dans le berceau, il réfléchit ſur les guirlandes, & réſolut de veiller auprès de la ſtatue. Il veilla en ſilence, juſqu'au milieu de la nuit; alors il entendit du bruit: il ſe tint caché derriere la ſtatue, & une jeune fille traverſa doucement les boſquets qui couronnoient ſon jardin. Intimidée, elle s'avançoit, à petits pas, vers le berceau; une robe blanche couvroit, en voltigeant, ſon corps délié; les boucles de ſa brune chevelure flottoient ſur ſon vêtement blanc & le long de ſes épaules découvertes.

Sa taille avantageuſe la faiſoit reſſembler à Junon, mais ſa gravité étoit plus riante. Entrée dans le berceau, elle fixa d'un œil languiſſant la ſtatue. Amour! dit-elle en ſoupirant, juſqu'à quand me dois-tu faire éprouver tes tourmens? Hélas! je ſoupire, je languis! Ah! Damon, ſi tu voyois ces larmes, ſi tu voyois ces larmes de tendreſſe, qui ruiſſellent de mes yeux languiſſans! tu les eſſuyerois par tes baiſers! tu ſoupirerois, tu m'aimerois! Quand eſt-ce que panchée dans tes bras, je ſerai heureuſe? Quand eſt-ce, ô Amour! que je chanterai tes louanges en verſant des larmes de joie?

A ces mots, elle ceignit la tête de l'Amour d'une guirlande de fleurs. Damon tout tranſporté, l'avoit entendu. L'amour s'étoit puiſſamment emparé de ſon cœur palpitant: il ſoupire; il s'avance en tremblant & ſans parler; il ſe précipite à bras ouverts dans ceux de la jeune fille qui le reçoit; & il éprouve dans ce moment, qu'il eſt le plus heureux des mortels. Tel étoit le Berger qui conduiſoit la jeuneſſe de l'autre rive.

Le Soleil du matin s'élevoit de derriere les montagnes ; & les prairies fourioient à l'éclat de fes rayons. Philis fortit enfin de fa cabane, les Bergers & les Bergeres la faluerent par des cris de joie. Daphnis, beau comme le jeune Bachus & fouriant comme l'Amour, la conduifoit par la main, & la mere de Philis les accompagnoit, auffi gaie que les jeunes Bergeres. Ils fe rendirent tous, deux à deux, dans les bateaux ; & cette grande flotte traverfa le fleuve. On dit qu'on vit alors des Amours voltiger dans les feuillages des bateaux, & que ce furent le doux frémiffement des feuilles, le parfum des rofes, & leurs jeux folâtres dans les rubans & dans les fleurs fur le fein des belles, qui les firent découvrir. Arrivés fur la rive, chaque Berger preffant doucement fa Bergere, l'enleva du bateau. Daphnis & Philis, marchant les premiers, les conduifirent fur le côteau, d'où Amyntas, pénétré de la joie la plus vive, vint au-devant de la mere de Philis & la reçut à bras ouverts. Je te falue, lui difoit-il en

lui ferrant les deux mains; je te falue, ô époufe du meilleur de mes amis! Que d'heureux jours font réfervés à notre vieilleffe! Je te falue! Ariftus, & Philétas à qui Amyntas avoit donné fa cabane, accoururent auffi audevant de Philis: ils la bénirent & l'embrafferent.

Cependant les Bergers & les Bergeres formant un cercle, fe rangerent comme une couronne de fleurs autour de l'autel conftruit pour l'Amour; ils chanterent des épithalames. Daphnis & Philis fe tenoient devant l'autel; jamais couple plus beau, plus tendre, n'avoit facrifié à l'Amour. Des couronnes de rofes blanches & rouges ceignoient leurs têtes; une chaîne de fleurs diaprées defcendoit de leurs épaules & entouroit leurs reins. Daphnis tenoit dans fa main un tourtereau, Philis une tourterelle; ils égorgerent ces innocens animaux, qui battoient doucement de leurs aîles les mains qui leur donnoient la mort. Philis touchée de compaffion, trembloit; ils poferent enfuite les victimes fur la pierre deftinée au facrifice;

& les couvrant de petites branches aromatiques, ils verſerent du miel & de l'huile par-deſſus. Chaque couple de jeunes filles & de jeunes garçons s'avança, poſa une guirlande ſur le ſacrifice, qui fut bientôt embraſé; & une nuée de doux parfums monta, avec les chants & les vœux, vers l'Olympe.

„ O Amour! chanterent les Bergers & les „ Bergeres, accompagnés par des flûtes, „ Dieu charmant de la tendreſſe! ô qu'il „ eſt doux d'aimer & d'être aimé. Tout „ aime! Les Divinités des bois, celles des „ fleuves reſſentent les effets de l'Amour. „ Le roſſignol, pendant les nuits ſilentieu„ ſes, chante ton pouvoir! Tout aime, ô „ Amour! Dieu charmant de la tendreſſe!

„ L'Amour ne germe-t-il pas déja dans „ l'enfant qui balbutie, lorſque, d'un air „ riant, il joue avec des fleurs? Oui, il „ germe, comme, aux premiers jours du „ Printems, une jeune fleur germe dans le „ bouton! ô Amour! Dieu charmant de la „ tendreſſe.

„ Celui qui n'aime pas, paſſe ſes jours
„ dans un hiver aride; il eſt ſemblable à
„ une eau dormante, qui ne murmure pas,
„ à un oiſeau de nuit, qui ne chante
„ point, à un arbre ſtérile qui ne fleurit
„ jamais. O Amour! Dieu charmant de la
„ tendreſſe!

„ Vous qui aimez & qui êtes aimés!
„ Les fleurs n'exhalent-elles pas pour vous
„ un parfum plus doux que pour les autres?
„ Les fontaines ne vous charment-elles
„ pas par leur murmure? Tous les oiſeaux
„ ne vous diſent-ils pas, par leurs chants,
„ des airs amoureux? O Amour! Dieu
„ charmant de la tendreſſe!

„ Que Pan protege vos troupeaux, &
„ Cerés & Bachus vos fruits & vos pam-
„ pres: Que vos Penates habitent avec
„ plaiſir vos cabanes! Et toi, Hymen! ſe-
„ coue ton flambeau ſur les époux; afin que
„ leur amour ne ſe refroidiſſe jamais! O
„ Hymen! Dieu charmant de l'Hyménée!

Pendant ce tems, le pere de Daphnis, Ariſtus & Philétas, retirés ſur le panchant

du côteau, avoient offert une victime à Pan, le Dieu tutelaire de l'homme champêtre: Ils lui avoient ſacrifié un bélier, dont les cornes étoient entourées de lierre & de rejettons de ſapins. La mere de Philis adreſſa des prieres ſecrettes à la Déeſſe des myſteres des femmes, & fit quelques cérémonies particulieres.

Tous ſe raſſemblerent enſuite dans le berceau, où la mere de Philis avoit eu ſoin d'orner de fleurs une longue table, & de la couvrir de mets & de fruits ſavoureux. Ils commencerent à entourer la table: Philis & Daphnis étoient au haut bout, ainſi que dans une guirlande bien faite le lys & la roſe ſe trouvent placés ſur le front blanc d'une jeune fille qui ſe pare. Le petit enfant de Philétas étoit aſſis à côté de Philis; la joie & les graces ſourioient ſur ſes joues; ſans ceſſe il levoit les yeux ſur elle, & lui baiſoit la main. Ariſtus & la mere de Philis, Amyntas & Philétas étoient aſſis enſuite: L'amitié & la ſatisfaction rajeuniſſoient leurs fronts. Les doux ſouris, les contes

qu'on faifoit à fes voifins, les mots bas & enjoués qu'on difoit à l'oreille de fa Bergere, tout annonçoit la liberté, la joie & le bonheur. Mais bientôt la vive jeuneffe quitta le berceau pour commencer des jeux plus gais. Ils danferent d'abord tous en rond, en fe tenant fortement par la main. Daphnis étoit le premier dans le rond, Philis la derniere ; & quand le rond fe fermoit, ils fe joignoient & s'embraffoient. Enfuite toute la bande formoit un cercle en danfant. Il fallut auffi que Daphnis & Philis danfaffent quelquefois feuls au milieu du rond : Alors les filles & les garçons danfoient autour d'eux ; ou bien les meilleurs danfeurs & les meilleures danfeufes figuroient les danfes du moiffonneur, ou du femeur, ou du vendangeur, ou du marinier, qu'ils caractérifoient par leurs mouvemens ; pendant ce tems, les autres chantoient les airs du moiffonneur, du femeur, du vendangeur & du marinier. Les garçons, dans des mouvemens rapides foulevoient en tournant les filles riantes, de maniere que leur vêtement

léger voloit en l'air. Enfin fatigués par la danſe, ils retournerent dans le berceau pour ſe rafraîchir à l'ombre, pour manger des fruits, pour folâtrer & pour ſe raconter des avantures.

Une fois mon Berger s'étoit bien trompé, dit une jeune Bergere en paſſant la main ſous le menton de ſon Berger ; il s'étoit bien trompé, dit-elle, en adreſſant la parole à Philis : je lui avois promis de l'aller joindre au bocage, à une certaine heure ; mais le pauvre Berger fut obligé de m'attendre bien long-tems. J'arrivai enfin, toute eſſoufflée, ſans fleurs, mes cheveux en déſordre & ma guirlande déchirée. . . Oui, oui, l'interrompit le Berger. . . & la gorge toute découverte. . . Je voulus me précipiter dans ſes bras, continua la Bergere en rougiſſant ; mais il recula : Berger ! lui dis-je, je n'ai pas pu arriver plutôt ; comme je me hâtois de venir te trouver, Damœt a couru après moi ; & s'étant jetté ſur mon ſein, il m'a déchiré malicieuſement ma guirlande ; il m'a enlevé mes fleurs & m'a défait mes rubans :

ainſi diſois-je, & je voulus l'embraſſer; mais lui, plein de colere, prit la fuite. Berger! ne me fuis pas, m'écriai-je; il m'apportera d'autres fleurs! A ces mots, il couroit encore plus fort; je le ſuivis des yeux & je vis qu'il frapoit la terre de ſon pied &. . . Oui, l'interrompit encore le Berger, j'étois furieux: La cruelle! diſois-je; elle m'eſt infidele, & c'eſt peut-être déja depuis long-tems. Elle vient de me le dire & elle veut encore m'embraſſer. Je dis encore bien d'autres choſes, & je courois çà & là comme un forcené; en courant ainſi, je me retrouvai inſenſiblement devant elle; je tremblois, je pleurois de rage & de douleur. Je jettai la vue ſur elle & je vis un petit enfant qui jouoit ſur ſes genoux, qui rattachoit ſes rubans & qui lui ajuſtoit des fleurs ſur le ſein. Vois-tu, méchant, me dit-elle, en me regardant d'un air triſte & tendre, vois-tu que le petit Damœt m'a apporté d'autres fleurs? Eſt-ce-là Damœt, m'écriai-je avec ſurpriſe, qui t'a défait les rubans? Et j'étois plein de confuſion & de

raviſſement, en découvrant mon erreur. . . Oui, répondis-je; ainſi reprit la jeune fille; oui c'eſt-là Damœt: pourquoi t'es-tu mis en colere, mon cher Berger? Ah! certainement rien ne m'arrêtera plus à l'avenir, puiſque cela te fâche ſi fort. Alors tu t'approchas de moi, tu me ſerras la main; & tout éploré, tu cachas ton viſage dans mon ſein. Plus je te diſois: Leve-toi, mon Berger; que je t'embraſſe! Plus tu pleurois, en diſant: Je ne ſuis pas digne que tu m'embraſſes. Ainſi conta la jeune fille; & ſe tournant vers ſon Berger, elle lui donna un baiſer.

Il eſt bien doux de ſe raccommoder ainſi, dit Philis en embraſſant Daphnis! Oui reprit Daphnis, jamais, ma chere enfant, jamais je n'éprouvai de plus doux tranſports que lorſque nous nous raccommodames après la tromperie de Lamon.

Un jour ma Bergere m'a attrapé, dit un autre Berger, tenant ſur ſes genoux ſa Bergere qui rioit à ſon récit. J'étois couché au bord du fleuve, & je dormois. Tout-

à-coup je fus éveillé par une voix: Berger, me dit la voix gracieuſe, hélas! toutes les fois que tu te promenes ſur le bord du fleuve, je te ſuis des yeux en ſoupirant; & lorſque tu t'éloignes de cette rive, rien n'égale ma douleur. Mais lorſque tu viens dormir ſur ces bords, ah! quel eſt alors mon raviſſement! J'accours au rivage & je te donne un baiſer; je ne puis le celer plus long-tems, je t'aime! Une Nymphe jeune & belle t'aime! Ne veux-tu pas l'aimer à ton tour? Je ne puis, diſois-je, je ne puis t'aimer, ô Nymphe! J'aime déja une aimable Bergere! Mais, continua la Nymphe, ſi tu me voyois, ſi tu voyois les boucles de ma verte chevelure, flotter ſur mes épaules plus blanches que la neige, & autour de mes reins déliés: ſi tu voyois mes joues vermeilles, ma bouche mignonne, mes yeux bleus, tu changerois volontiers ta Bergere pour une Nymphe. Je ne puis t'aimer, ô Nymphe! repartis-je; ne te courrouce pas; je ne puis t'aimer, quand même tu ſerois belle comme une des Graces, ou

comme Vénus même. J'aime ma chere Chloé, & je ne la quitterois pas pour tout l'Univers. Je vais, ô Nymphe! je vais quitter ce rivage, & je n'y reviendrai plus que ton amour ne t'ait quitté. Cruel! dit la Nymphe, je te pourſuivrai dans les campagnes; les Faunes t'enleveront tes brebis & te porteront dans le fleuve. Hélas! diſois-je, quand les Faunes devroient m'arracher la vie, je ne ſçaurois aimer que ma Chloé. Ils t'enleveront ta Chloé, vouloit encore dire la Nymphe; mais ſes dernieres paroles ſe changerent en éclats de rire. C'étoit Chloé elle-même: elle s'avança, ſe tenant les deux côtés. Je n'ai pu garder plus long-tems mon ſérieux, dit-elle. . . Tout cela eſt vrai, interrompit la jeune fille, je ne pus m'empêcher de rire: car il alloit s'emporter contre la Nymphe; & j'en étois d'autant plus ravie, que je connoiſſois mieux par-là la tendreſſe & la fidélité de mon Berger. En parlant ainſi, elle le preſſa contre ſa poitrine.

Au milieu de ces amuſemens, le ſoir vint:

la Lune s'éleva paiſiblement de l'horizon. Alors Daphnis & Philis raſſemblerent tous les Bérgers & toutes les Bergeres ſous le berceau de genévriers. Le melon, dans ſon rézeau de verdure, & les grappes de raiſin les invitoient à table : La pomme & la poire colorées comme des joues vermeilles, la grenade avec ſa couronne verte & ſa poitrine entr'ouverte : La douce figue & tous les fruits qu'offre l'Automne bienfaiſante, & tous ceux qui ſont enfermés dans des écoſſes veloutées, ou dans des écales dures, ſe préſentoient à leurs yeux. Tous ces fruits étoient dans des corbeilles rangées en file, entre-mêlés de fleurs, de plantes odoriférantes ; & de grands vaſes remplis de vin & de cidre, couronnés de pampres, & du lierre ſacré.

Pendant qu'ils ſe plaçoient autour de la table, Damon, le jeune homme qui jouoit ſi bien de la lyre d'yvoire, & qui avoit ſculpté l'Amour, aborda Daphnis : Ami ! lui dit-il en lui préſentant une large coupe, accepte cette coupe ! Je l'ai travaillée pour

toi ; qu'elle ſoit le gage de notre amitié ; que pleine de vin, elle faſſe le tour de la table ; & que celui qui boira de cette coupe chante une chanſon ! Tranſporté de joie, Daphnis prit la coupe : Ton amitié m'eſt précieuſe, Damon, dit-il en tournant la coupe dans ſa main pour en admirer le travail. Bacchus y étoit repréſenté en relief, ſur ſon char traîné par des tigres careſſans : Silene, riant d'une façon groteſque, ſuivoit le char de Bachus, & des Faunes badins le ſoutenoient des deux côtés pardeſſous les bras ſur ſon âne. Une troupe pétulante de Nymphes, de Satyres & de Faunes, armée de thirſes, de tambourins, de caſtagnettes & de ciſtres, ou portant des outres ſur les épaules, ſuivoit confuſément Siléne. Au-deſſus de ces figures, dans la guirlande de fleurs, ſculptée ſur le bord ſupérieur de la coupe, de petits enfans folâtroient & répandoient des fleurs ſur la troupe : L'Amour voltigeoit au milieu & lançoit des traits ſur les Nymphes, dont les unes lui ſourioient malignement, & les autres affectoient de fuir ;

mais elles se retournoient d'un air agaçant & regardoient si elles étoient assez près pour être remarquées par le Dieu.

Cependant Daphnis plein de joie, remplit la coupe d'un vin pétillant & chanta ainsi: . . . „ O vin! que tu es agréable dans „ les bras de ma Bergere! Quand son bai„ ser t'accompagne, je ne savoure que la „ joie: Car le baiser de celle que j'aime, „ ouvre soudain mon cœur à la félicité. Au „ pied de ce côteau, je veux construire „ un berceau sacré pour Bachus & pour „ l'amour; je l'ornerai de pampres: je „ veux alors, à l'ombre de ce berceau, sur „ le sein de ma belle, rendre graces à „ l'Amour de mes transports, & à Bachus „ de ma joie.

Après avoir chanté, il rendit la coupe à Philis, qui la prit en souriant & chanta ainsi: . . . „ O rose! que tu exhales une „ odeur agréable, quand mon Berger te cu„ eille, & quand il te place sur mon sein, „ en me donnant un doux baiser! alors je „ ne respire que la joie: Car le doux baiser

„ de mon Berger ouvre ſoudain mon cœur à
„ la félicité. Oui, mon Berger, conſtruis
„ un berceau pour Bachus & pour l'Amour;
„ & moi je cultiverai, pour le Dieu d'A-
„ mour, des roſes auprès des pampres; &
„ je veux alors, dans tes bras, rendre
„ graces à l'Amour de mes tranſports.

C'eſt ainſi que la coupe faiſoit le tour de la table, & augmentoit la gaieté, les ris & les jeux. Tous chantoient des chanſons plaiſantes ou amoureuſes. Un jeune homme malin chanta: . . . „ Peu s'en eſt fallu que
„ je ne t'aye aimé, Bergere cruelle & ma-
„ ligne! Mais tu peux être cruelle & mali-
„ gne, & mépriſer l'Amour! Tu peux me
„ fuir tant que tu voudras: Car je t'ai vue
„ près du puits profond, puiſer de l'eau
„ pour tes brebis; oui, oui je t'ai vue ti-
„ rer le ſcéau, en te baiſſant toujours; je
„ te regardois, pauvre Bergere! J'ai vû
„ ton ſein & je n'ai rien vu.

Une petite & jeune Bergere chanta à ſon tour, avec autant de délicateſſe que la jeune alouette: . . . „ Je ne veux point

„ aimer, dis-je ſans ceſſe. Quand je vois „ les oiſeaux ſe béqueter ſur les rameaux „ naiſſans, je répete toujours : Je ne veux „ pas aimer. Quand j'apperçois certain „ Berger, ce brun, ce beau Berger : Non, „ non, dis-je encore, je ne veux pas ai- „ mer. Ah! dites-moi, mes compagnes, „ vous qui avez déja aimé ; je n'ai rien à „ craindre, rien du tout, n'eſt-il pas vrai? „ Quoique je ſoupire chaque fois que je ré- „ pete : Non, beau Berger, non, je ne „ veux point aimer.

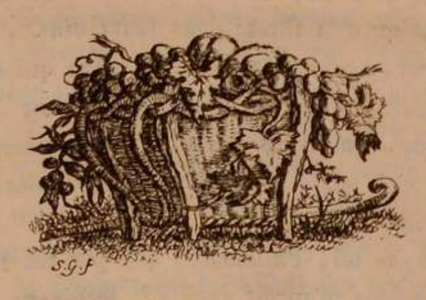
La coupe parvint enfin à Damon qui l'avoit ſculptée. Damon, s'écrierent tous les Bergers & toutes les Bergeres, il faut que tu accompagnes ta chanſon avec ta lyre ; où eſt-elle? Je ne veux pas, je ne veux pas l'accompagner : Je veux chanter ſans ma lyre, diſoit-il, lorſqu'une Bergere ruſée vint en riant mettre la lyre dans ſes bras. Toutes les Bergeres & tous les Bergers battirent des mains, & s'écrierent : Il faut, il faut que tu joues de ta lyre. Il la prit & ſe leva. Tout fut alors dans un grand

ſilence & chacun écouta avec attention. Il commença donc à chanter en s'accompagnant:

„ Jeunes filles, jeunes garçons! aimez
„ & buvez; que vos cœurs treſſaillent;
„ que la joie ſoit empreinte ſur vos fronts
„ & ſur vos joues embraſées! Car croyez-
„ en mes paroles, aimable jeuneſſe! J'ai
„ vu, j'ai vu Bacchus, ce Dieu toujours
„ jeune, toujours gai: Il étoit couché ſous
„ un feuillage de verdure, appuyé d'un air
„ riant ſur une outre, & à demi-couvert
„ par les ombres mouvantes des tiges de
„ pampres. L'Amour poſoit un de ſes bras
„ ſur les genoux de Bacchus: De l'autre
„ main, il ſe ceignoit la tête de rejettons
„ de vignes. Des Faunes yvres chance-
„ loient autour du berceau, & danſoient
„ avec les Nymphes; ils ſe courboient en
„ danſant; ils ſoulevoient en l'air les Nym-
„ phes échevelées; ils imprimoient des bai-
„ ſers enflammés ſur leur cœur palpitant.
„ Amour! Amour! s'écria Bacchus, ah!
„ ſans toi, le vin même eſt inſipide. Ah!

„ que le cœur que l'Amour ne fait pas pal-
„ piter, eſt déſœuvré! qu'il eſt vuide! Le
„ nectar, le nectar même eſt inſipide. Ne
„ laiſſe jamais, ô Amour! ne laiſſe jamais
„ un inſtant mon cœur ſans tendreſſe. Quand
„ j'aime, oui, quand j'aime, je ſens que
„ je ſuis Bacchus, que je ſuis le Dieu du
„ vin & de la joie. O Bacchus! reprit
„ Amour, ô Bacchus! que ne dois-je pas
„ à ta liqueur? Tu inſpires du courage à
„ l'homme timide, tu rappelles à la vie
„ l'Amour près d'expirer! Tu fais que l'A-
„ mour ſourit encore au vieillard refroidi,
„ comme le Soleil qui ſe ranime prêt à ſe
„ coucher. Tu rends les plaiſirs plus pi-
„ quans, tu aſſaiſonnes les baiſers: oui,
„ quand je bois, quand je bois, je ſens
„ que je ſuis Amour, le Dieu de la ten-
„ dreſſe & du raviſſement. Ainſi parlerent
„ les Dieux. Jeunes filles & jeunes gar-
„ çons, aimez & buvez! Que vos cœurs
„ treſſaillent, que la joie ſoit empreinte
„ ſur vos fronts & ſur vos joues embra-
„ ſées. „ Ainſi chanta le jeune homme, &
il ſe mit à boire.

Les Bergers & les Bergeres refterent long-tems affis : ils fembloient écouter encore. Ils fe réjouiffoient, ils chantoient, ils buvoient, ils s'embraffoient, jufqu'à ce qu'enfin la Lune parut à une grande hauteur. Alors ils quitterent le berceau, ils accompagnerent Daphnis & Philis jufqu'à l'entrée de la chambre nuptiale, en fautant confufément, en jouant des inftrumens & en danfant comme les Faunes & les Bacchantes danfent fur les montagnes. O Hymen ! chanterent-ils, Dieu de l'Hymenée ! ô Hymen ! La Driade répéta d'une voix mélodieufe ces chants d'Hymenée dans le feuillage ; & les roffignols chanterent fur les arbres voifins des airs amoureux.



LA NUIT.

Nuit ſilencieuſe ! avec quel charme tu viens me ſurprendre au pied de cette roche revêtue de mouſſe ! J'ai vu encore Phœbus, au moment qu'il ſe perdoit derriere les degrés de ces montagnes. Il jetta un dernier ſourire à travers le brouillard léger, qui, ſemblable à une gaze d'or, étoit étendu ſur les vignobles, les bocages & les prairies. Toute la nature, enflammée par la douce reverbération du pourpre qui brilloit ſur les bandes des nuages, célébroit ſon départ. Les oiſeaux lui faiſoient entendre leur derniere chanſon, & cherchoient avec leurs compagnes la ſûreté dans leurs nids. Le Berger, accompagné de ſon ombre qui s'allongeoit, jouoit, en s'en retournant à ſa cabane, ſon air du ſoir ſur ſon chalumeau, lorſque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Eſt-ce toi, Philomele ! qui par tes tendres accens m'aurois éveillé ? ſeroit-ce un

Faune aux aguets ? Ou eſt-ce une Nymphe timide, qui traverſe les boſquets touffus ?

Oh, que tout ce qui m'environne eſt beau ! que cette contrée ſommeille paiſiblement ! Quelle douce ivreſſe ſe répand dans mon cœur palpitant !

D'un air timide, mes yeux parcourent la ſombre forêt, & ſe repoſant ſur des eſpaces éclairés, qu'en perçant la voûte épaiſſe des feuilles tremblantes, la lune forme ici ſur ce tronc couvert de mouſſe, là ſur ce gazon agité, ailleurs ſur les rameaux tremblotans étendus dans l'obſcurité. Souvent, frappés par les formes bizarres des tiges tortueuſes, ou des branches qui frémiſſent dans l'obſcurité, ou des noires ombres de la nuit, mes regards reculent d'effroi ; ſouvent auſſi, ils ſe promenent ſur les flots qui bondiſſent comme des lumiéres ſur le noir ruiſſeau, dont les ondes ſe précipitent à mes côtés. Car Phœbé, aſſiſe ſur ſon char, tantôt traînés par des biches légeres, tantôt par des dragons au corps grêle & circulaire, plane ſur le ſommet reſplendiſſant des arbres.

Quel parfum ſuave, vous exhalez, tendres fleurs! Et toi, aimable violette, qui ne t'ouvres que pendant le ſilence de la nuit pour répandre tes odeurs balſamiques! Ah! quel doux parfum vous exhalez dans cette obſcurité! inviſibles, & ſans la parure relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je reſpire Vous bercez dans votre ſein délectable des Zéphirs aſſoupis, qui s'étoient fatigués à ſe jouer autour de vous pendant la journée, & qui trouvent, à leur réveil, un amas de roſée, conſervé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel ſon aigu, quel chant enroué, ſe fait entendre du ſein de cette prairie marécageuſe? Ce ſont de petites raines de buiſſon, aſſiſes ſur des feuilles, chantant leur air aſſoupiſſant, accompagné par les voix plus groſſes des grenouilles qui habitent l'étang voiſin, dans lequel elles ſe balancent ſur des tiges flotantes, ſe repoſent dans les roſeaux, & levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les at-

traits de la lune: Auſſi ravies dans leurs chants rauques, que le roſſignol dans ſes accens mélodieux. Tel un miſérable rimailleur chante d'un air riant les vertus de ſon Mécene: Dans ſa fureur poétique, autant que peut la ſupporter ſa pauvre tête, lorſqu'il voit en eſprit la table de ſon patron, couverte de mêts & de bouteilles, il ne ſe croit point inférieur dans ſes vers inſipides à Haller & à Klopſtock dans leurs chants immortels.

Là-bas derriere cette prairie, s'éléve doucement un côteau, revêtu de buiſſons, où, dans les intervalles des chênes élancés, l'on voit les rayons de la lune ſe confondre & ſautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruiſſeau gazouillant: J'entens, j'entens le bruit de ſes eaux; il ſe précipite ſur des pierres couvertes de mouſſe, il s'échappe en écumant à travers le vallon, & ſes flots bondiſſans ſemblent vouloir baiſer les fleurs qui bordent ſes rives.

C'eſt-là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai ſur les bords émaillés la plus

belle des mortelles. Mollement étendue ſur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe auſſi légere que la nue la plus tranſparente dont la lune ſe plaît à ſe voiler comme d'une gaze déliée. Son bras délicat ſoutenoit un luth, poſé ſur ſes genoux, tandis que ſa main rapide tiroit des cordes ſonores les ſons les plus mélodieux : Accords plus enchanteurs, plus touchans que les doux accens de Philomele.

Elle chanta. Toute la contrée célébra ſes concerts, le roſſignol ſe tut pour les entendre ; l'Amour, appuyé ſur ſon arc écouta avec raviſſement derriere un boſquet. Je ſuis le Dieu de la tendreſſe, le Dieu des tranſports les plus doux ; mais, par le Styx ! depuis que je ſuis Amour, j'ai goûté peu de félicités qui égalent ce raviſſement, cette volupté ! Ainſi dit en lui-même l'Amour.

Phœbé commande à ſes dragons de rallentir le bruit de leurs aîles. D'un air attentif elle ſe panche ſur le côté de ſon char d'argent, elle pouſſe un profond ſoupir, la chaſte déeſſe !

La belle cessa de chanter. Déja dans les grottes d'alentour, Echo avoit répété trois fois les derniers sons de sa voix : La nature célébroit encore ses chants, le rossignol muet restoit encore perché sur les branches touffues. Alors je m'approchai de la jeune fille! Beauté divine! Déesse! . . . Ainsi lui dis-je, en balbutiant, en lui pressant la main, & en soupirant. Interdite, la jeune fille baissa les yeux, elle rougit, elle sourit: Sans force je tombai à ses côtés; mes paroles entrecoupées, mes levres tremblantes, lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables transports.

Ma main gauche jouoit avec ses mains mignonnes, posées sur ses genoux légérement vêtus; tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de son cou d'albâtre, ombragé par les ondes de sa chevelure, & que ma main descendoit sur son sein palpitant. La belle alors soupira, je le sentis: Pleine de langueur, elle baissa les yeux, & par un foible effort, elle détourna ma main de son sein soulevé. Intimidé, j'abandonnai le sein

de la belle, & je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah! jeune beauté! jeune beauté! Qu'eſt-ce que j'éprouve! Je crains biens que tout volage que je ſuis, tu n'aies fait de moi un éternel eſclave!

Mais! Dieux! qu'apperçois-je là-bas ſur cette plaine obſcurcie? Je vois des flâmes bondir avec des flâmes, je les vois fuir & ſe pourſuivre: Les voilà qu'elles danſent en cercle, les voilà qu'elles s'élancent avec la rapidité des éclairs par deſſus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des Dieux! Le pieux villageois tremble à votre aſpect, & l'audacieux philoſophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflâmées. Oui, vous êtes des divinités bienfaiſantes, qui daignez apparoître la nuit, pour conduire l'amant égaré, auprès de ſon amante, qui l'attend avec impatience; ou, vous éclairez leurs pas, lorſqu'ils vont chercher les bocages diſcrets: Mais vous égarez les jaloux & les envieux qui voudroient les trahir, vous les conduiſez dans des marais fangeux.

Mais, qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives! Echappées à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuse : Je n'y apperçois plus qu'un petit vermiſſeau, qui, ſemblable à une petite lampe, brille ſuſpendu à la tige d'une plante : Il jette une foible lumiére, comme la lampe expirante du cabinet d'un grave ſavant, qui s'eſt endormi au milieu des *in folio*, tandis que ſa chere moitié, pleine de dépit, occupe ſeule la couche nuptiale. Muſe! dis-moi, tu le ſais, pourquoi des inſectes portent-ils une lumiére ſur la partie inférieure de leur corps, d'où vient ce prodige? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivoit aſſez ſouvent, une belle mortelle. Junon toujours tourmentée par ſa vieille jalouſie, le pourſuivit ſans ceſſe : Elle ignoroit, la bonne déeſſe, les mœurs plus douces des dames de nos jours, qui ſourient ſans colere, & qui ſavent prendre une vengeance plus modérée, lorſqu'elles voyent que leurs maris les négligent, pour appaiſer l'ardeur de leurs feux auprès d'une ſuivante plus

jeune & plus fringante. Enflâmée de colere, ſes yeux vigilans éclairerent toutes ſes démarches; Elle le trouva un jour à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage ſolitaire, métamorphoſé en Scarabée, qu'il folâtroit ſur le ſein naiſſant, & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille; dans ſa bouillante fureur, elle conſidéra long-tems du haut d'un nuage cette ſcene merveilleuſe. Les inſectes n'aiment d'ordinaire que les inſectes: Quel prodige de voir un vermiſſeau aîlé, brûler pour une jeune fille! Ainſi, dit-elle, avec une raillerie amere, lorſque Jupiter reprit ſa premiere forme, & ſerra dans ſes bras la belle effrayée. Malheureuſe! s'écria Junon en fureur, tu ſeras ce qu'il étoit tout-à-l'heure! Et ſoudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut métamorphoſée en vermiſſeau rampant. Au ſortir des embraſſemens de Jupiter conſterné, elle monta la tige foulée d'un lis. Et pour laiſſer à jamais un monument de ſon ignominie, Junon transplanta dans ſon corps un rayon qu'elle

déroba à l'étoile du ſoir, & qui fut communiqué à toute l'eſpece de ces vermiſſeaux.

Dans le firmament, parſemé d'étoiles, flottent déſormais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtrent ſur leurs ſurfaces éclatantes, & font diſtiller la roſée féconde ſur les fleurs qui demain doivent briller ſur le ſein des jeunes beautés, & qui doivent rafraîchir le cep de la vigne ; car ſouvent ces petits Dieux malins prennent leurs ébats ſur les gorges des belles, ou ſur les fruits de la vigne.

Mais quoi, ils pâliſſent, les nuages ? Pourquoi te caches-tu, ô Diane ! ſous l'épaiſſeur de ce voile ? Chaſte déeſſe, ta pudeur ſeroit-elle allarmée à la vue des jeux pétulans, de ces Dieux ſur les nuages ? Ou un ſatyre malin a-t-il fait retentir l'air du nom d'Endymion !

Répands ta clarté ſur ma route, douce divinité ! Je veux ſortir de ce bocage ; je veux viſiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruiſſeau qui ſerpente dans le vallon. Sur la crête de cette col-

line, dont la vue s'étend au loin, eſt ſitué un berceau, où s'entrelace la vigne rampante, pour former une voûte élevée, garnie de grappes. Là ſouvent appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de roſes, je chante les airs joyeux de *Hagedorn* & de *Gleim*, ces airs que leur avoient dictés les plaiſirs & les amours.

Le voilà qu'il s'éleve, le berceau ceintré! une douce horreur ſe mêle à l'obſcurité qui repoſe ſous ſa voûte: Car Bacchus a pris ce berceau ſous ſa protection.

Souvent, au milieu du ſilence de la nuit, on y entend avec ſurpriſe les accens des chanſons à boire, & les ſons argentins des coupes pleines. Le paſſant égaré l'entend, & y portant un regard curieux, il ne voit rien: Alors il recule d'effroi, & ſaiſi d'étonnement & de reſpect, il paſſe ſon chemin.

Ah! je te ſalue, ſombre berceau! Oh, que ces tiges, chargées de raiſins, forment un ceintre agréable! Quel charme de voir ſautiller ces feuilles à la clarté de la lune!

Mais quel doux frémiſſement parcourt

ton feuillage, & bondit de grappe en grap-pe? Ce ſont des Zéphirs, & . . croyez en ma Muſe ſincere! Ce ſont des ames de buveurs & d'amans futurs, portées ſur les aîles embaumées des Zéphirs complaiſans qui voltigent avec les amours, qui s'aſſemblent ſur la ſurface de la grappe, qui folâtrent, qui jouent, qui ſe pourſuivent dans le labyrinthe de la grappe balſamique, & qui, fatiguées de leurs jeux, ſe raſſemblent dans le creux de la feuille de pampre, ou qui ſe baignent dans les gouttes de la roſée, conſervées dans les fleurs, & qui ſommeillent ſur les œillets, & ſe mettent à rire, lorſqu'à leur réveil, ils voient qu'une jeune beauté les a cueillies & les a placées ſur ſon ſein.

O vous, mes amis! Enſevelis maintenant dans un lâche ſommeil! Ah! que n'êtes-vous ici! Pour moi, ſi de loin j'avois vu briller à travers le feuillage, la lumiere qui vous éclaire! Si de loin j'avois entendu vos chanſons! Comme j'aurois volé dans vos bras, & enivré de joie, comme j'aurois mêlé ma voix aux refreins de vos airs!

Mais qu'eſt ce que j'éprouve? Queſt-ce que j'entends? La gaieté, les jeux & les ris montent la colline: Seroit-ce Bacchus, accompagné de ſon joyeux cortege?

Mais non! Ah! quel tranſport de joie! c'eſt vous que je vois, ô mes amis! vous montez la colline! ça! couronnons nous de bourgeons de vignes! aſſeyons-nous en rond dans ce berceau! - - - qui de nous entonnera une chanſon bacchique? Je veux qu'elle retentiſſe à travers le bocage voiſin; je veux que les antres d'alentour la diſent aux antres lointains.

Le Faune qui dort dans ſa grotte l'entend & ſe réveille: étonné, il prête une oreille attentive, il ſe leve en ſautant, répéte notre chanſon, & entâme ſon outre de vin.

Phœbus, lorſqu'il s'avance dans ſon char d'or de derriere cette montagne, nous trouve encore aſſemblés. Hélas! s'écrie-t-il alors, depuis que je ſuis Phœbus, je n'ai jamais été ſi gai que ces mortels! il dit, & amaſſant de triſtes nuages, il pleut pendant toute une journée.

8205
UNIVERSITÀ DI PADOVA
ISTITUTO
di
FILOSOFIA DEL DIRITTO
e di
DIRITTO COMPARATO











UNIVERSITÀ DI PADOVA
FACOLTÀ DI GIURISPRUDENZA
Ist. di Filosofia del Diritto
e di Diritto Comparato

III
O
155

*Il a donc fallu que Madame N*** ait jasé. Je l'avois bien priée de ne vous en rien dire. Je voulois vous lire cet Ouvrage, sans vous dire que j'en fusse l'Auteur, jusqu'à ce que j'eusse sçu quel auroit été votre jugement, libre des préventions de l'amitié, & par-là, quel est le jugement que je dois attendre de tous les Connoisseurs.*

Après-demain, quelles délices ! Après-demain, je serai près de vous sous la feuillée : je verrai le Printems, je vous verrai ; mais n'oubliez pas qu'une Epitre dédicatoire vaut au moins cent baisers. Adieu. Je suis, &c.



DAPHNIS.

LIVRE PREMIER.

Au milieu du Neætus, (*) fleuve, qui prend sa source dans les monts Clibaniens, d'où ses flots se précipitent à travers les prairies & retentissent sous des ceintres de verdure, il est une petite Isle consacrée aux

(*) *Neætus ;* Fleuve, qui se jette dans la Mer Jonienne, entre Pétilie & Crotone.

